

AP
20
M59
t. 1
no. 5
1895
c. 1
ROBA

WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY



LE MONDE MODERNE

REVUE
MENSUELLE
ILLUSTRÉE

—
Mai 1895
—

A. Quantin Editeur
5, rue *Saint-Benoit*, PARIS

Sommaire du N° de Mai 1895

(Numéro 5 — Volume I)

La Fée Migrane, nouvelle, par GEORGES BEAUME. — 5 compositions de G. ROUX	641
Une heure sur la planète Mars, par CAMILLE FLAMMARION. — 4 illustrations.	652
Les Coins ignorés du Comté de Kent, par B. H. GAUSSERON. — 6 illustrations de FRASER, d'après nature.	662
Paris, par A. COFFIGNON.	670
Nos arsenaux, par DE LA COUE. — 10 illustrations de FOUQUERAY, d'après nature.	677
Le Bréviaire Grimani, par EDMOND NEUKOMM. — 8 illustrations	689
Les Fumeurs devant l'hygiène, par le Dr E. MONIN	700
L'Évolution des Industries d'art, par LOUIS DE VILLOTTE. — 8 compositions originales de RUDNICKI.	706
Le Cabinet des estampes de Paris, par HENRI BOUCHOT. — 9 illustrations de F. COURBOIN, d'après nature.	711
Oreille fendue, nouvelle, par GEORGES DE LYS. — 2 compositions de A. PARIS.	723
Frédéric Mistral, par JEAN CARRÈRE. — 6 illustrations, dont 1 portrait et 1 autographe.	729
L'Affiche moderne, par LOUIS GONSE. — 14 reproductions.	741
La Photographie des grands effets de lumière, par FRÉDÉRIC DILLAYE. — 8 illustrations d'après nature.	753
L'Impératrice Frédérick, par YETTA BLAZE DE BURY. — 3 illustrations d'après nature, dont 1 portrait	765
Le Mouvement littéraire	769
Revue du mois passé.	779
<i>Flirt interrompu</i> , dessin original de FERNAND FAU	790
<i>La Mode du mois</i> , par la comtesse LISE DE ROSE. — 5 compositions.	791
<i>Les Petites inventions</i> , par ARTHUR GOOD. — 4 figures	794
<i>Connaissances utiles</i> , par H. MOUSSE DE CORSE.	796
<i>Jeux et Récréations</i> , par BEUDIN.	798
<i>Menus et recettes</i> , par G. GARLIN	799



Tous ces articles sont inédits, ainsi que les illustrations. Ils sont la propriété du **Monde Moderne**. Les dépôts ont été faits, conformément aux lois internationales, pour en interdire la reproduction et la traduction dans tous pays.



Toutes les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à l'éditeur, M. A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît, Paris. — Les manuscrits sont rendus.

PRIX DES
ABONNEMENTS { France, Algérie, Tunisie, un an: 18 fr. — 6 mois : 9 fr. 50
Étranger, Union postale, — 24 fr. — — 11 fr. »

POUR S'ABONNER il suffit d'envoyer le montant de ces prix, en mandat-poste, chèque, coupons de rente, avec appoint en timbres français, etc., à **M. le Directeur du MONDE MODERNE, 5, rue Saint-Benoît, Paris.** — On peut aussi s'adresser à tous les libraires de France et de l'étranger. — On peut de même s'adresser à tous les bureaux de poste qui sont prévenus et qui ont le devoir de faire le nécessaire. — Plus simplement encore, se contenter d'envoyer son adresse, et la Revue se chargera du recouvrement.

(Chaque numéro formant un tout complet, les abonnements peuvent partir de n'importe quel mois.)

— Reliure en percaline pour contenir le numéro : 1 fr. 50 —

EN VENTE CHEZ the International News Company, 83/85, Duane street, New-York
ET CHEZ TOUS SES CORRESPONDANTS

(Les prix doivent être augmentés pour les pays d'outre-mer.)



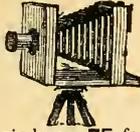
Maison de l'**HIRONDELLE**
APPAREILS POUR LA

PHOTOGRAPHIE

Très bonne qualité, sans luxe
Prix exceptionnels!

EXEMPLE :

Matériel complet Chambre,
objectif rectiligne, pied, obtura-
teur, lanterne, sac, etc. Garanti très bon. **75 fr.**



Détectives à main 12 plaques à esamo-
ter. **45 et 65 fr.**

Appareils complets avec tous les acces-
soires, pour ama-
teurs débutants, depuis. **7 fr. 50**

Trousse-Besicles pour photographies artis-
tiques. Nouvelles com-
binaisons à 6 ou 8 foyers donnant des clichés
depuis 13 x 18 jusqu'à 50 x 63. Adjonction d'écrans
en verre coloré pour les clichés orthochromatiques.
Prix **20, 25, 30 et 35 fr.**

L'Artistique Nouveau papier photographique
blanc mat à grains de di-
verses grosseurs, donnant des épreuves imitation
de fusains et d'aquarelles. Recommandé pour
l'emploi de la Trousse-Besicles.

Boîte de peinture pour miniature photo-
graphique. **20 fr.**

A. DEHORS & A. DESLANDRES

FABRICANTS BREVETÉS S. G. D. G.
Médaille d'argent, Exposition intern^e de photographie
8, rue des Haudriettes, Paris
Demander le Catalogue n^o 3

HYGIÈNE, CONSERVATION ET BLANCHEUR DES DENTS
Beauté éclatante des Lèvres et de la Bouche
PAR LA
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS
Prix de la boîte d'essai, 1 fr. 25; la boîte métal, 2 fr. 50
Savon Dentifrice
Le pot, 3 francs (Envoi franco contre mandat)

SIMPLEX Nouvel Alambic DEROY
pour PROPRIÉTAIRES et Petits Producteurs
Eau-de-Vie Sup^{ra} avec ou sans repasse,
distill. Fruits, Vins, Cidres, Marcs, Lies, etc.
DEROY Fils Aîné, Constructeur
73, 75, 77, Rue du Théâtre, PARIS.
GUIDE PRATIQUE du Distillateur et TARIF franco

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi franco de Prospectus)

PLUS DE MAL DE MER
Résultat certain - Sécurité absolue
PAR LA
Fl. 5^e, 3^e, 1^e 50
Paris: E. G. FOURNIER Ph^{ie}, 114, R. de Provence. T^{el} Ph^{ie}
et à bord des Paquebots de la C^{ie} Générale Transatlantique.

CÉRÉBRINE
REMÈDE CERTAIN CONTRE LES
MIGRAINES et NÉURALGIES
Supprime les Coliques Menstruelles.
E. FOURNIER Ph^{ie}, 114, r. de Provence et 1^{er} Pharm. Fl. 5^e et 3^e.

EXTRA-VIOLETTE VÉRITABLE PARFUM de la FLEUR
Inventé par **VIOLET**, Parfumeur
29, Boulevard des Italiens, PARIS.

ROI DES DÉSINFECTANTS - ANTISEPTIQUES
en raison de son énergie sûre et générale contre toutes les espèces de microbes, de l'avantage
inappréciable qu'il a d'être **inodore** et de son **Bon marché. PRÉSERVATIF**
sans égal des épizooties : charbon, morve, rage, fièvre
aphteuse ; peste bovine, crapaud, clavelée, rouget
du porc, choléra des poules, maladie
des jeunes chiens.

CHLOROL-MARYE

— **PRÉCIEUX** pour laver chevaux,
moutons, chiens, etc..., et les débarrasser de tous leurs
parasites, poux, puces, etc. — **INDISPENSABLE** pour assurer,
en tout temps, la **salubrité** des écuries, étables, chenils, porcheries, bergeries,
poulaillers, colombiers, etc..., au moyen de **lavages, arrosages et pulvérisations.**

ENVOI, GRATIS ET FRANCO, DES NOTICES EXPLICATIVES SUR DEMANDE.
TOUTES PHARMACIES. ENTREPOT: **LEBON & SALOMON**, 7, R. des Petites-Écuries, PARIS, Directeurs de la
SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE APPLIQUÉE

— **INFAILLIBLE** contre : abcès,
plaies, coupures, brûlures, morsures, piqûres.

JARDINS Le MONITEUR d'HORTICULTURE envoi sur demande UN **NUMÉRO GRATIS**
ABON^t: 6 FR. PAR AN. — 14, rue de Sèvres, PARIS

E. BROCHERIOUX et C^{ie}, Éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE



DEUXIÈME ANNÉE

F Annuaire Général DES **F**onctionnaires de l'État

ET DES

Officiers de l'Armée et de la Marine

→ Un volume grand in-8° de plus de 1700 pages ←

NOMS ET ADRESSES

CLASSÉS PAR DÉPARTEMENTS DU

— **Personnel principal** —

DES

Ministères — Conseil d'État — Cour des Comptes
Cour de Cassation — Grandes Écoles et Manufactures nationales
Bibliothèques — Grands Hôpitaux
Préfecture de Police — Préfectures et Sous-Préfectures
Cours et Tribunaux — Cultes
Enseignement — Finances — Enregistrement, Domaines et Timbre
Contributions directes et indirectes
Ponts et Chaussées — Vicinalité — Postes et Télégraphes
Avocats — Avoués — Notaires — Armée, etc., etc.

→ PRIX : **12** FRANCS FRANCO ←

LA FÉE MIGRANE

I

Migrane, ce matin d'octobre, s'en allait à la grange des Aubépines annoncer aux Nonguier que sa grand'mère Castande consentait enfin au mariage. Elle marchait, si courageuse, si contente, que toute la clarté du ciel semblait vivre en elle. Les champs de la plaine, où l'Hérault capricieux s'écoulait nonchalamment, ne l'intéressaient guère.

vettes, des lambeaux de luzernes, quelques souches tenaces, dans les rocailles.



Tout à coup, le chemin s'encaissait ainsi qu'un torrent, traînant ses ornières vers le plateau. Aussi, Migrane se hâtait, si légère, rose et dorée comme une grenade. Mais, derrière elle, des cailloux s'éboulèrent au long du

talus, et une voix d'homme appela : — Attends! attends!... J'ai à te parler!...

Migrane reconnut Abel, le galant qu'elle repoussait toujours. Il accourut, trapu, brun, la face brûlée, les mains noueuses. Migrane ne le redoutait point.

Elle ne rencontrait, à travers les collines de Saint-Antoine, que de jeunes oli-

Ils avaient grandi ensemble à Castelnaud, dans la même rue.

Ils marchèrent côte à côte, malaisément, parmi les rocs et les buissons. Abel hésitait à parler, son feutre sur les yeux, la veste boutonnée avec soin. Migrane l'épiait, plus grande que lui et aussi pimpante qu'une demoiselle de la ville, en sa robe de futaine bleue, son caraco rouge. Le silence planait très haut, comme une lumière veillant sur eux. Cependant, le plateau rayonna, parfumé de fougères, si agréable dans la pauvreté de ses cailloux. Tout là-bas, à l'extrémité, parmi des amandiers déjà noirs, dépouillés par le vent d'automne, la chapelle de Saint-Antoine dominait les campagnes. Abel, au souffle de l'espace, prit du courage, et parla :

— Tu seras malheureuse, Migrane, avec ce Pierre Nouguié... Moi, j'ai de l'argent. Ma famille est honnête... Et moi, moi, je t'aime!...

— Allons, laisse-moi...

— Pierre est un fainéant...

— Il changera... tu as tort de médire.

Migrane s'inquiétait, émue de compassion envers ce pauvre Abel qui souffrait.

— Pourquoi, reprit-elle, penses-tu à moi?

— Pourquoi as-tu envie de la terre des Nouguié?

— Tu m'offenses... tais-toi!

Les yeux pâles de Migrane brillèrent. Elle frissonna, comme après des fatigues, au soleil de la moisson. Abel, tout penaud, se rapprochait.

— Laisse-moi! répéta Migrane. Va-t'en!...

— Pourquoi veux-tu aller aux Aubépines? Tu sais bien que c'est la Grange Maudite!... Tu n'as donc pas peur, toi?...

— J'aime Pierre, je veux qu'il soit heureux, je veux que sa maison se purifie des péchés de désespoir et de rudesse. Par mon travail, par ma volonté, je ferai une maison plus douce que le nid des oiseaux, et qui sera fleurie de joie et de paix comme un rosier de jardin...

— Ah! te voilà dans tes rêves!...

— Je suis souvent venue là, dans cette chapelle d'ermitage... A force de prières, je erois que le bon Dieu m'a accordé la lumière qui conduit au bonheur. Tu verras!...

Sous les branches d'un amandier, Migrane, svelte et souple en ses habits de petit dimanche, les pieds dissimulés parmi l'herbe dorée, se détachait dans la solitude des collines rousses, enveloppées d'azur. Abel la considéra, muet de passion et de colère; ses yeux brûlés de larmes rougirent, et, la bouche épaisse de rancune, il dit :

— Je ne veux pas que tu épouses cet homme... Si tu l'épouses, je le tuerai...

— Ne parle pas de la mort... Elle viendrait à toi.

Migrane aussitôt descendit vers la Grange. Et le rustre, tourmenté dans ses superstitions, rentra lâchement au village, par le chemin confus.

Les Nouguié étaient assis, les mains aux genoux, devant leur porte: le vieux, une tête énorme de patriarche, des yeux bleus voilés de mélancolie, une barbe qui s'éployait, blanche, sur la chemise entr'ouverte. Pierre, nerveux et brun, d'une pâleur de femme, s'effaçait humblement, dans l'autorité du maître. Immobiles, tels que des arbres morts, ils contemplaient au loin, après la rivière, la ville riche et gaie, en relief sur les rideaux vaporeux des Cévennes. Ils observaient aussi, tout proche, entre les parois de leur gorge de Saint-Antoine, leurs cultures sauvages, qu'étouffaient les chardons et les cailloux. Dans ce domaine autrefois prospère, ils vivaient pauvres, découragés. Ils nourrissaient de la haine contre les cultures voisines, contre les camarades bien lotis qui passaient en chantant, matin et soir, dans leur horizon. Pierre s'en allait quelquefois, pour oublier le sort qui détruisait sa vie et son bien, aux fêtes des villages, quand il avait de l'argent, le boire ou le jouer. C'est pourquoi on le disait débauché.

Au pas alerte de Migrane, les deux

hommes se levèrent, lentement, très grands et droits.

— Pierre! s'écria Migrane, ma grand-mère accepte enfin notre mariage... Oh! je le savais...

nous autres... Nous te disons que tu viens à la Grange Maudite.

Pierre, les larmes aux yeux, s'écartait. Migrane leva le front, et, ardente d'espoir et de beauté, elle répliqua :

— Je n'ai pas peur... Je serai la fée de la Grange Maudite.

Elle s'accouda sur le manche luisant d'une pioche. Grave, attentive, elle ins-



— Bonne Migrane... Pourquoi nous sommes-nous rencontrés à Castelnau un dimanche où il y avait en nous trop de joie, comme au ciel parfois trop de lumière!...

— Hélas! ma fille, ajouta le père avec solennité, nous sommes honnêtes,

pirait de l'énergie aux âmes. Nouguier la regardait, en souriant de

tendresse : une foi ineffable ranima son cœur chancelant de

maître, comme si la terre se fût attendrie autour de la Grange où les hirondelles, en avril, ne revenaient plus.

— Allons! dit-il, puisque tu veux être à nous, nous te montrerons notre bien.

Tous trois ensemble, ils parcoururent les escaliers sonores, les chambres délaissées dont les fenêtres, depuis deux générations, ne s'ouvraient plus sur le monde. Le vieux, avec la vanité de son

foyer, s'excusa de tant de dénuement.

— Nous trouverons de l'argent pour te recevoir, Migrane. Tu ne souffriras pas, toi...

Ils étaient de nouveau redescendus au seuil. Pierre demanda :

— Je suis surpris que tu sois venue seule...

Migrane posa ses mains consolantes sur l'épaule du galant, et répondit :

— Ma grand'mère, tu le sais, marche à peine... Quant aux parents d'Abel, nous serons aussi riches qu'eux, si nous savons vivre. Cette terre vaut celle des autres. Il faut l'aimer et s'en faire aimer.

Ces paroles semblaient venir du ciel, comme l'aube. Les deux hommes écoutaient, en extase, avec la vision des miracles, cette fille souriante, qui tendait ses mains calleuses, que la convoitise de l'argent n'avait jamais souillées.

— Que tu es belle ! dit Pierre. Je t'aime de tout mon corps et de toute mon âme.

Il la saisit entre ses bras, odorante et tiède comme une gerbe de blé. Le vieux, de crainte de céder trop vite à des illusions, se souvenait des misères qui depuis son enfance l'acablaient.

Migrane s'éloigna.

Et tandis que la brise mortelle d'automne frémissait là-haut, penchant vers le sol pierreux les olivettes grises, les deux hommes, retombés dans leur isolement, sentirent leur cœur de roc et de silence tristement se refermer.

II

Dans le village, au fond de sa maison séculaire, la vieille Castande souffrait de son cœur. Abel s'était accroupi près d'elle, sur les dalles de lâtre, et tel qu'un dogue qui a faim, il grommelait :

— Les Nouguiers ont jeté un sort sur Migrane!...

— Tais-toi!... tu sais qu'elle a des idées qu'on ne comprend pas. Et puis, voyons, les Nouguiers, qu'as-tu à leur reprocher?

— Alors, vous aussi, vous irez vivre aux Aubépines?

— Ou y mourir... fit-elle avec malice. Si je pleure parfois des folies de Migrane, c'est à cause d'elle, pécaïré! Puisque l'adversité, aux Aubépines, atteint les femmes, elle tomberait sur ma tête si faible, elle épargnerait Migrane.

Abel marcha avec indignation, dans la vaste demeure. Castande, stupéfaite, l'observait.

— Ce n'est pas de l'honnêteté! s'écria-t-il. Vous voulez faire périr Migrane... Je la sauverai, malgré vous!... Vous êtes une mauvaise mère...

L'aïeule se redressa sous l'insulte. La couronne blanche de ses cheveux, hors du bonnet de laine noire, éclairait son visage ridé par l'âge et le soleil des campagnes.

— Je te tolérais à cause de ta famille! dit-elle en montrant la porte. Je ne te veux plus!... La noirceur de ta haine augmente mon deuil et ma peur... Va-t'en!...

Elle s'avancait, résolue, avec un geste de noblesse et de domination. Alors, Abel se détourna vers le seuil, poussé par une force inconnue, comme une feuille par l'orage, et disparut.

Migrane presque aussitôt rentra, fraîche et rose d'allégresse. Castande geignait, de nouveau affaissée au coin de son feu.

— Ah! ma fille! je n'avoue pas mes terreurs devant le monde... Mais, si tu te mariais dans le village, tu aurais chaque jour ton pain et ton travail.

Les plaintes de l'aïeule assombrissaient Migrane. Elle s'appuya au manteau de la cheminée, et son front brûlant couché sur le bras nu, elle eut un moment de défaillance :

— Mon Dieu!... comment résisterai-je à tant d'hostilités!... Les Nouguiers eux-mêmes se défont de leur terre... Vois-tu, je veux qu'elle nous aime et qu'elle nous embellisse... On nous enviera de partout, grand'mère, et toi, tu seras fière de moi, et tu croiras en Dieu, en la terre davantage... On ne peut pas mourir là où l'on met tout son cœur.

Migrane s'exaltait, parlait dans un essor, comme l'oiseau qui chante au faite des feuillées. Sa grand'mère, pour mieux l'entendre, se recueillait, les mains jointes.

chissantes, elle se replaça sur sa chaise, sans oser épier les deux hommes qui se tenaient cois, tout empruntés, le chapeau aux genoux. Nougier, pourtant, éprouvait du courage et de la joie reconnaissante, dans cette maison. Pierre, qui s'était fait beau, en son habit de velours, sa cra-



— N'écoute pas les méchants. Je nie les misères de cette Grange qui autrefois, dit-on, éblouissait le pays par son abondance... Les méchants eux-mêmes se réchaufferont à nos félicités, et deviendront meilleurs.

Migrane souleva la tête lasse de l'aïeule, et longuement la baisa au front. Ensuite, avec sa vaillance d'habitude, elle retourna travailler au dehors.

Castande, restée seule, dans la nuit de sa mesure, versa des pleurs, sans le savoir, des pleurs aussi doux que la rosée.

Le dimanche, après la messe, Migrane amena les Nougier chez elle. L'aïeule ouvrit la croisée pour dissiper un peu l'ombre des murs. Puis, les jambes flé-

vate rouge, admirait Migrane avec envie.

— Nous n'avons pas d'argent, gémit Castande.

— Hélas! riposta Nougier, nos champs sont rebelles.

— Non, dit Pierre, que la croyance de Migrane inspirait. La terre est bonne...

— Ma pauvreté vous portera bonheur, confirma Migrane.

Alors, ils se turent, le front baissé, comme en prière, à l'émotion de la destinée qui pour eux se préparait dans l'inconnu, au sein profond de la nature. Pierre pressait entre ses mains innocentes les mains de Migrane, et elle avait du plaisir à recevoir la caresse, à s'abandonner déjà.

Les Nouguiers saluèrent. Castande les accompagna jusqu'au seuil. Ils s'en allèrent, fiers, d'un pas de camarades, sans s'inquiéter d'Abel qui les suivit un moment sur la route blanche.

III

Des pluies tombèrent tout l'hiver. Le terroir de Saint-Antoine s'anima de ruisselets et de verdure. Dès les petits soleils de mars, les oiseaux gazouillèrent parmi les olivettes. Les blés poussaient dru. Les Nouguiers, pour honorer la mariée prochaine, surveillaient jalousement leurs cultures.

Le mariage eut lieu la semaine de Pâques. Le soleil rajeunissait les ruelles balourdes, les impasses boucuses encombrées de paille. Il venait de la campagne un parfum de vignes et de luzernes plus capiteux que le parfum du vin nouveau.

Migrane se montra en sa robe rose des dimanches, la couronne d'oranger sur ses cheveux d'aurore. Elle marchait au bras de Pierre, elle le regardait, puis regardait le ciel pur, silencieux comme l'âme des simples. Pierre marchait droit, avec une superbe de riche. Il conduisait Migrane au bon Dieu : pour la première fois, ils allaient ensemble entendre les prières. Tête nue, il marchait, il ne songeait plus à la terre, à la Grange Maudite, à ses outils de paysan, au pain du lendemain. Il voyait, à l'infini, des jours pareils à ce matin d'avril, radieux, abondants de promesses, embaumés comme les paradis qu'on rêve, après la mort.

Dans un coin de l'église, contre un pilier, Abel, seul, s'était mis à genoux.

Il priait ardemment, le front vers les dalles. Les mariés et leurs parents s'appartenaient si bien à eux-mêmes, dans une telle ferveur de félicité, qu'ils ne pressentirent pas un instant la présence du rustre. Les poings comme enchaînés sur la poitrine, Abel priait toujours, les dents serrées.

Peu à peu, le village s'était rassemblé sur la place. Enfin, la porte noire, pape-lonnée de clous s'ouvrit. Les mariés descendirent lentement les marches usées du porche. La foule les intimida ; ils rougirent. Mais Migrane, en souriant, reprit le bras de Pierre, et Pierre, sûr de sa volonté, se redressa devant le peuple. Nouguiers, qui, patiemment conduisait l'aïeule, se recoiffa de son large feutre, et ses lèvres boudeuses dissimulées dans les plis de la barbe éclatante, il s'avança, important de corpulence, avec son orgueil de probe que nul ne contesta jamais. Castande, si vieille, si voûtée, suivait à petits pas, d'une main s'accrochant au bras de Nouguiers, de l'autre s'aidant de sa longue canne de roseau. Un murmure de compassion s'éleva derrière elle. La pauvre ne pensait qu'à Migrane : elle s'arrêtait de temps à autre, hochait la tête un peu, pour regarder sa filleule, qui bientôt s'évanouirait comme une étoile du ciel.

Puis, après le village, sur la route blanche, quand il fallut échanger les derniers adieux, Castande se reposa dans le fossé verdoyant. Migrane pleura pour la première fois, tandis que les deux hommes se tenaient debout, interdits et pieux.

— Ne pleure pas, ma fille, dit Castande. Tu n'es plus à moi maintenant. Il fallait bien te marier...

— Oui, va, je te laisse seule toute la belle saison, puisque tu le veux... Mais chaque jour je viendrai te voir. Tu ne souffriras de rien, et toi la première, tu voudras me rejoindre.

— Que Dieu t'entende !...

L'aïeule, qui souffrait un peu de l'éclat du soleil, se releva, appuyée sur sa canne. Migrane épousseta sa robe de

deuil, son bonnet de laine, que la poussière avait souillés. Ensuite, elle lui toucha les joues, et d'une effusion pareille, elles se jetèrent l'une contre l'autre, si émues qu'elles ne savaient plus s'embrasser.

Nouguier toussotait en sa barbe touffue, pour réprimer des sanglots peut-être. Il observait la plaine immense,

à l'heure, vers le village. Alors, Castande étreignit le jeune homme avec amour.



— Toi ! dit-elle. Je te donne Migrane... Qu'elle soit heureuse !...

Et elle gravit la côte, sans se détourner une seule fois.

Migrane n'était pas revenue de quelques jours aux Aubépines : aussi fut-elle ravie de trouver la maison si avenante, là-bas. Castande avait donné ses économies, les Nouguier avaient vendu de vieux meubles, et tout l'argent avait servi à restaurer le foyer, à garnir la

où l'Hérault déroulait son écharpe de moire verte, sous les bosquets en fleurs. Pierre, doucement, prit l'aïeule, et l'engagea sur la trace des pas de tout

chambre des époux. Tandis qu'ils dévalaient le sentier pratiqué dans les ruines d'une muraille, un vol d'hirondelles s'éleva autour du toit. Nouguiet, tout ému, avec un sourire d'enfant, regarda Migrane.

— Oui, dit-elle, le toit cette année paraît hospitalier. Les hirondelles vous sont revenues.

— C'est toi qui les ramènes, répliqua Pierre.

Dès l'après-midi, on se mit à l'œuvre; Migrane montra l'exemple. On travailla jusqu'au soir, avec acharnement, avec la patience des avarés qui cherchent des trésors.

Les jours demeurèrent beaux, dans la paix d'un printemps qui voulait la terre voluptueuse et féconde. Chaque matin, elle apparaissait, la plaine et les coteaux, frissonnant sous la rosée, comme la mer étincelante. Le ravin de Saint-Antoine participait de la santé du voisinage.

Seulement, en cas de sécheresse, les cailloux étoufferaient la récolte. On n'avait point de bête pour labourer, et les Nouguiet ne pouvaient suffire à nettoyer le sol.

Un matin, pendant qu'ils déjeunaient sous le murier de la cour, deux pauvres, la besace au dos, le bâton au poing, descendirent à la Grange. Ils s'arrêtèrent devant la table heureuse, qui de là-haut, de l'Ermitage, les avait séduits. C'étaient deux camarades d'aventure, deux de ces marcheurs éternels qui parcourent toutes les patries. Avant qu'ils eussent salué de leur chapeaux poudreux, Nouguiet les apostropha avec emportement :

— Que voulez-vous?... Allez! Passez votre chemin... allez travailler!...

Mais Migrane contint le père, de ses mains plus douces que l'herbe du printemps, et, se levant à son tour, parla :

— Comment vous étonnez-vous que la Grange soit maudite, puisque vous maudissez vos semblables, des hommes qui n'ont plus de foyer?... Essayez au moins de faire le bien, si vous voulez que le bien vous soit rendu et que la terre vous porte avec joie!...

Nouguiet s'apaisa, troublé au fond de l'âme. Pierre regardait son épouse avec adoration :

— O Migrane!... murmura-t-il. Migrane!...

Migrane prit deux escabeaux et fit asseoir les pauvres. Nouguiet, après avoir gardé un silence confus, leur servit à boire, en un sentiment de fraternité pitoyable où il s'humiliait. Ensuite, quand ils furent bien repus, on les fit travailler. Le lendemain, ils partirent, réconfortés, croyant à une justice, appelant sur la Grange toutes les félicités humaines, souriant aux mains de Migrane.

Il vint d'autres pauvres, et d'autres, chaque matin.

Nouguiet protestait bien encore, quelquefois. Mais devant la volonté de Migrane, aussitôt il se taisait. Alors, les pauvres s'asseyaient à la table de la Grange. Puis, ils se consacraient au domaine : le lendemain, ils s'éloignaient, reconnaissants et meilleurs. Ils descendaient tous de Saint-Antoine, de la chapelle aujourd'hui solitaire. Les êtres de pauvreté sauveraient les Aubépines, car les chardons et les cailloux devenaient rares, jetés par tas, par brouettes, dans la rivière profonde ou au bas du coteau, dans le chemin consolidé. Des pluies survinrent, qui nourrirent les cultures tant de fois repétrées. Et la terre, resplendissait, parfumée comme un fruit, bourdonnante comme une ruche.

Certains soirs, un homme rôdait autour des Aubépines, pendant qu'on travaillait encore. C'était Abel. Pierre l'avait remarqué. Mais pour ne pas inquiéter Migrane, il ne révélait rien. Ce soir-là, une nuit très noire pleine d'étoiles. Pierre guetta un frôlement de haies, le long du domaine, vers le chemin du coteau. Il s'échappa, d'une bravoure un peu sauvage, sa pioche à l'épaule, à travers le silence.

Abel s'était reposé derrière de hautes broussailles, son fusil allongé dans les herbes. Il était venu donner la mort. Mais, aux pas pesants de Pierre, son cœur frémit de colère et de peur. Il

s'accroupit davantage, serra son fusil contre la poitrine.

Pierre avançait. Alors, éperdu, Abel se sauva vers le plateau, vers l'Ermitage, tel qu'un loup pourchassé. Et Pierre poussa un rire glorieux de bravade.

Là-bas, dans le verger, Nougquier et Migrane travaillaient âprement, sans pensée. Pierre se remit à l'œuvre, avec une inquiétude, une émotion de péril qui lui rappela les misères anciennes.

Abel avait fait le tour du domaine. Il rampait maintenant, d'un pas sûr, dans le sentier. Tout à l'heure, le rire glorieux de Pierre l'avait offensé comme une provocation. Enfin, il se glissa tout proche; le cœur plus noir que les ténèbres, il souleva d'une main ferme son fusil parmi les ramures, l'assura au creux de l'épaule. Anxieux, il se mit à l'affût, visant l'homme jeune qu'il voulait tuer. Dans le silence du ciel et de la terre, où les coups de bêche résonnaient obstinés et farouches, une clameur tout à coup lui parut sourdement parcourir la montagne. Abel frissonna de lâcheté, de honte. Demain, au soleil, tout le pays retentirait de son nom. Alors, il épia les trois ombres penchées vers le sol, au labeur. Il aimait Migrane. Il ne voulait pas qu'elle connût la mort déjà, qu'elle fût privée, si jeune, de jouir avec insouciance du monde et du soleil. Il lui sembla qu'il faisait grâce à l'époux bienheureux qui avait mérité l'amour de Migrane. Et, stupide, il s'éloigna, titubant d'une ivresse dans les rocailles du sentier qui s'en allait vers la rivière.

Le lendemain, Migrane retrouva parmi les broussailles le fusil double chargé, et il fallut bien que Pierre racontât les vagabondages nocturnes d'Abel.

— Voyez-vous, dit-elle, ce pauvre est un abandonné dans le monde... Vous ne le plaignez pas, vous autres?

— Je le redoute encore plus, maugréa Nougquier. Si on ne se méfie de rien, vous verrez que le malheur recommencera...

— Migrane, fit Pierre doucement, Abel voulait nous tuer... Le laisserons-nous donc approcher?

— Oui. Qu'il vienne, de même que les pauvres... Qu'il voie notre Grange heureuse; et s'il m'aime toujours, le remords d'avoir seulement tenté le mal contre nous purifiera son âme, comme les orages purifient les nues...

Tandis que les deux hommes, incrédules, hochaient la tête avec chagrin, elle ajouta en riant :

— Du reste, nous avons son fusil de chasse... Il faudra bien qu'il vienne le prendre et qu'il nous parle... Alors, nous serons amis...

Les deux hommes, pour éviter de répondre, remontèrent vers la maison, s'égarèrent sous les arbres.

IV

Cependant, les Nougquier appréhendaient une vengeance d'Abel. Pierre défendit à Migrane de sortir du domaine. Pour ne pas le contrarier, elle obéit. D'ailleurs, peut-être craignait-elle un peu le rustre jaloux qu'épuisait trop la haine pour qu'il lui restât la force de pardonner aux autres le bonheur.

Mais là-bas, dans le village, Castande se désola bientôt de vivre seule. Alors, un voisin charitable la conduisit dans sa charrette au terroir de Saint-Antoine. Du reste, les Aubépines perdaient leur renommée de maléfice. Les camarades maintenant s'arrêtaient à la Grange, causaient de récoltes et de labours.

Le bruit de la charrette attira les Nougquier vers le chemin.

Déjà Castande avait voulu descendre, marcher vers la Grange, qui, soudain, la séduisit par son renouveau d'opulence et d'ordre et lui fit presque oublier Migrane. Et quand Migrane s'avança, la brave aïeule éclata en pleurs et en sanglots, ouvrit ses bras tremblants et radieux. Puis, elle s'achemina toute seule, par l'allée sablée, au milieu du verger, où les cerises commençaient à mûrir, au milieu des souches aux bourgeons blonds et sucrés, vers la maison qui apparaissait cossue et blanche parmi des feuillages, dans un paradis que ja-

mais elle n'aurait rêvé et où régnait sa Migrane.

— Ah! s'écria la petite fée, dès qu'on fut parvenu dans la cuisine claire et fraîche, ah! grand'mère, tu as bien fait de venir. Tu ne t'en iras plus... Maintenant, nous voici tous réunis... Tu vois, le miracle peu à peu s'accomplit.

— Non! non!... protestait Castande. Laisse-moi te voir, te toucher...

Elle la tâtait partout avec des caresses et des baisers, avidement.

Castande, même le soir, ne pensa plus à repartir. Nougquier avait sacrifié toute la journée à lui préparer sa chambre, près de la chambre des époux, dont l'ample croisée regardait l'orient. Durant quelques jours, la besogne fut négligée.

Heureusement, les pauvres savaient le chemin des Aubépines, et Nougquier les employait sur ses cultures, les dirigeait lui-même. Le sol, de cette sorte, ne pâtit point. Pierre, lui, ne parlait guère. Seulement, il s'esquivaït parfois, le jour, la nuit, pour examiner les alentours. On aurait bien qu'Abel avait quitté le pays. Mais ne rôdait-il pas encore sous les bosquets de la rivière, par les collines incultes que dévorent des chênes rampants et des fougères? Ne serait-il pas, par hasard, devenu le loup-garou des anciens temps?

Enfin, après une semaine de pluies qui ranimèrent les vignes et les blés, le soleil reparut, dans sa jeunesse toujours nouvelle. Et ce lundi de Pentecôte, pendant que la terre chômaït, Migrane voulut sortir, monter là-haut, à la chapelle de l'Ermitage.

— Tu te fatigueras!... s' alarma Pierre. Et Abel!... Prends garde à Abel!...

— Grand'mère m'accompagnera, je ne risquerai rien... Puis, quand nous serons fatiguées, nous nous reposerons...

— On ne peut rien refuser à Migrane, conclut Nougquier en riant dans le visage de Castande.

Celle-ci n'entendait point. Appuyée sur sa canne de roseau, elle s'occupait surtout à contempler la Grange rajeunie,

le domaine rayonnant d'abondance, si feuillu qu'à peine çà et là on apercevait la glèbe brune.

Les deux femmes montèrent à l'Ermitage. C'était une masure, au bout du plateau, des murs ravinés et sonores qui peu à peu s'enfouissaient dans les cailloux et l'herbe. Elles poussèrent la porte misérable, rongée de boue, en haillons. Sur un autel formé des blocs de la colline, dans la pâle lueur d'or d'une lucarne, rayonnait une croix de cuivre que respectaient les vagabonds eux-mêmes. Migrane, à genoux, se prosterna. Castande s'assit sur une des pierres rangées le long du mur. Et tandis que, dans le recueillement de leur retraite, elles priaient Dieu, elles priaient les morts, les parents de Migrane, un homme lourd et trapu, Abel, s'insinua par la porte entr'ouverte. Humble, frissonnant du péché de sa haine, il s'arrêta sur la dalle du seuil, et, les mains jointes, attendit. La mélancolie du silence était douce. La lumière restait paisible, comme une fleur, la lumière divine de pardon et d'amour. Les deux femmes s'étant retournées ne s'étonnèrent point de retrouver Abel sur leurs pas, dans leur amitié familière, ainsi qu'autrefois, au village.

Migrane s'avança. Abel, toujours agenouillé, leva le front à peine. Elle lui tendit ses mains; il les baisa précipitamment, d'une effusion jalouse et éplorée.

— Viens chez nous, lui dit-elle. Tu verras que je suis heureuse à la Grange bénie, et cela te fera du bien.

— Non, répondit-il. Je souffrirais trop... Et puis, je suis trop mauvais pour regarder ta maison... Je lui porterais malheur.

— Allons, viens! insista l'aïeule, qui ne vivait que par Migrane et répétait ses gestes et ses paroles.

Alors, timidement, Abel les suivit dans le sentier de rocailles. Là-bas, devant la porte des Aubépines, les Nougquier espéraient avec angoisse le retour de Migrane. Mais, à la vue d'Abel, ils se dressèrent brutalement, ardents

de crainte et de colère. Ils accouraient déjà, lorsque Migrane, d'un simple geste, en souriant, les apaisa.

On avait dressé la table sous le mûrier, pour boire du vin, ce jour de fête. Deux pauvres étaient assis avec les maîtres, leur besace au dos, le bâton au poing : les deux pauvres du premier jour, les deux camarades d'aventure qui

regardaient Migrane, la bonne fée du gai travail qui avait donné aux êtres et à la terre son âme pleine de joie et d'espé-



avaient porté bonheur à la Grange. On se réunit tous ensemble, en famille. Abel, tout confus, n'osait lever les yeux devant Pierre. Nouguier, toujours vénérable, la barbe blanche répandue sur sa veste de velours, servit son vin avec largesse.

Et tous, même Abel, peu à peu consolé,

rance. Le soleil resplendissait si grand dans le ravin de Saint-Antoine, sur les collines agrémentées d'olivettes, que l'aïeule fermait à demi les paupières. Elle était dans une vie de rêve, et ne pensait plus qu'on dût mourir.

GEORGES BEAUME.

UNE HEURE
SUR LA PLANÈTE MARS

La contemplation du ciel étoilé fait naître en nos âmes des réflexions profondes et suscite de vastes problèmes. Nous désirons savoir. Tandis que certains littérateurs égarés par un singulier mirage accusent la science d'avoir fait banqueroute, le bon sens général de l'humanité salue dans cette science la seule lumière qui puisse nous diriger et répudie ceux qui nous conseillent de l'éteindre. Déjà elle a mesuré les cieux et pesé la terre. Déjà elle nous apprend où nous sommes, dans l'immense organisation de l'univers. Sans elle, nous vivions comme des aveugles, comme des plantes. Par elle, nous avons acquis une première notion du cosmos et commençons à épeler quelques mots du grand livre de la nature. Le silence même des cieux est un langage. L'âme humaine, elle aussi, perdue dans cette immensité, est silencieuse. Les paroles extérieures, les sons, les bruits, les chants ou les pleurs, les plaintes ou les menaces, se dispersent en fumée, de générations en générations; ce qui reste en nous, c'est le désir de connaître, le besoin d'avancer toujours dans la connaissance de l'Univers. Et, malgré bien des obstacles, l'humanité obéit, passivement, semblait-il, comme un automate, à une loi de progrès qui la pousse en avant. La Science marche!

Oui, c'est dans le silence des nuits que nous demandons au ciel le secret de la grande énigme, à ce ciel inconnu qui a toujours été associé à nos interrogations d'avenir, et qui seul peut nous répondre. D'ingénieuses découvertes, d'habiles méthodes ont permis à l'esprit humain d'abaisser la hauteur des cieux, de rapprocher de nous ces mondes inaccessibles, de mesurer leurs dimensions, de peser leur densité, d'estimer le poids des

corps à leur surface, d'analyser les conditions organiques de la vie en ces autres terres du ciel, de déterminer la composition chimique de leurs atmosphères respirables, d'observer les variations climatiques des saisons, la succession des années, des jours et des nuits, sur ces globes lointains qui semblaient à jamais séparés de nous par des abîmes infranchissables.

Et nous sentons, nous devinons que des liens mystérieux unissent ces autres îles célestes à celle que nous occupons actuellement; nous pressentons que les destinées des habitants de la Terre ne sont pas étrangères à celles des habitants des autres planètes; l'Infini et l'Éternité nous enveloppent. La Terre est un astre du ciel comme Mars et Vénus, ni plus ni moins. Nous sommes tous dans le ciel, non pas au centre de la création, mais au fond de l'Infini, comme si nous habitons les plus lointaines profondeurs de la Voie lactée. Il n'y a ni haut ni bas dans l'Univers. Le centre est partout, la circonférence nulle part. La planète que nous habitons actuellement n'offre rien de particulier. Nulle philosophie, nulle religion terrestre ne saurait se taxer d'être absolue. Affirmations théologiques, dogmes, principes, discussions chrétiennes ou bouddhistes, dieux d'Israël ou de Mahomet, prétentions d'infailibilité ou de miracles, jugements de conciles ou de synodes, ce sont là des raisonnements de fourmis dans une fourmière. L'astronomie seule voit, ou plutôt verra, car notre science actuelle, comme notre humanité, sort à peine du berceau, oscille en ses premières années, n'a pas encore l'âge de raison. Sachons attendre. Les classifications, les cases sont dans notre esprit, non dans la nature. Il n'y a qu'une grande unité, qu'un

Univers. La psychologie et l'astronomie sont secours.

Déjà pourtant nous observons entre les mondes des différences qui ne sont pas seulement dues aux conditions de l'espace, mais dans lesquelles le temps paraît jouer un rôle prépondérant. Le télescope nous montre les mondes actuels, mais il nous montre aussi les mondes du passé et ceux de l'avenir. Le globe immense de Jupiter ne paraît pas encore refroidi, flotte dans l'espace environné d'une lourde atmosphère de vapeurs, atteint à peine la période primaire de sa genèse et prépare pour les âges futurs les agréments d'un perpétuel printemps. Notre voisine la Lune, au contraire, semble morte depuis longtemps, et sans doute n'y a-t-il plus là qu'un morne cimelière. Vénus paraît plus jeune encore que la Terre. Mars est déjà avancé dans sa carrière, a parcouru plus vite les phases de son développement et semble se présenter au contemplateur comme un monde animé d'une vie plus intense, plus active, plus développée que la nôtre. Il se passe là des événements assurément extraordinaires pour nous, à ce point que toute notre raison humaine si vantée et toute notre science sont incapables d'en trouver l'explication.

J'avouerai pour ma part, fort humblement, que quoique j'observe Mars personnellement depuis plus d'un quart de siècle et que j'aie exposé et discuté en un gros volume la synthèse de tout ce que nous connaissons sur cette planète voisine, il me paraît bien difficile de trancher les questions à la façon du nœud gordien, car plus on pénètre dans les mystères de cette vie inconnue et plus on est intrigué et stupéfié. Sans doute, il y a des faits bien simples et bien précis. Ainsi, par exemple, nous savons que les années de Mars, près de deux fois plus longues que les nôtres, se composent de 686 jours 23 heures 30 minutes 41 secondes; c'est assurément on ne peut plus précis. Nous savons aussi que la durée du jour et de la nuit, ou, pour parler plus exactement, celle de sa

rotation diurne, est de 24 heures 37 minutes 22 secondes et 65 centièmes de seconde! Nous savons encore que l'inclinaison de son axe de rotation étant de 24° 52', les saisons y ont sensiblement la même intensité que sur notre planète. Nous voyons, d'ailleurs, de nos yeux, les neiges polaires fondre pendant l'été et reparaitre pendant l'hiver, et notamment l'année dernière, à l'Observatoire de Juvisy, nous avons pu facilement suivre de jour en jour la fusion graduelle de ces neiges depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre: elles ont diminué de 3,900 à 300 kilomètres de diamètre. D'autre part, nous connaissons très exactement la géographie de ce globe voisin et elle n'a pas plus de mystère pour nous que son calendrier; nous avons observé et dessiné en détail ses continents, ses mers, ses rivages, ses îles, ses caps, ses embouchures de grands fleuves, ses canaux, et il n'y a pour ainsi dire pas un point de la surface de Mars qui ne soit l'objet d'un examen perpétuel de la part des divers observateurs. Toutes ses conditions d'habitabilité sont déterminées. Mais ces conquêtes astronomiques ne nous donnent pas encore pleine satisfaction et ne nous conduisent pour le moment qu'au supplice de Tantale.

Car en même temps que l'observation nous montre là un monde singulièrement analogue au nôtre, et où nous serions à peine dépaysés, elle va déjà un peu plus loin et commence à nous révéler des différences inattendues, étranges et souvent impossibles à expliquer pour nous.

Occupons-nous d'abord des neiges polaires.

De même que sur la Terre, ces neiges ne sont pas centrées sur le pôle géographique, du moins en ce qui concerne le pôle austral. Le pôle du froid en est éloigné d'environ 300 kilomètres.

Lorsque la calotte polaire est réduite à son minimum après l'été, le pôle sud de Mars ne reste pas couvert de glaces, et il pourrait être plus facilement atteint par les navigateurs de Mars que nos

pôles ne le seraient par nos marins. La neige australe est au milieu d'une grande tache noire qui occupe presque le tiers de la surface de Mars, et que l'on suppose représenter son principal océan. L'analogie entre nos régions polaires arctique et antarctique est donc complète en ce qui concerne le pôle austral.

La calotte polaire boréale de cette planète a son centre exactement au pôle, en une région de couleur jaune, ton général des continents de la planète. Il en résulte un phénomène singulier, qui n'a pas son analogue sur notre Terre : à la fonte des neiges accumulées à ce pôle pendant les longues nuits d'au moins dix mois, la masse liquide se répand tout autour de la région glacée et convertit une grande étendue de terre en une mer temporaire qui recouvre toutes les régions basses. C'est une inondation gigantesque qui a fait supposer à quelques observateurs l'existence d'un autre océan dans ces régions ; mais il n'en est rien, car il n'y a pas à cet endroit de mer permanente. On voit alors la tache blanche neigeuse entourée d'une zone sombre qui suit son contour en diminuant progressivement, formant une couronne de plus en plus étroite. La partie extérieure de cette zone se divise en lignes sombres qui occupent toute la région environnante et ressemblent à des canaux distributeurs, et d'immenses lacs se remplissent. Il est très probable que l'écoulement de la neige fondue est la principale cause déterminante de l'état hydrographique de la planète et des variations périodiques que nous observons. Comme l'a écrit M. Schiaparelli, on constaterait quelque chose d'analogue sur notre globe, si un de nos pôles était placé tout à coup dans le centre de l'Asie ou de l'Afrique, et nous en avons une image en miniature dans la fonte des neiges qui couronnent les Alpes.

La fonte des neiges n'exige pas seulement une température élevée, mais encore d'une certaine durée, et la fusion est d'autant plus considérable que la chaleur est plus persistante. Si nous pouvions

prolonger nos saisons, de telle sorte que chaque mois soit de soixante jours au lieu de trente, avec un été deux fois plus long, la fonte des neiges serait bien plus abondante ; il n'y aurait peut-être pas d'exagération à dire qu'à la fin de la saison chaude, la calotte polaire serait complètement dégelée, et l'on peut sûrement affirmer que la portion restante serait beaucoup moins étendue qu'elle ne l'est. C'est justement ce qui arrive sur la planète Mars : sa longue année, presque double de la nôtre, permet à la neige de s'amasser aux pôles pendant les dix ou douze mois d'hiver, formant une immense nappe qui descend jusqu'au parallèle de 70° de latitude et même plus loin : quand l'été arrive, le soleil darde ses rayons sur cette neige, la fond presque toute, en la réduisant à une étendue si faible qu'elle ne nous apparaît que comme un point blanc. Elle est même peut-être entièrement fondue, mais les observations n'ont pas encore permis de l'affirmer.

D'autres taches blanches d'un caractère passager et d'une moindre régularité se montrent parfois en différents points. Ce sont sans doute des neiges momentanées, comme celles que nous observons en France. Il y a aussi dans la zone torride de Mars quelques petites taches blanches plus ou moins persistantes, marquées sans doute par des montagnes couronnées de glaciers.

Les neiges polaires de Mars, dirons-nous avec Schiaparelli, prouvent indubitablement que cette planète, semblable à notre Terre, est entourée d'une atmosphère capable de transporter les vapeurs d'une région dans une autre. Ces neiges sont le résultat de la condensation des vapeurs par le froid et accumulées progressivement sous l'influence des mouvements atmosphériques. L'existence d'une atmosphère chargée de vapeur d'eau a été confirmée par les observations spectroscopiques, surtout par celles de Vogel, que l'on peut résumer ainsi : « L'atmosphère de Mars, peu différente de la nôtre, est très riche en

vapeur d'eau. » Ce fait est d'une haute importance, car il nous permet d'affirmer avec la plus grande probabilité que c'est à l'eau, et non à un autre liquide, que sont dues les mers et les neiges polaires de Mars. Cette conclusion nous conduit à une autre, qui en dérive et n'est pas moins importante : malgré sa distance au Soleil, un peu plus grande que celle de la Terre à cet astre, Mars a une température analogue à celle de notre globe. S'il n'en était pas ainsi, si la température moyenne de cette planète était, comme certains savants l'ont supposé, de 50° ou 60° au-dessous de zéro, il ne serait pas possible à la vapeur d'eau de jouer le rôle prépondérant qu'elle joue dans l'atmosphère de Mars, ni à l'eau d'opérer de si grandes modifications dans l'état physique de la planète : il faudrait imaginer de l'acide carbonique ou un liquide dont le point de congélation serait très bas.

Les éléments de la météorologie de Mars semblent avoir une analogie étroite avec ceux de la Terre, mais les différences ne manquent guère. En raison de la masse beaucoup plus petite de cette planète, la nature a montré une variété infinie dans ses opérations. La distribution toute différente des mers et des continents sur Mars et sur la Terre amène des différences considérables, qu'un simple coup d'œil sur la carte fait vite apercevoir. Signalons en première ligne les inondations périodiques qui, à chaque été marsien, couvrent des régions immenses après la fonte des neiges. Ces inondations s'étendent à de très grandes distances par un réseau de canaux qui constituent le principal mécanisme, si ce n'est le seul, par lequel l'eau et avec elle la vie organique peut être répandue sur la surface aride de la planète, car il ne pleut presque jamais sur Mars, ou peut-être même pas du tout. Transportons-nous par la pensée en un point de l'espace assez éloigné de la Terre pour que nous puissions l'embrasser d'un seul coup d'œil. Nous serions dans une grande erreur de nous

imaginer apercevoir l'image de nos continents, avec leurs golfes, les îles, les mers qui les entourent, comme on les voit sur nos globes artificiels. Sans doute, les formes connues (ou plutôt certaines d'entre elles) nous apparaîtraient sous un voile vapoureux ; mais une grande partie, peut-être la moitié de la surface, serait invisible, cachée par des nuages abondants, variables de densité, de forme, d'étendue, qui sont répandus dans l'atmosphère.

Un tel obstacle, plus fréquent et plus persistant dans les régions polaires, arrêterait encore notre vue pendant peut-être la moitié du temps dans les zones tempérées, offrant des formes capricieuses et variées. Les mers de la zone torride sembleraient de longues bandes parallèles correspondant aux calmes tropicaux. Pour un observateur placé sur la Lune, l'étude de notre géographie serait beaucoup plus difficile qu'on ne peut se l'imaginer. Il n'en est pas ainsi pour Mars. Dans chaque climat et sous chaque zone, l'atmosphère est presque constamment claire et assez transparente pour permettre de reconnaître à un moment quelconque les contours des mers et des continents et même les plus petits détails. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de vapeurs d'une certaine épaisseur, mais elles gênent bien peu dans l'étude de la topographie de la planète. Ça et là nous voyons apparaître de temps en temps quelques taches blanchâtres changeant de forme et de position, mais rarement d'une grande étendue ; elles se trouvent surtout dans quelques régions, telles que sur les îles de la mer australe, et, dans les continents, sur les contrées désignées sous les noms d'Elysium et Tempé. Leur éclat diminue généralement et disparaît vers le milieu du jour, augmentant le matin et le soir avec une certaine irrégularité. Il est possible qu'elles soient formées par des bandes de nuages éclairés par le soleil. Mais des observations nombreuses nous font croire que nous sommes plutôt en présence d'un léger voile de brume, comme s'il prove-

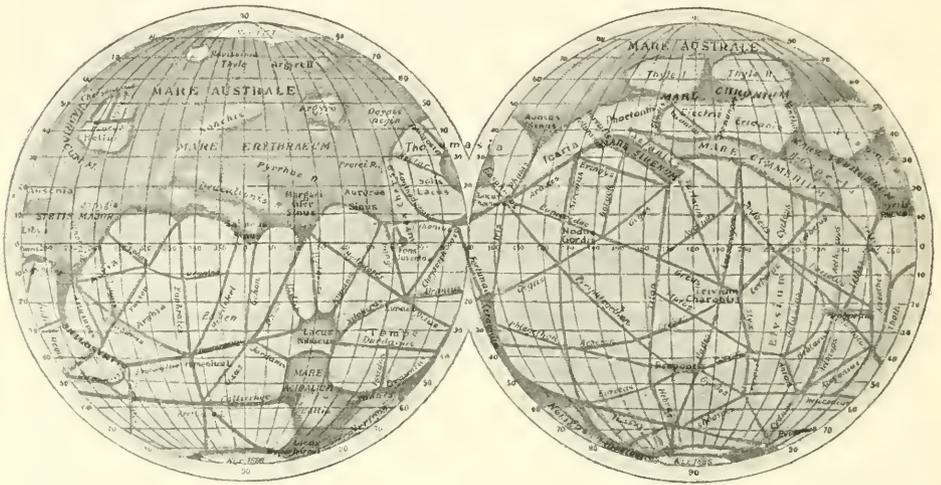
naît de vrais nimbus amenant l'orage et la pluie. C'est peut-être une condensation momentanée de vapeurs sous la forme de rosée ou de gelée blanche. Dans le cours des observations de l'année dernière, à Juvisy, nous avons cependant vu des nuages, du 9 au 17 octobre surtout.

Le climat de Mars ressemble beaucoup à un jour clair sur une haute montagne. Pendant le jour, la radiation est atténuée par des brumes ou des vapeurs, mais

glace qui se renouvellent dans le voisinage des pôles à chaque révolution complète de la planète autour du Soleil.

En examinant la carte de Mars, on voit que la topographie générale de cette planète ne présente pas beaucoup d'analogie avec la Terre. Un tiers de sa surface est occupé par la grande mer australe, qui est couverte d'îles, et les continents sont découpés par des golfes et des ramifications de toutes sortes.

A cette disposition générale des eaux



CARTE DE LA PLANÈTE MARS

pendant la nuit un rayonnement abondant du sol vers l'espace amène un refroidissement très marqué : c'est pourquoi il y a de grands changements de température du jour à la nuit et d'une saison à l'autre. Sur la Terre, aux altitudes de cinq ou six mille mètres, la vapeur atmosphérique est condensée sous forme de cristaux : ce sont les cirrus. Il en est de même dans l'atmosphère de Mars, où il doit être excessivement rare de rencontrer des nuages pouvant donner une pluie de quelque importance. Les changements de température, d'une saison à l'autre, sont notablement augmentés par leur longue durée, et nous pouvons ainsi comprendre les grandes congélations et les énormes fusions de

correspond une série de petites mers intérieures, parmi lesquelles *Hadriaticum* et *Tyrrhenum* communiquent entre elles par de larges estuaires, tandis que *Cimmerium*, *Sirenum* et *Solis Lacus* sont reliés par de petits canaux étroits. La couleur générale des mers est brune, mêlée de gris, mais n'est pas toujours d'égale intensité en tous lieux, ni même constante à un endroit donné; elle peut descendre d'un noir absolu au gris ou au cendré. Les tons plus ou moins foncés viennent de la nature des eaux et de leur profondeur.

Les continents forment dans l'hémisphère nord une masse presque continue, à l'exception seulement du grand lac appelé *Mare Acidalium*, dont l'étendue

varie avec le temps et dépend des inondations produites par la fonte des neiges amoncelées autour du pôle Nord. Il en est probablement de même des lacs temporaires *Lacus Hyperboreus* et *Lacus Niliacus*. Ce dernier est ordinairement séparé de la *Mare Acidalium* par un isthme ou une digue régulière dont la continuité a paru interrompue une fois seulement et dans un temps très court, en 1888. D'autres petites taches sombres se trouvent çà et là dans les continents, et nous les désignons sous le nom de lacs; mais ils ne sont certainement que temporaires, car leur aspect et leurs dimensions changent avec les saisons : *Ismenius Lacus*, *Lunæ Lacus*, *Trivium Charontis* et *Propontis* sont les plus remarquables et les plus persistants. Les autres sont beaucoup plus petits, tels que *Lacus Mæris* et *Fons Juventæ*, dont le diamètre est au plus de cent à cent cinquante kilomètres, et qui sont parmi les parties les plus difficiles à observer sur la planète.

Nous arrivons aux fameux *canaux* et nous ne saurions mieux faire que de suivre ici la dernière description faite par M. Schiaparelli lui-même, l'astronome qui les a découverts et qui les a le mieux suivis.

Toute l'étendue des continents est sillonnée par un réseau de nombreuses lignes de couleur sombre plus ou moins prononcée, dont l'aspect est très variable. Elles traversent la planète en longues lignes régulières, mais ne ressemblent pas du tout aux sinuosités de nos cours d'eau. Quelques-unes des plus courtes n'ont pas moins de cinq cents kilomètres de longueur; d'autres en mesurent plusieurs milliers, occupent parfois le quart et même le tiers de la circonférence de la planète. Quelques-unes d'entre elles sont très faciles à voir, surtout celle qui est à l'extrême gauche de la carte et que l'on désigne sous le nom de Nilosyrtris. D'autres, au contraire, sont très difficiles à observer et ressemblent aux fils les plus fins d'une toile d'araignée tendue sur le disque de Mars. Elles sont aussi

subjectes à de grandes variations dans leur largeur, qui atteint parfois deux cents et même trois cents kilomètres pour le Nilosyrtris, et qui s'abaisse jusqu'à trente kilomètres.

Ces lignes énigmatiques sont sur la planète. Le Nilosyrtris a été vu à la place qu'il occupe il y a environ cent ans, et quelques autres il y a trente ans. Leur longueur et leur disposition sont constantes ou varient seulement entre d'étroites limites; chacun d'eux commence et finit toujours dans une mer ou un lac, mais leur aspect et leur degré de visibilité changent beaucoup d'une saison et même d'une semaine à l'autre. Ces variations ne se produisent pas simultanément et suivant les mêmes lois pour tous, mais le plus souvent on les voit en quelque sorte arriver capricieusement, ou bien suivant des règles que nous ne pouvons pas encore démêler. Souvent, un ou plusieurs deviennent confus ou même entièrement invisibles, tandis que d'autres, dans leur voisinage, augmentent jusqu'à devenir brillants, même dans les lunettes ordinaires.

Chaque canal commence et finit ou dans une mer, ou dans un lac, ou dans un autre canal, ou enfin, à l'intersection de plusieurs autres canaux; mais aucun d'eux n'a jamais été vu comme limité au milieu des terres, ce qui est de la plus haute importance. Ils se croisent sous tous les angles possibles; le plus souvent, ils se dirigent vers les lacs: sept se rendent dans *Lacus Phœnicis*, huit dans *Trivium Charontis*, six dans *Lunæ Lacus*, et six autres dans *Ismenius Lacus*.

L'aspect normal d'un canal est celui d'une ligne presque uniforme, noire ou au moins d'une couleur sombre semblable à celle des mers, d'une apparence générale très régulière, malgré de petites variations dans la largeur et de faibles sinuosités sur les côtés. Souvent il arrive qu'à l'entrée dans une mer ou dans un lac le canal s'élargit beaucoup, formant une vaste embouchure semblable à l'estuaire de quelque fleuve terrestre.

Le *Margaritifer Sinus*, l'*Aonius Sinus*, l'*Aurora Sinus* et les deux caps de *Sabieus Sinus* sont ainsi formés aux embouchures d'un ou de plusieurs canaux qui se jettent dans la mer Érythrée ou dans la mer Australe. Le plus grand exemple d'un tel golfe est *Syrtis Major*, formé par la vaste embouchure de *Nilosyrtis*. Ce golfe n'a pas moins de mille huit cents kilomètres de largeur et a certainement la même étendue en longueur. Sa superficie est un peu plus petite que celle du golfe du Bengale. Nous voyons ainsi très clairement la surface sombre des mers continuée sans interruption apparente dans celle des canaux. Comme les régions appelées mers renferment une masse liquide, nous ne pouvons douter que les canaux n'en soient un simple prolongement, traversant les contrées jaunes, qui sont les continents.

Du reste, tous les canaux sont de grandes rainures ou dépressions creusées dans la surface de la planète destinées au passage de la masse liquide et constituant un système hydrographique bien démontré par les phénomènes que nous observons pendant la fusion des neiges polaires. Nous avons déjà remarqué qu'à cette époque ils apparaissent entourés par une zone sombre formant une espèce de mer temporaire. Les canaux de la région environnante deviennent alors plus noirs et plus vastes, augmentant d'étendue au point de couvrir pendant un certain temps la région jaune comprise entre le bord de la planète et le parallèle de 60° de latitude boréale d'iles nombreuses de peu d'étendue.

Les choses restent en cet état jusqu'au moment où la neige, réduite à son minimum d'étendue, cesse de fondre; alors la largeur des canaux diminue, les mers temporaires disparaissent, et la région jaune reprend ses dimensions primitives. Les différentes phases de ce grand phénomène se renouvellent au retour de chaque saison. Nous pouvons donc conclure que ce sont bien des canaux réels et non des apparences. Leur réseau a été probablement déterminé dans l'origine

par la constitution du globe de la planète et s'est accentué peu à peu dans le cours des siècles. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'ils soient l'œuvre d'êtres intelligents, et malgré leur apparence géométrique, ils peuvent être dus à l'évolution de la planète, de même que nous avons sur la terre la Manche et le canal du Mozambique.

Ce ne serait pas un problème moins curieux que compliqué et difficile que d'étudier l'immense système hydrographique dont dépend principalement la vie organique martienne. Les variations observées prouvent que le système des canaux n'est pas constant; quand ils se troublent, que leurs contours deviennent douteux ou mal définis, nous pouvons supposer que l'eau est très basse ou même a entièrement disparu. Il ne reste rien à la place du canal, ou plutôt, nous voyons une raie d'une couleur jaunâtre, différant très peu du terrain environnant. Quelquefois ils prennent une apparence nébuleuse que nous ne pouvons expliquer. Une étude attentive et poursuivie des transformations de chaque canal nous apprendra par la suite les causes de ces changements.

Mais le phénomène le plus extraordinaire qui concerne les canaux de Mars est leur germination ou leur dédoublement; elle semble se produire principalement dans les mois qui précèdent et dans ceux qui suivent la grande inondation boréale, vers le temps des équinoxes. Par suite d'une modification rapide, qui est généralement de quelques jours ou même peut-être seulement de quelques heures, et dont il n'a pas encore été possible de déterminer les circonstances avec certitude, un canal donné change d'apparence et se transforme sur toute sa longueur en deux lignes ou raies uniformes, plus ou moins parallèles l'une à l'autre, et qui vont dans une direction rectiligne avec la précision géométrique de deux rails de chemin de fer. — Mais quelles largeurs! Trente, cinquante, cent, deux cents kilomètres!

Les deux lignes suivent très exacte-

ment la direction du canal primitif et se terminent au point où il se terminait. Souvent l'une d'elles est à peu près superposée à la première. Quelquefois les deux nouvelles lignes se montrent de chaque côté du premier canal et sont situées dans des régions complètement différentes. Leur distance varie de six cents kilomètres et plus jusqu'à la plus petite limite de visibilité dans les plus puissants télescopes, moins de cinquante kilomètres. La couleur de ces lignes varie du noir au rouge et se distingue facilement de la couleur jaunâtre des terres environnantes. L'espace compris entre elles est généralement jaune ; quelquefois il est blanchâtre. La gémiation n'est pas nécessairement limitée aux seuls canaux, elle se produit aussi dans les lacs. Souvent un lac est transformé en deux autres plus courts, plus larges, montrant deux lignes sombres, parallèles l'une à l'autre, et traversées par une ligne jaune. La gémiation est alors assez faible et limitée aux dimensions du lac primitif.

« Leur singulier aspect et leur disposition géométrique précise, comme s'ils avaient été dressés à la règle et au compas, ajoute l'astronome de Milan, ont conduit plusieurs savants à considérer ces canaux comme l'œuvre d'êtres intelligents, habitants de la planète. Je me garderai bien de combattre cette hypothèse, qui n'a rien d'impossible. Mais il faut remarquer que la gémiation n'a pas un caractère permanent, puisque les apparences et les dimensions changent d'une saison à l'autre et même en quelques semaines. Sans doute un travail intermittent peut être motivé par les besoins de l'agriculture et par des irrigations sur une grande échelle. L'intervention d'êtres intelligents peut expliquer l'apparence géométrique, mais elle n'est pas nécessaire. Cet aspect géométrique se montre aussi dans la nature. Les sphéroïdes parfaits des corps célestes et les anneaux de Saturne n'ont pas été construits au tour, et ce n'est pas à l'aide d'un compas qu'Iris trace

l'arc-en-ciel. Que dirons-nous de la variété infinie des cristaux naturels ?

« Dans le monde organique, n'est-ce pas une géométrie puissante qui préside à la disposition du feuillage de certaines plantes, aux figures symétriques des fleurs des champs et qui, dans les coquillages des animaux marins, dresse des spires coniques qui surpassent les plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture gothique ? Dans tous ces objets, la forme géométrique est la conséquence simple et nécessaire des principes qui gouvernent le monde physique et le monde physiologique. Nous pouvons admettre que ces principes et ces lois caractérisent l'intelligence la plus élevée et la plus puissante, mais cela ne nous donne aucune explication de la question actuelle. »

Nous pouvons de même que, quoique ce tracé géométrique des canaux puisse avoir été fait par les habitants de cette planète dans un but déterminé, cependant il peut être le produit de causes naturelles.

Un observateur placé sur la Lune verrait des variations s'opérer sur la Terre, pendant les différentes phases de l'agriculture, au temps des semailles ou des moissons par exemple. Les fleurs des plantes des grands steppes d'Europe et d'Asie sont visibles à la distance de Mars par la variété de leurs couleurs. De tels phénomènes produits sur cette planète seraient certainement visibles pour nous. Mais combien il serait difficile aux habitants de la Lune et de Mars de deviner les vraies causes de ces changements, puisqu'ils n'ont aucune connaissance directe de la nature terrestre !

Il en est de même pour nous qui connaissons si peu l'état physique de Mars et qui ignorons complètement ses productions animales et végétales. Toutes les hypothèses sont permises, mais certainement aucune ne peut avoir la prétention d'être exacte.

Pour donner une idée des changements qui arrivent dans les aspects de Mars d'une saison à l'autre, nous reproduirons

ici deux figures prises au nouvel observatoire fondé tout exprès pour l'étude de Mars aux États-Unis, sur les montagnes de l'Arizona, à deux mille quatre

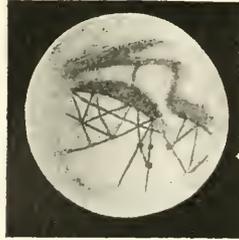
Chaque saison amène ainsi à la surface de Mars des variations considérables.

Autre mystère. Voici un dessin pris au même observatoire le 8 octobre dernier. C'est la région du lac du Soleil. Là

où l'on voit deux traînées courtes et épaisses séparées par un intervalle blanchâtre se trouve ordinairement une tache ronde, noire, comme sous le nom de lac du Soleil. Ici, le lac est fendu en deux. Deux canaux vont de là à la mer voisine et peuvent même être suivis sur cette mer.



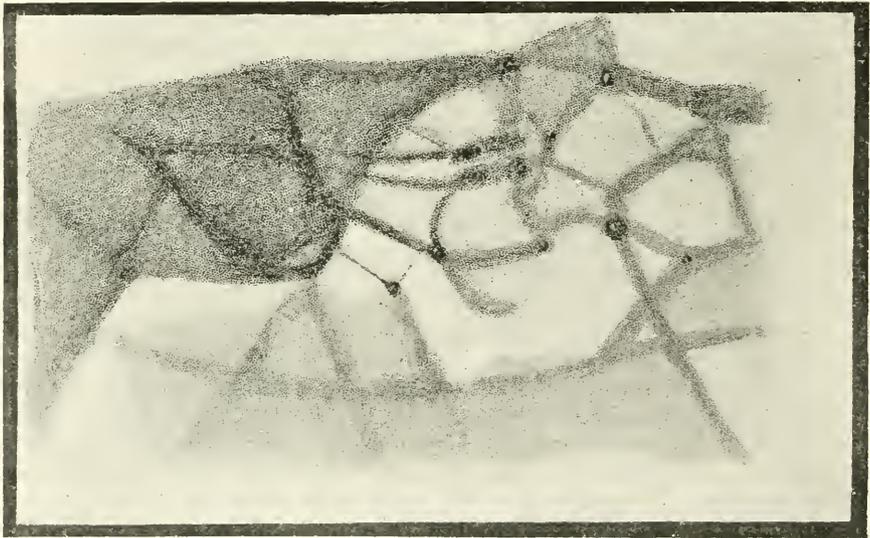
Mars, en juin 1894.



Mars, en novembre 1894.

cents mètres d'altitude par M. Lowell. Sur la première, faite au mois de juin 1894, aucun canal n'est visible, tandis que la calotte polaire supérieure

Des canaux traversant une mer! On peut l'expliquer en admettant que ce sont des rainures au fond d'une mer presque desséchée. Mais toute cette ré-



Changements qui viennent d'être observés sur Mars.

est immense. Sur le second, du mois de novembre, les neiges polaires sont entièrement fondues et un vaste réseau de canaux entre-croisés se montre avec neuf petits lacs. Quelle prodigieuse métamorphose! C'est là un exemple entre cent.

gion du lac du Soleil est parsemée de dessins énigmatiques, canaux, rigoles, tracés variés; plusieurs observateurs mettent en cause des phénomènes de *végétation*, d'autant plus que tous ces aspects s'effacent comme ils sont venus.

Comme exemple de changements amenés par les saisons à la surface de Mars, citons encore l'observation du 10 octobre dernier faite à Milan, par M. Schiaparelli. Le petit continent appelé *Hesperia* s'est montré traversé de haut en bas par un large canal, continuation du *Xanthus*. Or ce canal n'existait pas auparavant.

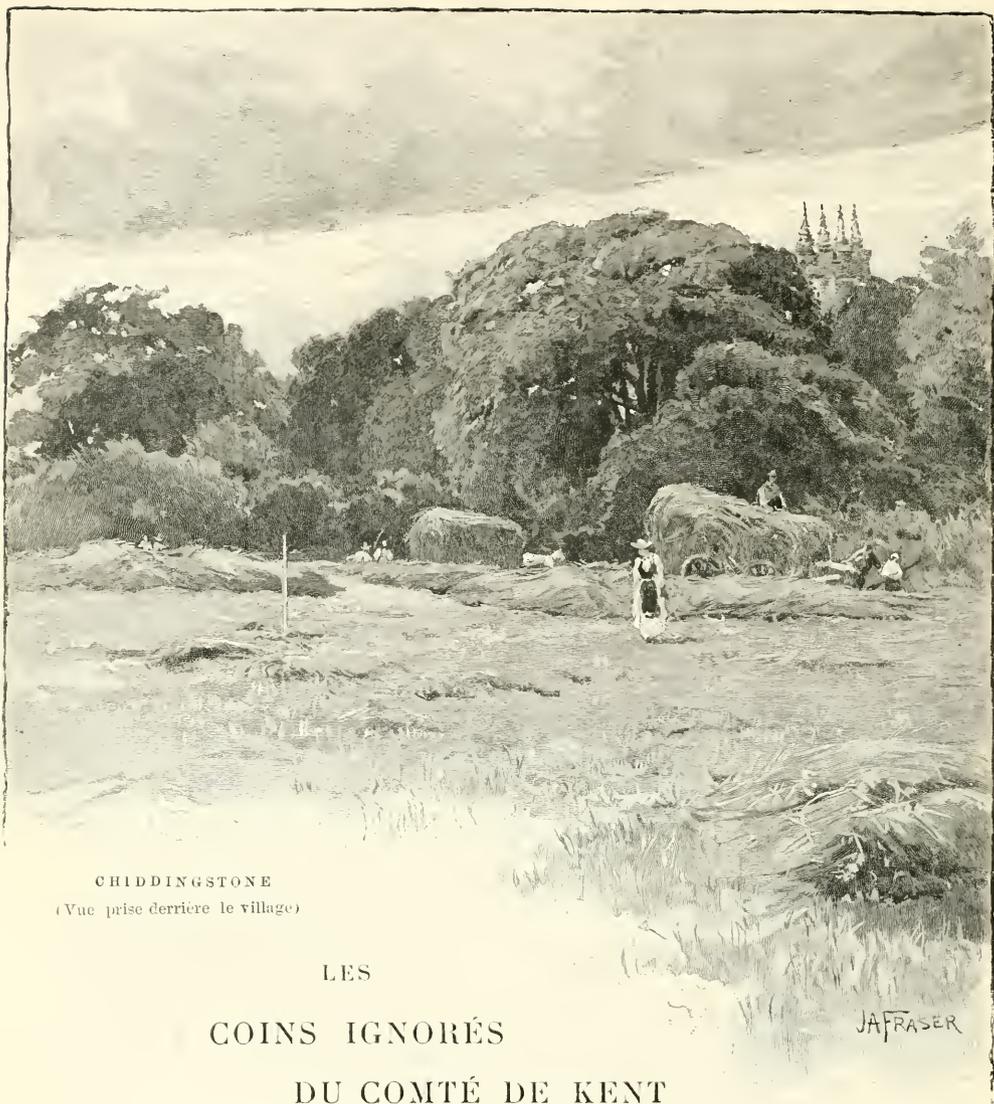
Ces observations récentes ne sont pas absolument surprenantes pour les astronomes qui connaissent Mars, car elles s'accordent avec tout ce que l'on a constaté depuis plus d'un siècle déjà à la surface de cette curieuse planète; mais elles ne nous plongent pas moins dans un assez grand embarras, lorsque nous cherchons à les expliquer. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la circulation des eaux atmosphériques ne s'effectue pas là comme ici par l'évaporation des mers, les nuages, les pluies, les sources, les ruisseaux et les fleuves ramenant l'eau à l'océan. Presque jamais de nuages, presque jamais de pluies; ni tempêtes, ni ouragans, ni cyclones, ni orages. La vapeur d'eau, généralement transparente et invisible, se condense en neige pendant l'hiver, sur les froides régions polaires, et les continents restent secs. L'été arrive, la neige fond et se déverse en une immense inondation par les canaux. C'est comme une gigantesque crue du Nil. Les canaux, les lacs s'emplissent d'eau, s'élargissent, portent cette abondance à travers les continents dans toutes les petites mers avec lesquelles ils communiquent. L'été se passe, ces eaux s'évaporent, et de nouveau ces vapeurs iront se condenser en neiges, loin des zones équatoriales et tempérées, sur les régions polaires. C'est un régime hydraulique absolument différent de celui qui régit les climats terrestres.

Différent, mais non moins actif. Il est impossible de douter que ce système des eaux martiennes ne régit un ordre de

vie appropriée à cette organisation climatologique assez bizarre pour nous. On se demande souvent quelles peuvent être les formes vivantes étrangères à notre séjour. Les progrès si rapides de l'optique nous amèneront-ils un jour à les connaître? Quelque procédé ne nous mettrait-il pas bientôt en communication avec ces voisins du ciel, ou ne nous permettrait-il pas de leur demander tout au moins s'ils existent et de lancer dans l'espace un premier lien entre le ciel et la terre? Il est bien probable que ce progrès, aussi capital pour la philosophie que pour la science, ne sera pas accompli par l'optique que nous connaissons. L'avenir nous réserve quelque découverte inattendue. Avant l'invention de la photographie, nul ne pouvait se douter de la possibilité de saisir et de fixer les images. Avant la première lunette d'approche, nul n'avait pressenti les propriétés fécondes cachées dans cette merveilleuse substance qu'on appelle le verre et dont on se servait depuis trois mille ans aveuglément. Avant l'analyse spectrale, personne n'aurait pu imaginer la possibilité de découvrir la composition chimique des astres. Et le téléphone? Et le phonographe?..

C'est une découverte nouvelle inattendue — peut-être d'ordre psychique — qui nous mettra en communication avec les habitants des autres mondes et commencera enfin la solution du grand problème. Les destinées de chacun de nous, celles de la race humaine tout entière, sont liées aux destinées des autres séjours de notre système. Ombres flottantes du temps et de l'espace, nous appartenons à l'Univers, à cette création mystérieuse et formidable dans le sein de laquelle nous ne sommes que des atomes, — mais des atomes pensants.

CAMILLE FLAMMARION.



CHIDDINGSTONE
(Vue prise derrière le village)

LES
COINS IGNORÉS
DU COMTÉ DE KENT

Le comté de Kent est, par rapport au nord de l'Angleterre, ce que la province de Munster est par rapport au reste de l'Irlande, un pays riche, à la fois agricole et forestier, accidenté de longues collines ondulées, coupé de tranquilles cours d'eau. Si les beautés naturelles y sont moins grandioses et frappantes que dans le Munster, il compte un bien plus grand nombre de lieux historiques, et la

culture y atteint un bien plus haut degré de perfection.

Les étymologistes voient dans le nom de ce comté, qui fut jadis un des royaumes de l'heptarchie saxonne, le mot germanique *kante*, qui signifie *coin*; et ils appuient leur dérivation sur ce fait que le Kent forme le coin ouest de l'Angleterre, comme la Cornouailles en forme le coin est. Mais pour nommer un pays en

raison d'une pareille symétrie topographique, il faudrait être soi-même topographe, avoir relevé la configuration de la contrée ou, tout au moins, en avoir étudié la carte. Or le nom de Kent ou Cant est antérieur à la domination romaine, antérieur à l'arrivée des Celtes

même le nom moderne est-il la combinaison des deux termes finnois, cachant sous quatre lettres énigmatiques la double idée d'une tribu établie sur un plateau non encore défriché.

Et, de fait, le Kent, si bien cultivé, a été longtemps un pays de forêts. La



LE CHATEAU D'IGTHAM-MOTE

en Grande-Bretagne, et, par conséquent, date d'une époque où les hommes n'en savaient et n'en cherchaient pas si long. Les idiomes finnois qui subsistent encore en certaines parties de l'Europe ont le mot *kent* pour désigner un plateau non cultivé, et celui de *kant* pour désigner une population, l'ensemble des habitants d'un pays, une race. On peut choisir entre les deux étymologies; peut-être

région qui s'appelle encore *the Weald of Kent*, le désert de Kent, quand on la voit de loin, du haut d'une des collines environnantes, garde un peu de son aspect sauvage d'autrefois, avec ses rochers effrités et ses plaines nues, qu'on prendrait, après la récolte, pour une vaste lande. Au temps de Spenser, les forêts couvraient la plus grande partie du pays, et le mystique poète de la

Faerie Queen aurait pu y égayer ses chevaliers et ses demoiselles aussi bien que dans les bois enchantés de la verte Érin.

De très bonne heure, il y a eu, dans les combes comme celle où s'élève encore aujourd'hui la résidence seigneuriale d'Igtham-Mote, des établissements d'a-

des « Cinq Ports », qui comptent en outre, en y comprenant les deux « Vieilles Villes » (*Anciens Towns*), Sandwich, Douvres, Romney, Winchelsea et Rye. Il a été l'objectif naturel de tous les conquérants, de tous les courants d'immigration qui se dirigèrent, à différentes



UN CHEMIN DE TRAVERSE DANS LE COMTÉ DE KENT

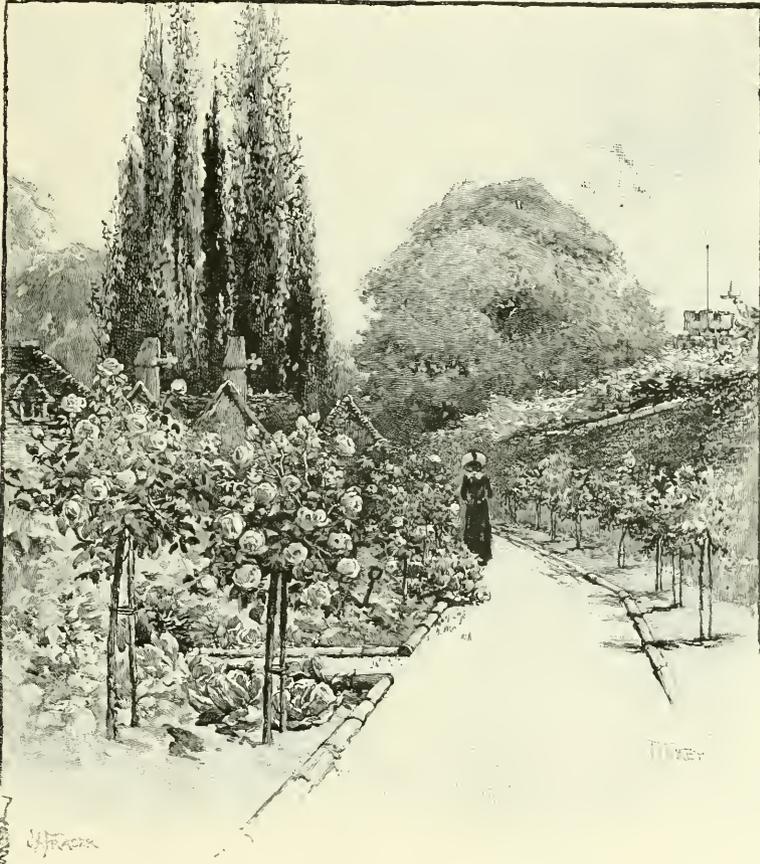
borigènes groupés par famille, habitant des huttes de forme ronde, sur la lisière d'un bois, protégés par une enceinte de fossés pleins d'eau ou par un entourage de marais.

Se projetant à l'est vers la France et les Pays-Bas, le Kent fut un des sept États de l'heptarchie; Hastings, où Harold fut vaincu par Guillaume de Normandie, en avait fait partie et resta un

époque, vers la grande île britannique. De là une population plus mêlée que partout ailleurs. Tous les types ethniques s'y sont fondus, sans qu'il en soit, d'ailleurs, sorti comme résultante un type nouveau, particulier au Kent. La douceur, la fécondité du climat ont fini par douer les habitants d'une richesse de teint et d'une expression de calme confiance qui rappellent les physionomies

hollandaises; mais il n'y a point là de caractère de race proprement dit. Depuis déjà plusieurs siècles, ce pays est, en outre, devenu le rendez-vous favori des riches Londoniens en villégiature, et les riches Londoniens appartiennent à

chers au touriste, qu'au peintre et à l'archéologue. Canturbery, Greenwich, Douvres ont, chacune, des illustrations et une renommée qui leur sont propres. Maryate, avec sa plage voisine de Broadstairs, qui fait songer à Pontailiac,



CHIDDINGSTONE. — Le jardin potager du château.

toutes les races et à toutes les nations qui sont sous le ciel. C'est ce qui explique le nombre considérable de cathédrales, de châteaux forts, de donjons normands, de monastères, de fermes-manoirs qu'on y trouve; mais c'est une cause de plus de la complexité des descendance et du croisement de la population.

Aylessford, Town Malling, Maidstone, Rochester, Chatham, sont des noms aussi

à côté de Royan, est très fréquentée des baigneurs ou des gens qui font leur villégiature à la mer, *at the sea coast*.

On dit que les moutons qui paissent l'herbe des terrains calcaires et boivent l'eau courant sur un lit crayeux font des os et prennent de la taille. Les calcaires du Kent ne paraissent pas avoir eu d'influence sur la stature des gens; peut-être est-ce qu'avant l'invention

des sociétés de tempérance, personne n'avait jamais songé à boire de l'eau dans la patrie de la bonne bière.

Le houblon est, en effet, la grande culture du pays, et la fabrication de l'*ale* et autres sortes de bière, sa grande industrie. Au moment de la cueillette, les miséreux de Londres — non pas ceux de la plus basse classe, mais cette armée de travailleurs irréguliers, toujours prêts à offrir leurs bras à toute besogne imprévue, et presque toujours désœuvrés — se mettent en marche sur le Kent, comme jadis les hordes de Jack Cade marchèrent du Kent sur Londres : « les uns en loques, les autres en guenilles, d'autres encore décentement vêtus ». Ce serait une erreur de croire que cet exode annuel de plusieurs milliers d'individus comprenne une majorité de vauriens et de mendiants professionnels. Il y a, sans doute, dans le nombre, des brebis galeuses; mais elles sont rares et n'ont aucune influence contagieuse sur le reste du troupeau.

L'entrain, l'insouciance de ces pauvres gens étonnent et réjouissent. C'est du moins ce que M. Charles de Kay rapporte, comme témoin oculaire, dans l'article du *Century Magazine*, dont je présente, en l'entremêlant d'observations et de remarques personnelles, la substance à nos lecteurs. Cette vue optimiste et bienveillante n'est pas cependant celle de Dickens, qui visita plus d'une fois les campagnes du Kent et qui écrivait à son ami Forster : « On cueille le houblon; les travailleurs couchent dans la plantation et ne respirent l'air chaud de la maison que du dehors, par le trou de la serrure. Ce n'est pas la première fois que cette quantité de misérables, maigres et affamés, pouvant se porter à peine, qui accourent à la cueillette du houblon, me rend stupéfait. Je m'aperçois que c'est une superstition de croire que les poussières de houblon fraîchement cueilli qui leur tombent dans la gorge sont un remède à la phtisie. C'est en se traînant le long des chemins, en dormant sous les haies mouillées, que

les pauvres créatures se guérissent vite et à tout jamais. »

Quoi qu'il en soit, un étranger ne peut, à mesure qu'il s'initie plus avant à la vie rurale, s'empêcher de remarquer la différence qu'il y a « entre l'Anglais du peuple et l'Anglais des classes riches et bien élevées ». La « joyeuse Angleterre » (*merry England*) est un terme proverbial qui reste une énigme pour le voyageur, tant que celui-ci ne s'est pas mêlé aux gens du commun. C'est parmi eux qu'il rencontrera ce qui manque aux masses en Amérique, et ce que les classes supérieures en Grande-Bretagne se donnent tant de peine à réprimer, — la gaieté, la bonne humeur, cette heureuse disposition d'esprit qui fait bon marché des rigueurs et des épreuves, cette chaleur de fraternité qui semble comme un souffle venu de l'île d'Utopie. Pour voir des Anglais naturellement gais, sans le secours de l'alcool ou de la bière, on n'a, je le répète, qu'à visiter les champs de houblons du Kent à l'époque de la cueillette, à observer les campements des familles des travailleurs, à assister à leurs pique-niques, dont ils payent l'écot sans regarder, pourvu qu'ils mettent de côté une petite partie du gain de la journée pour acheter leur charbon d'hiver.

Parmi toutes leurs souffrances et leurs privations, ils sont du moins à l'abri de cette maladie qui dévore les classes supérieures du Royaume-Uni, et qui porte le double nom de suffisance et d'égoïsme. Un Anglais riche a l'air de passer sa vie à supputer les droits que son voisin peut avoir de vivre. Naturellement, cette tournure d'esprit l'amène vite au sentiment inconscient, mais tenace, que tous ceux qui n'évoluent pas dans la même sphère sociale que lui, compatriotes ou étrangers, n'ont à faire valoir aucune bonne raison pour excuser la liberté qu'ils prennent d'exister.

Franchement, une des grandes attractions de ces campagnes calmes et endormies, dans les recoins ignorés du comté de Kent, Chiddingstone et Truggers,

par exemple, c'est l'absence de l'Anglais perversi par l'orgueil du rang, tout gonflé de lui-même et qui vous toise en essayant de jauger d'un coup d'œil la place que vous occupez dans le monde. S'il ne corrige pas promptement ce défaut de son esprit, la terre sera trop petite pour

relles s'abstiendraient scrupuleusement de fréquenter? Fasse le ciel qu'il continue à croire qu'il se rabaisserait en hantant les lieux paisibles et charmants que nous aimons! Qu'il reste bien persuadé qu'il ne va là que gens du commun, des artistes, des touristes inélé-



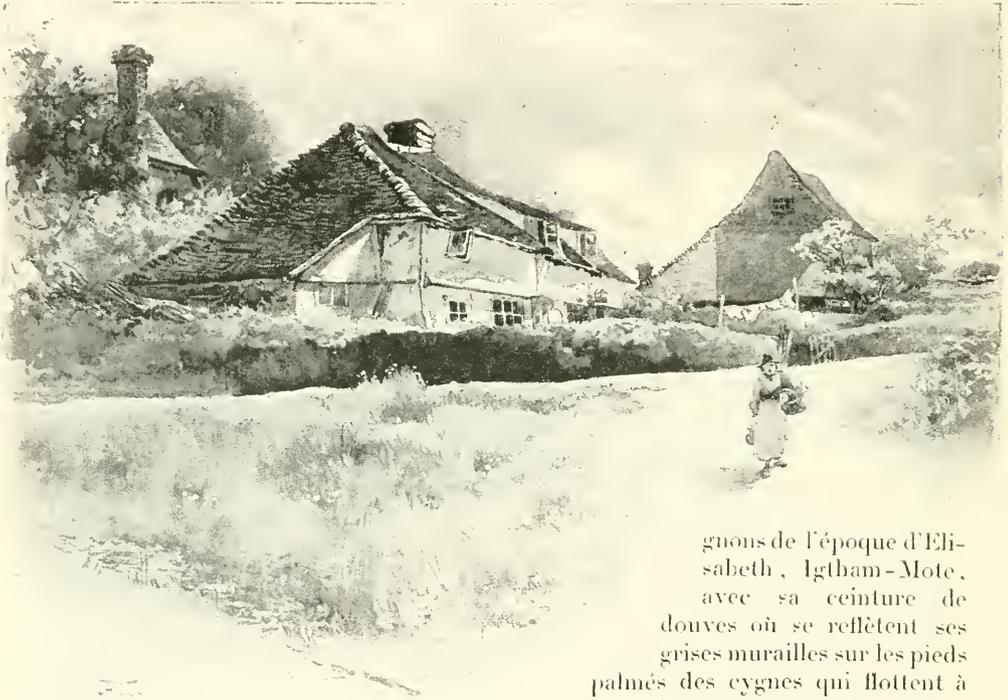
LA RUE DU VILLAGE, A CHIDDINGSTONE

porter à la fois son espèce et les gens sensés. Ne pourrait-il y avoir une loi tacite en vertu de laquelle il serait, lui et certains Américains assez semblables à lui, et aussi les personnages des autres pays de la vieille Europe qui copient ses costumes, son impassibilité, son ton gourmé, sa raideur et sa morgue, — confiné et parqué dans des villes d'eaux déterminées, où il aurait ses hôtels spéciaux, que les personnes simples et natu-

gants et poussiéreux, des *clergymen* râpés et de misérables faiseurs de vers! Voilà, plus loin, Peshurst, où demeure le Lord de Lisle, et qui possède une gare et un bon hôtel à la moderne; plus loin encore, les Sept-Chênes, *Seven Oaks*, où l'hôtellerie est un musée d'antiquailles et de souvenirs, et où se trouve la résidence fameuse des ducs de Dorset. Ce sont là des lieux faits pour lui. Qu'il y aille! *Procul, o procul!*

Qu'il nous laisse le *Weald of Kent*, dont le nom à je ne sais quelle grandeur, peut-être parce qu'il éveille confusément dans l'esprit la mémoire des tribus bretonnes, de César et de ses durs légionnaires, des invasions saxonnes, de tant de guerres entre des rois locaux, bretons ou saxons, des farouches hordes danoises et des Normands pleins de pru-

Heureux cantons, bien connus de la colne dépenaillée des cueilleurs de houblon, mais qui n'ont été découverts jusqu'ici que par une demi-douzaine d'artistes ! Le château de Hever, où Anne Boleyn fit la conquête de Henry VIII, le Penshurst de sir Philip Sidney, avec sa salle d'armes féodale et ses délicieux jardins de roses, Knoles, avec ses pi-



TRUGGERS. — Un coin de route.

dence, rigides comme le fer de leurs heaumes, aussi âpres à prendre et à garder que les Romains le furent jamais. Qu'il nous laisse Truggers et Chiddingstone, qui n'évoquent point un passé héroïque, mais offrent l'exemple le plus parfait de la vie rurale en Angleterre, baignés qu'ils sont dans une atmosphère de crème et de beurre frais, fleurant le foin et le houblon, d'une douceur calme et molle, pareille à cette écume épaisse et savoureuse qui couronne les gobelets d'*ale* brune !

gnons de l'époque d'Elizabeth, Igham-Mote, avec sa ceinture de douves où se reflètent ses grises murailles sur les pieds palmés des cygnes qui flottent à la surface, sont trop rapprochés pour que l'attention du voyageur s'arrête sur ces humbles lieux. Et

pourtant, on jouit là de ce que l'Angleterre a de meilleur à donner. L'auberge du vieux temps s'y maintient encore, sinon florissante, du moins sans crainte de ruine prochaine. A l'aube, les grands arbres et les taillis vibrent et résonnent du gazouillement des petits oiseaux ; le cri de l'alouette tinte à travers les nuées basses ; vous entendrez, quand vous serez en veine, sans savoir d'où elle vient, la voix saccadée du coucou ; et si vous êtes tout à fait favorisé de la fortune, l'hymne du rossignol enchantera vos nuits.

Il y a, dans ces paysages assoupiés et tranquilles du comté de Kent, un charme qui prend l'âme dès l'enfance et ne la lâche plus; charme moins violent et irrésistible que celui de la montagne, de la mer ou des grands bois, mais si pénétrant et persistant que, là-bas, dans l'Inde, en Australie, en Amérique, l'homme qui est né et a grandi dans ces fertiles et douces campagnes se sent toujours, malgré la distance et les années, attaché à elles par des liens tendres et puissants. Rarement ceux du Kent qui vont tenter la fortune ailleurs reviennent clore leur vie dans les délicieux villages où ils ont pris naissance; si quelques-uns le font, ils reconnaissent le plus souvent que la réalité ne vaut pas le rêve, et sont déçus. Mais tous gardent au fond du cœur le souvenir de leur riant bercé et nourrissent le vague projet, indéfiniment reculé, d'y revenir quelque jour.

Quand on se perd à travers ces champs ou qu'on suit ces haies négligemment taillées, il est difficile de ne pas oublier que la mer est là tout près. Et pourtant, on est à peine, à vol d'oiseau, à vingt milles de la Manche au sud, à trente milles de la mer du Nord et de l'embouchure de la Tamise. Les nuages passent, nombreux et rapides, sur ce coin de l'Angleterre. Un jour, le paysage disparaît comme par magie, et l'on comprend qu'on n'est pas si avant dans les terres que l'influence de la mer ne s'y fasse sentir. Les objets se fondent d'abord dans une sorte de vague doux à l'œil, avec leurs couleurs et leurs formes embrumées, mais distinctes, comme dans les tableaux de certains peintres impressionnistes; puis, tout à coup, le brouillard de mer s'étend, vous enveloppe, et les choses ne sont plus. Effet singulier, il semble que ce brouillard étouffe les bruits faibles, comme le babil des oiseaux; au contraire, les hautes clameurs, les sons du cor, les coups de sifflet, pa-

raissent porter plus loin et retentir avec plus d'éclat sur ce fond de silence.

On se rend compte alors qu'il ne faut pas plus d'une bonne journée de marche pour atteindre Winchelsea, jadis place importante parmi les « Cinq Ports », qui eut à supporter le premier choc de mainte invasion, qui fut témoin de maint combat naval, avant d'être envahie par le flot et effacée de la terre. Une carte de 1616 montre un large estuaire avec, au milieu, l'indication d'un haut-fond, marqué de cette légende : « Le vieux Winchelsea, submergé. » Le nouveau Winchelsea, construit en arrière, sur un terrain plus élevé, n'a pas eu un sort beaucoup plus heureux; son port s'est ensablé, et tout son commerce, y compris la contrebande, s'est réduit à rien. Lorsqu'on réfléchit à cela, lorsqu'on repasse l'histoire des « Cinq Ports » et leurs vicissitudes, lorsqu'on voit combien l'argent et le travail dépensés depuis huit siècles ont mal réussi à empêcher l'Océan de faire de cette côte son jouet, on sent que ces champs paisibles sont moins en sûreté que les fermes et les cités hollandaises, si bas situées qu'elles soient.

L'esprit contemplatif, qui aime les allégories poétiques de Spenser et les méditations élégiaques de Gray, qui cherche dans les poèmes de Cooper et de Crabbe je ne sais quelle monotonie bercuse, celui-là fera sagement de fuir l'agitation confuse des villes d'eaux et de s'en venir à petit bruit jusqu'à Chiddingstone. Là, tantôt errant à travers les humbles tombes dans la verdure du vieux cimetière, tantôt assis en quelque jardin retiré où les roses, greffées sur des églantiers robustes, montent leurs fleurs à la hauteur des grands arbres, il pourra, mieux que partout ailleurs, imbiber son être de la douceur apaisante et reconfortante de l'été anglais, si court, mais si délicieux.

B.-H. GAUSSERON.

PARIS

L'empereur Charles-Quint, à qui lui demanda quelle ville de France il jugeait la plus belle, répondit : « Orléans ».

— Et Paris? fit son interlocuteur étonné.

— Paris n'est pas une ville, c'est tout un monde! répliqua l'empereur.

Depuis Charles-Quint, cette phrase est devenue un habituel cliché, et ce cliché, tant de fois reproduit, a même été singulièrement ouvrage. Il est courant de dire que l'immense forêt, traversée par Stanley dans son dernier voyage au continent noir, a des ténèbres moins épaisses que celles où se noie la scène parisienne, avec ses dessous, ses coulisses et ses frises. Une autre exagération veut que toute originalité s'efface de Paris, que tout s'y uniformise et que, dans chaque maison, il n'y ait plus qu'une caserne, avec chambrées de classes distinctes s'étageant à la manière des formations géologiques. Deux opinions également fausses. Jamais les recherches et les études sur Paris n'ont présenté une égale facilité. Les documents abondent de toutes parts. Les faits sont là, quotidiennement entassés dans cette hotte qu'est aujourd'hui un grand journal parisien. Le tri est même tout opéré : les échos, l'interview, les nouvelles diverses, l'information politique et la chronique judiciaire apportent au psychologue, et même simplement au curieux, des données sur tous les mondes, des aperçus sommaires, peut-être, mais suffisants pour constituer autant de fils d'Ariane.

L'étude des manifestations de la vie parisienne serait d'un intérêt médiocre et d'une utilité secondaire, si Paris, comme tant d'autres grandes villes, n'était que le produit concret d'une race et d'une nationalité. Paris est bien autre chose : synthèse évidente de la civilisation au point le plus élevé que

l'humanité ait atteint, Paris est aujourd'hui l'âme du monde moderne.

Trois cents villes, de nos jours, comptant plus de cent mille habitants, sont éparses à la surface du globe. Beaucoup d'entre elles voient leur population s'accroître dans des proportions propres à leur inspirer un légitime orgueil. Lorsque le cours des siècles aura fait son œuvre, combien de ces villes seront encore debout? Combien auront passé à l'état de fossiles, comme ces cités antiques dont la patience et l'érudition des archéologues ont mis au jour les vestiges imposants et évoqué la splendeur éteinte : Thèbes, Ninive, Babylone, Carthage, et jusqu'en Amérique, Cuzco, la ville des Incas? Les deux seules villes qui aient subsisté à toutes les ruines du monde antique, Athènes et Rome, sont précisément celles qui ont joué au milieu de civilisations diverses le rôle que tient aujourd'hui Paris dans l'évolution du monde moderne.

Pas plus qu'Athènes, pas plus que Rome, Paris ne peut périr désormais, en dépit des moralistes, des politiciens, des économistes et des conquérants. Sans doute une heure de décadence sonnera, et Lacordaire a pu dire avec raison du haut de la chaire de Notre-Dame : « Un temps vient, — et pour quel peuple n'est-il pas venu tôt ou tard! — un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque : les caractères tombent, les corps diminuent, la force physique et morale s'en va du même pas, et l'on entend de loin le bruit du Barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vicillard du peuple. » Athènes et Rome ont subi de semblables vicissitudes : elles demeurent cependant, et avec le caractère quasi religieux de sanctuaires restaurés.

Les assurances de perpétuité à four-

nir au sujet de l'existence de Paris, tant qu'il ne s'agira que de perturbations ethnographiques et de cataclysmes sociaux, dérivent des arguments contraires de la plupart des économistes et des lamentations prophétiques des moralistes professionnels. Décadence de la natalité indigène, augmentation constante de l'immigration, invasion étrangère, — telles sont les prémisses habituelles dont ils tirent leurs conclusions pessimistes. Nous disons, au contraire, et sans viser nullement au paradoxe, que de ces vérités mal observées les uns et les autres n'ont pu tirer que des déductions erronées. Paris ne vit, ne prospère et ne tend à se perpétuer qu'en raison de son caractère de plus en plus accentué de grande ville internationale.

Il est bien de constater que la natalité est faible parmi la population parisienne, que cette population s'accroît surtout par l'immigration, et que nulle part ailleurs on ne compte un élément étranger plus considérable. Il serait bon aussi de se demander si ces faits acquis ne reposent pas sur des principes économiques immuables et indiscutés, et alors on arriverait à cette triple conclusion :

Oui, la natalité est faible, — mais c'est en raison même du degré de civilisation atteint, la science nous enseignant que, du haut en bas du règne animal, les êtres vivants sont d'autant moins féconds qu'ils sont plus parfaits. Cette faiblesse de la natalité n'implique pas au surplus une question de moralité, comme d'aucuns veulent bien le dire. Nous renvoyons ceux-là à M. d'Haussonville, qui a si éloquemment montré de quelle influence est la misère sur l'accroissement de la population, — la misère qui engendre la promiscuité, sœur de la débauche et du crime.

L'immigration va sans cesse croissant à Paris; sans doute, puisque, suivant la loi posée par Levasseur, la force d'attraction des groupes humains,

comme celle de la matière, est en général proportionnelle à la masse.

Enfin, l'invasion étrangère semble une marée montante battant les murs de Paris : vérité conforme à une autre loi de l'attraction, l'histoire démontrant que les peuples arrivés au premier rang par leur civilisation morale, intellectuelle et matérielle ont toujours et nécessairement travaillé pour les autres nations, et que, voués à l'invasion, — pacifique ou guerrière, — ils ont imposé aux envahisseurs leur civilisation, leur culture et leurs mœurs.

Les grandes agglomérations humaines ne se cristallisent pas au hasard, ni dans un lieu quelconque, sans des causes précises ou des affinités puissantes. Élie de Beaumont a dit, avec une rare intuition ethnique, que la position de Paris, au centre des formations géologiques qui portent le nom de bassin parisien, et dans une sorte de cuvette où confluent les eaux, en faisait le point attractif de la France, comme le massif central d'où les eaux divergent et les populations émigrent en était l'élément négatif. Cette constatation scientifique est néanmoins encore insuffisante; elle explique Paris-Capitale, elle ne nous révèle point Paris « Ville lumière », où des cinq parties du monde se polarise l'activité intellectuelle.

Un coup d'œil rapide différenciera tout d'abord à nos yeux Paris des autres grandes métropoles : Londres, la cité colosse, qui est bien, elle, dans son isolement insulaire, le produit absolu d'une race, et qui représente pour l'expansion contemporaine le même facteur que Carthage vis-à-vis de la civilisation antique; — Berlin et Bruxelles, deux centres de population développés par la politique, tirant de l'histoire leur unique raison d'existence; — Madrid et Saint-Pétersbourg, deux défis jetés à la nature par un empereur et par un roi, celle-ci bâtie sur des marais, au fond d'un golfe lointain, l'autre élevée au milieu du plateau de Castille; — Vienne, le Paris d'Orient, où les races se mêlent

également par la prédisposition géographique de son territoire, beau décor de grand opéra, planté pour une énorme mise en scène, et dans lequel ne se déroule qu'un honnête opéra-comique; — Lisbonne et Constantinople, avec la Corne d'Or et l'embouchure du Tage, deux avant-ports de la civilisation à l'est et à l'ouest de l'Europe, produits métis des races supérieures au contact de l'Afrique et de l'Asie; — Rome, enfin, celle dont on a tout dit quand on a répété qu'elle fut « deux fois reine du monde, par la guerre et par l'Église », mais peut-on être et avoir été?

Paris a des raisons d'existence, de grandeur et de prospérité beaucoup plus précises que toutes les grandes villes dont nous venons de faire l'énumération. Son emplacement était indiqué par la topographie; ethnographiquement, il ne l'était pas moins. Pendant des siècles, le flot des invasions barbares est venu crouler et s'épandre sur la Gaule, comme sur une grève où s'accumulaient les épaves; puis la période du moyen âge a transformé la France en champ clos. Il est résulté, pour la nation française, de ces tourmentes et de ces heurts, une étonnante variété d'origines: toutes les races y sont représentées: celtique, germanique, latine, scandinave, sarrasine, espagnole, etc. La politique fut l'agent presque alchimique par lequel a été précipité le mélange de toutes ces races. Or la vie politique de la France n'a jamais eu d'autre berceau que Paris. C'est dans ce creuset que, dès la première heure, les éléments hétérogènes ont commencé à entrer en fusion pour composer cet alliage solide et brillant qui devait conduire à l'unité de la France. C'est à Paris que la nation doit cette conception de la loi se substituant à la multiplicité des traditions et dominant la variété des origines, de la loi arrivant à faire corps avec l'idée de patrie, cette idée qui n'est pour la plupart des peuples que le symbole de la race, et qui représente aux yeux des Berrichons, des Provençaux, des Poitevins, des

Gascons, des Normands, des habitants de toutes nos provinces, en un mot, l'unité du gouvernement jointe à l'intégrité du territoire.

Paris est le gage de cette unité. Supprimez-le, vous tuez aussi sûrement la nation française que vous foudroyez un être humain en transperçant son cerveau et son cœur. Le nœud rompu, le faisceau se disjoint, les provinces s'émiettent, chacune retournant à son type primitif, car, malgré l'unité réalisée, les types existent et ils se perpétuent. Éloignez-vous de Paris, et à mesure que du centre vous allez à la périphérie, vous voyez se dessiner, par des traits de plus en plus accentués, les races primordiales qui ont formé l'alliage; et ces variétés du genre humain, s'isolant du grand mélange en certains endroits particulièrement favorables, arrivent à retrouver leur pureté originelle.

Les deux derniers recensements ont établi que sur cent habitants de Paris, trente-deux seulement en étaient natifs, et que soixante-huit étaient des immigrants. La population parisienne n'est donc qu'un composite des peuples de la province, mêlé d'un fort élément étranger: elle dure trop peu pour former une race particulière. Par là, elle échappe à cette dégénérescence qui, dans un temps donné, altère tous les types exclusifs. Comme une terre de haute culture, elle est sans cesse amendée, irriguée, fertilisée sous des afflux de sang nouveau. Par ses croisements multiples, cette population est seule capable de fournir le *type* de la race européenne aux yeux des ethnographes et des physiologistes. Elle est forte et travailleuse, parce qu'elle est composée en très grande majorité d'adultes, et qu'on éloigne les vieillards et les enfants de ce foyer qui consume. C'est un phénomène contemporain observé depuis 1846, date à laquelle les agglomérations urbaines ont pris leur extension dans toute l'Europe, que celui de l'accroissement d'énergie productrice des grandes capitales au fur et à mesure de leur extension.

L'attraction que Paris exerce sur le monde civilisé remonte haut dans l'histoire, mais elle s'est modifiée de nos jours. On constate, en effet, que dès les rois fainéants la diversité des origines y a rendu nécessaire l'exercice de droits, de privilèges et de libertés communales qui ont aussitôt développé l'esprit critique et la vie publique. Paris est devenu dès lors le chevalier errant de la civilisation, toujours à la recherche des formules les plus neuves pouvant servir au gouvernement des peuples, pouvant assurer le droit des gens, pouvant bâter l'émancipation des individus. Que de tragédies! Que d'épopées! Que de triomphes suivis de tristesses lui a valu ce rôle d'universel Don Quichotte!

Imbu de la tradition romaine, tout imprégné de la Renaissance italienne, Paris a fait régner l'esprit latin sur le monde au xvii^e et au xviii^e siècle. Puis l'esprit germanique a commencé à se manifester; Paris, le grand instrument d'assimilation et de distribution, qui, s'il ne produit pas tout, reproduit tout, suivant l'expression de John Lemoine, s'est ouvert peu à peu aux tendances nouvelles en littérature, en art, en philosophie, en sociologie, sans abandonner rien de ses acquisitions premières. D'un pôle à l'autre un circuit s'est formé, une clarté a lui, tel un arc jaillissant entre deux charbons à courants contraires; et comme la clarté est aussi nécessaire à l'esprit humain que le soleil à la vie terrestre, le monde entier s'est tourné à nouveau du côté de Paris, comme vers le phare spirituel de la civilisation. Les moyens de locomotion ayant supprimé les distances, les intellectuels de tous pays y ont afflué; son caractère de ville internationale s'en est accusé, les Expositions de 1867, de 1878, de 1889 ont largement contribué à l'accentuer encore; celle de 1900 promet d'achever cette invasion pacifique, si déplorée par les myopes de la morale et de l'économie politique.

Rien de ce qui concerne Paris n'est indifférent aux peuples étrangers, parce

que toutes les nationalités trouvent dans sa population un reflet d'elles-mêmes. Depuis un siècle, pas une convulsion ne l'a agité qui ne se soit fait profondément sentir à travers toute l'Europe. Les plus petits incidents de sa vie quotidienne sont télégraphiés aux cinq parties du monde, et les commentaires vont leur train, grossissant souvent à plaisir de simples bâtons flottant sur l'onde. Quelle jolie page que celle de Henri Heine, où il dit : « Paris est la scène du monde où l'on représente les plus sanglantes tragédies de l'Histoire, tragédies dont le souvenir émeut les cœurs et appelle les larmes dans les pays les plus lointains! Mais, à Paris même, le spectateur de toutes ces grandes tragédies éprouve ce que moi-même j'ai éprouvé à la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait *la Tour de Nesles*. J'étais placé derrière une dame coiffée d'un grand chapeau de gaze rose, et ce chapeau était si grand qu'il me cachait la scène, si bien que j'aperçus tout ce qui s'y passait à travers cette gaze rose, et que toutes les horreurs du drame m'apparaissaient sous une couleur tendre et agréable. Sur tout Paris, cette lumière rose est étendue, elle adoucit les tragédies et elle répand de la vie au milieu des ténèbres. Même les douleurs qu'on a apportées à Paris au fond de son cœur y perdent leur intensité. »

Parfois, au milieu des montagnes, par une journée calme et radieuse, le touriste s'arrête étonné. Un bruit qui s'avance et grandit le secoue d'une secrète épouvante; il se demande avec angoisse si quelque invisible avalanche ne va point fondre sur lui. C'est simplement un guide qui, du haut d'un site renommé ou au fond d'une gorge réputée, vient de faire jouer un formidable écho. Que de coups de pistolet professionnels sont ainsi tirés par les correspondants que la presse étrangère entretient à Paris!

L'empire du climat est le premier de tous les empires, a écrit Montesquieu. Est-ce lui qui donne à la vie parisienne

cette couleur tendre et agréable que lui a prêtée Henri Heine? Généralement tempéré, au point qu'Emilio Castelar, l'homme d'État espagnol, s'émerveillait un jour de voir les terrasses des cafés du boulevard regorger de monde à une époque où l'hiver paraissait rigoureux à Madrid, le climat de Paris n'y suffirait point s'il ne s'y joignait « l'ambiance ». Par ce mot, nous voulons entendre le caractère même de la population et le cadre dans lequel elle se meut.

Voyons le cadre d'abord. Le second Empire, complétant l'œuvre des siècles, l'a fait incomparable. En opérant la percée des larges voies du Paris moderne, en les faisant rayonner autour de quelques grandes places, l'édilité impériale a réalisé une telle œuvre qu'on oublie volontiers le plan stratégique de la conception pour voir seulement l'harmonieux ensemble qui met en valeur si belle chaque joyau de l'écrin. Des casernes sont là jalonnant ces voies, commandant ces places, mais qui songe à les considérer en voyant les tours de Notre-Dame se profiler dans le ciel, le dôme des Invalides se dorer à l'horizon, et quand le regard charmé embrasse le panorama grandiose du Louvre, des Tuileries, de la Concorde et de l'Arc-de-l'Étoile, au pied duquel les Champs-Élysées se déroulent comme une *Via sacra*?

Ce qui différencie profondément Paris des autres grandes capitales, c'est la Rue, je ne dis point seulement le Boulevard, ce coin minuscule de Paris au sujet duquel tant de flots d'encre ont coulé de tout temps, mais la Rue elle-même, débordante d'activité et de gaieté, la rue qui fait si bien corps avec la maison qu'elle paraît en être la continuation, avec ses terrasses de cafés, ses étalages et ses devantures. La Rue, à Paris, semble un être organisé: chacune a son caractère spécial, sa vie propre, changeant d'aspect suivant les heures de la journée, mais avec un attrait toujours nouveau, ce qui a fait

dire à un voyageur russe: « Les rues de Paris sont fascinantes et plus salutaires que toutes les eaux et toutes les potions du monde: aux mécontents, elles versent la paix de l'âme; aux malades, elles rendent la santé. » Et en même temps il recommandait cette cure à tous ceux que poursuit le *spleen* dérangé par l'effroyable brouillard des rues londonniennes, ou la migraine engendrée comme un miasme par les *strasse* de Berlin.

C'est que dans la Rue parisienne se trouvent concentrés ces quatre éléments: l'intelligence, le travail, le plaisir et le luxe. Au point de vue intellectuel, et sans sortir de la France, Paris est le lieu d'asile de tous ceux qui se distinguent par une originalité réelle et que l'air trop comprimé des petites villes finirait par étouffer. Pour l'étranger, Paris est l'atelier d'affinage du talent en genèse, comme aussi le baptistère des renommées universelles. Les centres d'études ne manquent pas en Europe comme en Amérique, car rien n'est plus facile que de fonder une université et de lui donner de savants professeurs grassement rétribués. A coups de millions on peut élever des musées richissimes en trésors artistiques, créer des sanctuaires lyriques, dont le pèlerinage s'imposera à l'élite de toutes les nations. Un homme de génie peut naître n'importe où, mais la culture complète du talent est l'apanage des grandes villes, a constaté M. Paul Bourget. Parmi les grandes villes, quelle est donc celle qui peut offrir un comparable terrain de culture? Quelle est celle dont autant d'artistes de toutes races et de toutes tendances se soient énamourés au point d'en faire leur patrie d'élection? Quelle est celle dont les manifestations de l'existence quotidienne dénotent un optimisme aussi infatigable, comme la chaleur, indice de la vie, se dégage d'une cuvée en fermentation?

On étiquette généralement cet optimisme sous les noms de légèreté de caractère, d'incoscience, allant même

jusqu'à dire dégénérescence. Il est pourtant à nos yeux la marque d'une vitalité puissante, la révélation de la force cachée qui mène la barque vers un but providentiel; l'esquif a beau être battu par les vents contraires, secoué par des tourmentes imprévues : *fluctuat, nec mergitur*. Que sont les accidents journaliers du terrain pour ce peuple en marche, aux yeux duquel apparaissent les horizons sans limite de l'avenir et du passé? Il marche à l'Étoile, c'est-à-dire au progrès, guidé par sa foi dans l'humanité et par cette croyance instinctive des peuples que, malgré les recommencements de l'Histoire, l'Âge d'or n'est point derrière nous, mais qu'il est en avant.

Voilà ce qui explique ce double relief de la Rue parisienne : le travail et le plaisir. La flânerie y semble immense, en réalité le travail est énorme; nulle part ailleurs dans le monde il n'est aussi prolongé, ni aussi intense; à vrai dire il ne cesse jamais. Quant au plaisir, grâce à la contingence duquel ce travail s'accomplit sans effort visible, il faut bien nous entendre à son sujet. Les puritains de toutes nations se sont efforcés de stigmatiser Paris en le signalant comme la moderne Babylone et en appelant sur lui le feu du ciel pour la purification du genre humain. Ces imprécations hypocrites nous émeuvent fort peu. Le ruisseau parisien roule de la boue assurément, mais tapageusement, au grand jour, sans former de ces cloaques immondes que recèlent tant d'autres grandes capitales et où la fange s'entasse sournoisement, prête à tout enliser sous la placidité trompeuse de la surface.

Le plaisir que recherche la population parisienne est avant tout celui des yeux. Les grands spectacles, quels qu'ils soient, parlent fortement à son imagination. Elle a l'intuition du décor et de la mise en scène et forme toujours un public incomparable, auquel il importe peu que l'opérette et le drame se jouent sur les planches d'un théâtre ou que le

lieu d'action soit la Rue elle-même. En même temps que l'intuition du décor, elle a la science du mouvement, et lorsqu'elle se meut, ce n'est ni la fièvre automatique de Londres, ni l'allure raide et compassée de Berlin. En constatant son ardeur au travail, peut-on lui reprocher ce goût du plaisir qui la soutient dans « le douloureux effort d'une concurrence effrénée ».

De ces trois choses : intelligence, travail et plaisir, le luxe naît, comme un corollaire évident, attirant à Paris une foule d'oisifs de toutes origines sociales, de toutes nationalités, qui savent que là seulement chaque tempérament, chaque tendance, chaque individualité trouve le terrain approprié à leur libre développement. *Nil admirari*, non pas ne rien admirer, mais ne s'étonner de rien, cette devise que le comte Vasili prête à la haute société parisienne est en effet celle qui convient, avec des nuances que commande la diversité des milieux sociaux, à l'ensemble de la population.

On peut se demander si la progression de l'invasion étrangère n'est pas sans porter atteinte au caractère de cette population, sinon de la nation française elle-même. Dans l'organisme social, comme dans l'organisme biologique, l'homogénéité des parties et des organes est une condition indispensable du bon fonctionnement. Ainsi, pour le corps humain, la présence d'éléments étrangers non assimilables dans l'estomac, par exemple, suffit pour déterminer un trouble qui peut se communiquer à tout l'organisme. Est-ce le cas pour Paris? En aucune façon.

L'assimilation y est assurée au moyen de cette endosmose pratiquée par les populations d'une civilisation supérieure envers celles d'une civilisation moins avancée. En dehors de cette règle ethnique, il faut aussi tenir compte du climat et de la situation topographique, qui exercent une action primordiale sur la population. L'Amérique du Nord est peuplée en très grande partie par la race anglo-saxonne; or, depuis longtemps,

on y observe qu'au bout d'une ou de deux générations les individus de cette race changent de type d'une façon très accentuée. Bien que leur filiation soit pure de tout mélange indien, physiologiquement ils acquièrent peu à peu les caractères de la race Rouge, et très certainement ce n'est pas au point de vue physiologique seul que cette transformation s'opère, le fils d'immigré anglo-saxon n'étant plus ni Anglais, ni Allemand, mais uniquement Américain. L'action de Paris sur sa population étrangère est analogue, avec cette différence essentielle que cette action ne s'exerce pas seulement sur la descendance des immigrants, mais sur ces individus eux-mêmes, fortement martelés par les nécessités ou les hasards de la vie quotidienne.

Paris, en pratiquant l'hospitalité la plus large à l'égard de l'immigration étrangère, a donc agi au mieux de ses intérêts, de son développement et de sa prospérité. Cette immigration ne saurait jamais être une cause de trouble dans l'ordre économique, politique et social tant que l'assimilation se fera normalement. La nationalisation de l'élément étranger doit donc être poursuivie à outrance, de façon à écarter les éléments qui, loin de contribuer à la richesse commune par une fusion définitive dans la masse, n'attendent que le moment propice d'une élimination faite à son détriment.

Au cours de cette étude rapide, il nous est arrivé de constater que la population parisienne durait trop peu pour constituer une race à part. Il n'en est pas moins vrai qu'il s'est créé un fond de caractère spécial à cette population. Ses types saillants sont l'indépendance de l'esprit jointe à une grande liberté

d'allures, un optimisme insouciant et une vanité crédule tempérés par une forte dose de scepticisme et de raillerie, la haine de la convention et du joug équilibrée par cette rectitude du jugement qu'on nomme le « bon sens ».

Paris, que l'on s'attache à représenter comme un foyer d'agitation politique et sociale, est au contraire l'une des villes du monde qui ait le plus soif de sécurité et de confiance. Au lendemain des événements de 1871, M. Thiers disait à la tribune de l'Assemblée nationale que Paris n'accomplissait que les révolutions déjà faites dans l'esprit général de la nation. Ce témoignage est peu suspect. L'histoire nous montre au surplus que jamais un mouvement insurrectionnel n'a réussi à Paris et ne s'est imposé à la France, qui ne fut comme une de ces puissantes lames de fond balayant en un clin d'œil tout ce qui avait résisté victorieusement à l'assaut de tempêtes précuratives.

Si violente que soit la commotion, le calme ne tarde pas à renaître, et à peine la mer humaine s'est-elle refermée sur les victimes qu'elle a englouties que dans la Rue, toujours joyeuse, on voit réapparaître ces étranges mouettes de l'Océan populaire : le gavroche, — *l'homuncio* de Victor Hugo, — et la Parisienne, — cette fleur animée, comme l'a galamment qualifiée je ne sais plus quel poète américain. Et la conclusion du philosophe est de redire avec Montaigne : « Paris a mon cœur de mon enfance. Je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, la gloire de la France et l'un des plus beaux ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions! »

A. COFFIGNON.

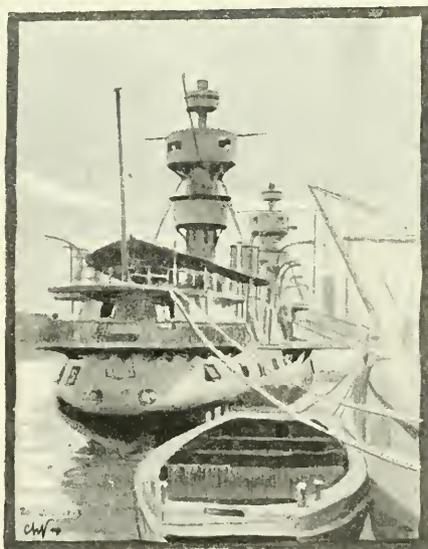


NOS ARSENAUX

Les polémiques récentes qui ont attiré l'attention sur nos constructions maritimes n'ont pas mis en faveur nos arsenaux. « Désordre », « incurie » : ces mots n'ont cessé de retentir dans la presse, à la tribune du Parlement et dans la bouche des rapporteurs de la marine depuis des années. Nous admettrons, si l'on veut, avec tout le monde et sans rien disputer, que ce sont, en effet, de vieilles machines, où plus d'un ressort grince, où des rouages sont usés. On n'y voit, en apparence, rien changer, malgré toutes les critiques. Et c'est bien ce qui irrite le plus. Mais, qu'est-ce qu'un arsenal maritime, et quels griefs précis a-t-on contre les nôtres ?

Ce qu'on cherche dans l'industrie, comme dans tous les champs de l'activité au surplus, c'est à obtenir le plus de produits avec le moins de dépenses. Et un mécanisme est d'autant plus parfait qu'on lui fait rendre plus de travail utile avec une moindre force. Voilà le critérium de tout progrès, le but de tout inventeur : réduire l'effort ou la dépense sans diminuer le rendement. Tout notre organisme administratif, jugé d'après ce critérium, l'a toujours été sévèrement. L'État paraît incapable d'administrer et

est certainement inhabile à produire économiquement. C'est de ce défaut commun à toute entreprise de l'État que



Le *Jean-Bart* en armement à Rochefort.

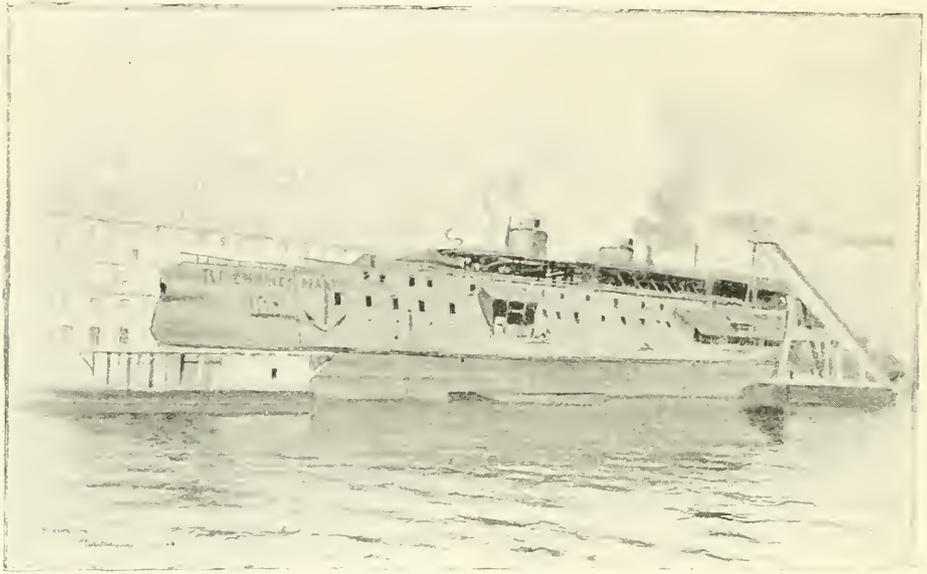
relève le grief le plus grave qu'on ait fait valoir contre nos arsenaux.

Leur rendement économique est plus que faible. Les comparaisons et les chif-

fres suivants l'ont vivement fait ressortir.

A Cherbourg, pour 100 francs de main-d'œuvre, les frais généraux s'élèvent à 168 francs. Ce même rapport des frais généraux à la main-d'œuvre est de 173 pour 100 à Lorient, de 177 pour 100 à Toulon, de 183 pour 100 à Brest et de 208 pour 100 à Rochefort. La dépense en main-d'œuvre représente assez ap-

pres circonstances indiquées plus loin, que s'explique, du moins en partie, le cas de Rochefort. Ses services sont réduits. Et nous ne savons s'il occupe aujourd'hui 2,700 ouvriers, alors que Lorient en occupe 4,300, Cherbourg 4,400, Brest 6,200, Toulon 6,100. Il est question, depuis longtemps, de spécialiser davantage sa fabrication et d'en faire une usine pour l'artillerie de marine. Si



Le cuirassé le *Charles-Martel* en achèvement à flot à Brest.

proximativement le plus clair de la production. Ces chiffres nous donnent donc, pour le rendement économique de nos ports, comparés entre eux, une mesure dont l'exactitude n'a pas été contestée. Eh bien, pour traduire leur situation par une image, nous dirons que l'arsenal de Rochefort est un peu dans le cas d'une machine à vapeur qui, pour 100 francs de travail utile, brûlerait 208 francs de charbon.

Le prix de revient d'un article est d'autant plus élevé que le débit en est plus faible. Il y a, en effet, des frais généraux inévitables, quelle que soit la production. C'est ainsi, et du fait d'au-

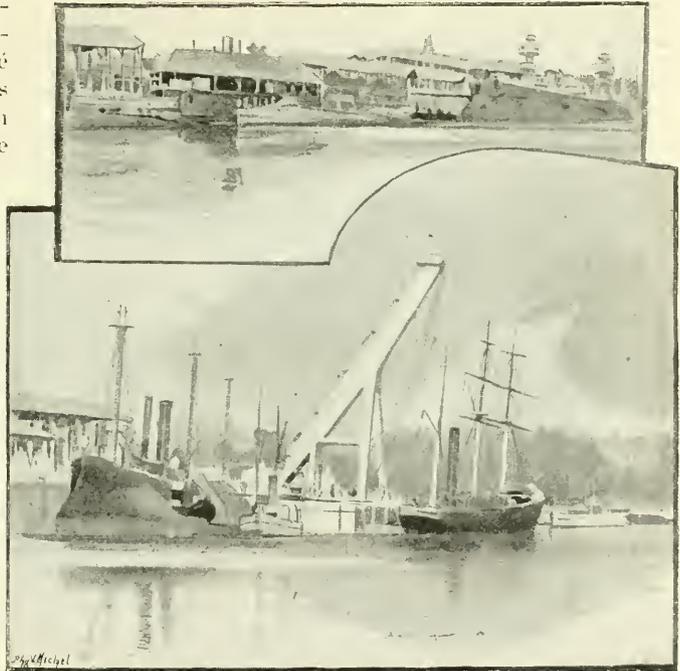
l'on généralisait l'application d'une semblable mesure, si à chaque arsenal était réservé un rôle particulier, distinct dans la construction, l'armement, l'entretien de notre marine et le dressage du personnel qui lui est nécessaire, il est évident qu'on obtiendrait du coup une amélioration très considérable dans leur organisation et leur production. On a calculé qu'il en résulterait annuellement une économie de *trois millions*. Bien que les critiques adressées à la marine depuis vingt ans aient été exagérées et aient très souvent porté à faux, déclare aujourd'hui encore un directeur des constructions navales, M. Bertin, des

réformes intérieures pourraient peut-être conduire à une meilleure utilisation du budget. Voilà qui est clair.

* * *

L'industrie privée produit naturellement plus vite et à meilleur compte. Nous en avons eu un exemple frappant dans la construction récente de deux navires à peu près de même valeur : la *Dévastation* et l'*Amiral-Duperré*. Le premier, construit à l'arsenal de Lorient, est resté en chantier quatre ans et cinq mois, à raison de 72 tonnes de coque par mois. Le second, confié aux usines de la Seyne, n'y est resté que vingt mois, à raison de 132 tonnes de coque par mois. Un tel contraste ne peut manquer assurément de frapper les imaginations et d'irriter. Ce serait pourtant une erreur de croire qu'il est dû à du gaspillage de temps et d'argent, à une mauvaise administration de nos arsenaux. Il est dû principalement aux conditions spéciales dans lesquelles ils sont tenus de fonctionner. En général, on ne veut voir en eux que des ateliers de construction. Et il est certain qu'alors, et s'ils n'étaient que cela, les entreprises privées pourraient aujourd'hui les remplacer avec avantage. Ils produisent beaucoup moins vite et à des prix plus élevés, avons-nous dit. Les salaires y sont bien encore d'environ 15 pour 100 inférieurs à ceux de l'industrie privée. Mais loin que le nombre de leurs ouvriers et employés y soit réduit au strict néces-

saire, ils en ont toujours plus qu'il n'en faut, afin de parer aux éventualités pressantes. Et leur infériorité économique est inévitable, étant données l'obligation de construire pour tenir tout le personnel en haleine, l'occuper, le perfectionner, et la façon dont les salaires y sont répartis. Les ouvriers et employés n'y sont pas, en effet, payés suivant le travail qu'ils accomplissent, mais suivant



Arsenal de Rochefort. — L'avant-garde du port militaire.
Le ponton-digue.

leur temps de service. Ce sont les plus âgés qui touchent les salaires les plus élevés, système qui nécessite la mise à la retraite après vingt-cinq ans de service et cinquante ans d'âge.

L'administration de la marine elle-même reconnaît que ce n'est pas là un service à développer davantage. Sous la pression de l'opinion publique, ses crédits pour salaires des constructions neuves, entretien et approvisionnement de la flotte, ont été augmentés de

450,000 francs en 1894. Elle a mis sur chantier 32 bâtiments de tous rangs : 3 cuirassés ; 5 croiseurs de haute mer ; 1 croiseur de troisième classe ; 1 torpilleur de haute mer ; 5 torpilleurs de première classe ; 4 torpilleurs de deuxième classe ; 9 torpilleurs à embarquer ; 2 avisos de deuxième classe ; 3 chaloupes à vapeur. On juge par ces chiffres des moyens dont disposent nos arsenaux. Mais les commandes faites à l'industrie privée sont devenues de plus en plus importantes. Leur montant s'élève pour 1894 à 12,141,000 francs. Ces commandes ne correspondent pas d'ailleurs à de bien sensibles diminutions de crédits sur nos arsenaux, dont la situation n'a pas changé. Les députés de nos ports se sont constamment opposés à la réduction de leur personnel. Et ce n'est pas uniquement en vue du rendement immédiat en travail que l'administration de la marine entretient un tel personnel. Il lui faut, en effet, se préoccuper du groupement, autour des arsenaux, d'une population suffisante pour qu'en son sein, par l'action des préoccupations habituelles, se forment des goûts et des aptitudes pour tous les besoins de notre flotte, pour la vie sur la mer.

*
*
*

La création de nos arsenaux est une œuvre séculaire. Ils sont la condition première, la condition indispensable de notre marine.

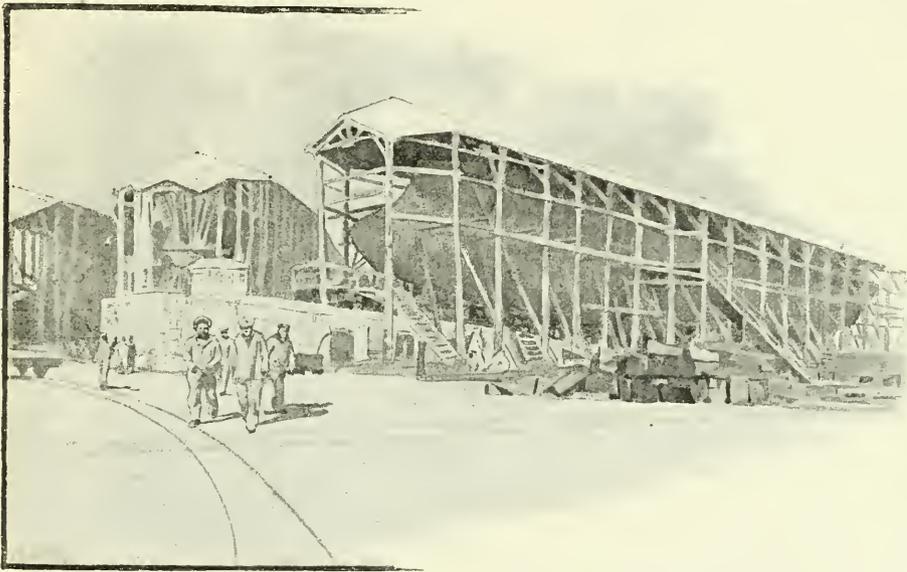
Chacun d'eux est donc à la fois : 1° une grande usine ou une réunion d'usines ; 2° un port d'armement et de ravitaillement ; 3° un lieu de concentration et d'instruction pour le personnel de la marine ; 4° un centre de commandement et d'administration ; 5° un groupe d'ateliers de fabrication de produits alimentaires et autres, et de magasins d'approvisionnement ; 6° un centre de secours hospitaliers ; 7° un centre d'adaptation pour les populations maritimes nécessaires au recrutement du personnel de la flotte ; 8° une place forte ; 9° un siège de juridiction maritime.

Certes, lorsque Richelieu, leur véritable fondateur avec Vauban, voulut créer notre marine permanente, il ne pouvait s'adresser à l'industrie privée. Celle-ci n'existait pas. Et il ne s'agissait pas uniquement de construire des bateaux. Il fallait tout d'abord réunir en quelques points les forces dispersées, et d'ailleurs minimes, dont la France pouvait disposer en mer.

En leur fournissant un abri, en les concentrant en des ports déterminés, où se trouvaient réunies d'avance les ressources nécessaires à leur renforcement, à leurs réparations, à leur ravitaillement, Richelieu entendait bien constituer, avant tout, autant de boulevards pour la défense de nos côtes et la protection de notre zone maritime. Aussi, après une enquête qu'il fit faire, choisit-il trois points à égale distance l'un de l'autre qui, eu égard aux nécessités du temps, devraient suffire à nous préserver des invasions ennemies du côté de l'Océan. Ces trois points furent le Havre, Brest et Brouage. Qui connaît aujourd'hui Brouage ? C'est une très mince bourgade perdue dans les terres sableuses de la côte de l'Aulnis. Elle dominait autrefois la passe qui sépare encore pour un temps l'île d'Oléron de la terre ferme, et pouvait pourvoir aux besoins de la défense de l'embouchure de la Gironde et de l'estuaire important dans lequel débouche la Charente. Richelieu y fit creuser un port qui pouvait recevoir les navires du plus fort tonnage. Mais l'ensablement le rendit bientôt impraticable. Il était disparu au bout d'un siècle à peine. Telle est la cause de la fondation de Rochefort, mise à part la lamentable politique à laquelle l'énergique vitalité de La Rochelle inspirait de l'ombrage. La Charente était sinueuse, mais profonde. Son embouchure était bien protégée. On acheta un château à trente kilomètres sur sa rive droite. Et c'est là que fut installé l'arsenal, autour duquel devait s'élever la petite ville proprette qui est devenue de nos jours le grand centre du commerce des bois de Norvège. Malheureu-

sement, la Charente est obstruée d'une barre où les basses mers d'équinoxe ne laissent pas un mètre d'eau. Et le port de Rochefort, que ne peuvent déjà pas aborder les navires d'un tirant d'eau moyen pendant les marées, reste inaccessible pour le gros de notre flotte. Il a donc été fortement question de creuser un canal de navigation de Rochefort à la mer, et de créer un port dans l'es-

pées au bord d'un rocher dans lequel fut creusée la première forme de radoub. D'après un inventaire, il est vrai un peu vieux, les bâtiments de la flotte qui y ont leur attache, y sont en réserve ou en réparation, représentent en moyenne une valeur de 34 millions. C'est un minimum, les bâtiments nouveaux étant d'un type de plus en plus coûteux. (D'un torpilleur de 3^e classe à un torpilleur



Ateliers de construction à Rochefort.

tuaire. Mais, s'il faut l'avouer, nous ne croyons guère à la réalisation prochaine de ces beaux projets, malgré quelques tentatives d'ailleurs onéreuses. Il y a quelque chose à faire néanmoins, un parti à prendre. Comme il arrive assez ordinairement, c'est la situation de Rochefort, dont on s'occupe le moins, qui appelle l'attention de la manière la plus pressante.

Son arsenal qu'envase la Charente se compose à peu près de trois parties : le port d'avant-garde séparé de la ville par le chenal de la Cloche; les ateliers et les magasins situés en bordure sur une seule rive; et les cales de construction grou-

de haute mer, le prix de revient s'est élevé de 140,500 francs à 760,000 francs.)

Mais la production de cet arsenal va diminuant en vue de sa spécialisation pour les besoins de l'artillerie de marine. Il comprend les écoles suivantes : une École préparatoire de médecine navale; une École d'apprentis et une École d'hydrographie.

Malgré son insuffisance comme port et place de guerre, il nous est impossible d'admettre qu'on puisse jamais songer à le supprimer. Il nous faut absolument sur ce point de la côte un centre maritime et un élément de défense. Le nouveau port de la Pallice, au nord-ouest

de La Rochelle, large et accessible en tout temps, a été depuis peu, il est vrai, transformé en chantier de construction et de réparation par des entreprises privées auxquelles l'État a confié des commandes. Mais il n'est pas défendu et n'est pas facilement défendable.

*
*
*

Le Havre, auquel était réservée une tout autre fortune, fut abandonné presque en même temps que Brouage et pour le mêmes motifs.

Cherbourg fut désigné pour lui succéder sur les instances de Vauban, qui y acheta en 1686, au nom de l'État, les terrains nécessaires pour la construction de l'arsenal. Il est aujourd'hui le centre de nos forces navales sur la Manche, le grand boulevard de notre défense, qui garantit notre sécurité sur les côtés du nord-ouest. Mais que d'efforts, de temps et d'argent, il a fallu pour le créer! Vauban avait projeté, pour faire de sa rade un abri sûr, de la fermer à l'aide de deux jetées. A la suite de nouvelles enquêtes, on décida, en 1781, la construction en pleine mer d'une seule digue, en ménageant un passage à chacune de ses extrémités. En 1790, cette digue émergeait au-dessus des basses marées, et elle coûtait déjà 30 millions. Elle était en pierres perdues. Interrompue sinon abandonnée pendant les années de tourmente, sa construction, en blocs cimentés au-dessus des marées, ne fut pendant longtemps qu'une lutte contre les tempêtes. L'avant-port et le bassin furent commencés en 1803. L'ensemble de ces travaux était achevé seulement en 1853. La digue seule, œuvre de soixante années, a coûté 68 millions. Large de 90 mètres sur une longueur de 3.712 mètres, avec un relief de 22 mètres, à une distance de 2 milles du fond de la rade, elle abrite une superficie de 800 hectares, dont la moitié a plus de 9 mètres d'eau. Cette étendue n'est malheureusement plus assez protégée par les batteries et les forts depuis les ré-

centes transformations de l'artillerie de marine.

L'arsenal, qui a une superficie de 97 hectares, ne laisse rien à désirer, car il a été construit de toutes pièces d'après un plan uniforme. On perfectionne d'ailleurs tous les jours son installation. Les navires, qui y abordent à quai dans de vastes bassins, peuvent y être armés avec rapidité. Mais là non plus, en raison de l'augmentation considérable de la portée des bouches à feu, leur sécurité n'est pas absolue. Une loi votée en juillet 1889 a donc autorisé une dépense de 17 millions, notamment pour le rétrécissement des passes. Les travaux du port militaire coûtent à l'heure qu'il est plus de 124 millions; les fortifications et les bâtiments plus de 40 millions. Et d'autres améliorations, telles que la construction d'un nouvel avant-port, y sont encore réclamées. La moyenne des dépenses annuelles y est de 14 millions, moyenne qui est de 10 millions à Rochefort. Le nombre des écoles y est de cinq.

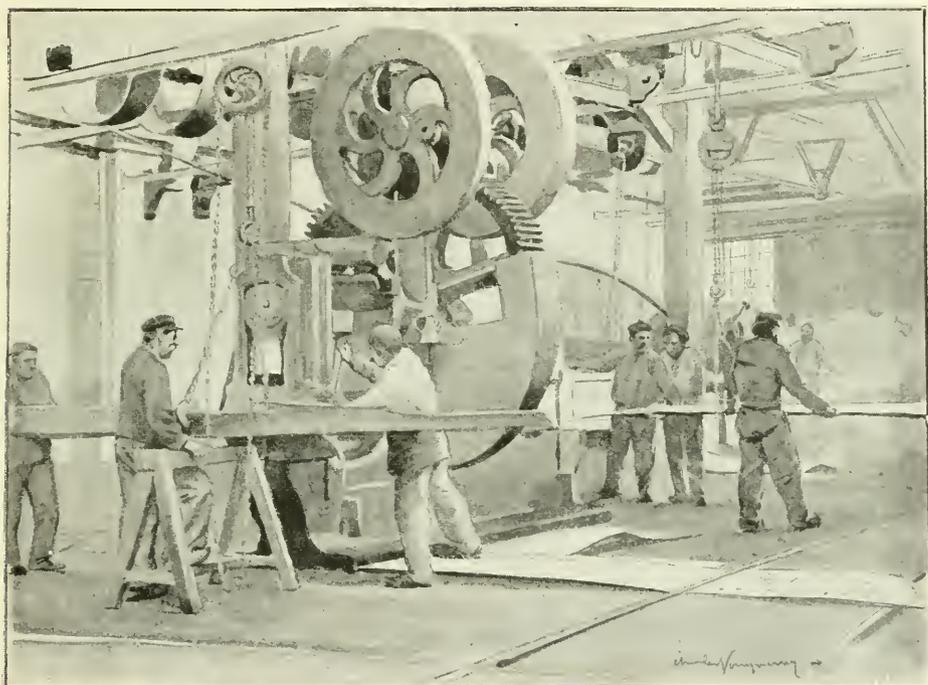
Brest a ce grand avantage sur Cherbourg qu'il est situé au fond d'une rade magnifique, naturellement protégée contre la tempête et les bombardements du large. Il a par contre cet inconvénient que son port, établi, à partir de 1631, dans une fissure de rocher de cinq kilomètres de long, n'a pu être aisément pourvu de tous ses organes. Les navires ne peuvent pas y accoster les quais. Les opérations d'armement y sont lentes et onéreuses. De plus, les fonds des passes étant trop élevés, on ne peut y établir des engins sous-marins.

Et la rade pourrait, en de certains cas, être l'objet d'une surprise. Une telle surprise ne serait toutefois pas chose facile de la part de l'ennemi, ni chose excusable de la part de la défense. Avant d'arriver au *goulet*, passe qui se rétrécit jusqu'à 1.800 mètres et qui est coupée dans sa longueur par un écueil, il faut traverser une sorte d'avant-rade. Or la côte qui entoure cette avant-rade est hérissée de batteries. Le port de Brest

est à 4 kilomètres de la pointe du goulet sur la côte nord, dans la Penfeld. Celle-ci n'étant guère qu'un ruisseau, sa largeur ne dépasse pas 150 mètres et descend à 70 mètres; sa profondeur aux plus basses eaux est de 10 à 13 mètres.

Les édifices de l'arsenal se présentent donc à la suite les uns des autres le long

ateliers de la Madeleine, du plateau des Capucins, les formes de Pontaniou, la grue du viaduc, énorme, destinée à mâter les navires, les deux cales de construction des Bureaux, les quatre cales de Bordenave, la forme double creusée dans la colline du Salon à des profondeurs qui permettent d'y faire entrer les plus



Atelier de découpage des plaques à Brest.

du port dont les deux rives communiquent par deux ponts flottants. Du côté de Brest, après le *Magasin général* avec sa tour carrée de l'Horloge et l'ancien baigne qui pouvait contenir trois cents forçats, se trouvent la *Corderie* et une suite d'ateliers, une scierie mécanique et six cales de construction qui, bâties de 1863 à 1883, peuvent recevoir les plus grands navires. Du côté de *Recouvrance*, rive droite, à partir du pont tournant, la grande curiosité de Brest, se trouvent les ateliers de l'artillerie, la *salle d'armes*, les grandes forges, les

grands navires. Ce ne sont là encore en quelque sorte que les corps principaux de cet énorme chantier, où s'exécutent des travaux si divers, qui doit pourvoir à tant de besoins différents, et qui occupe un personnel si nombreux, qu'on appelle un arsenal maritime. De ses dépendances font encore partie le polygone de Keranioux devenu insuffisant, les forts et batteries de la rade, deux poudrières, un lazaret, une réserve des bâtiments, un parc des ancres, un dépôt des chaudières, un parc au bois, etc. Ce dernier n'est pas le plus important. A

Est de Brest, en se dirigeant sur Landerneau, on rencontre dans la rivière d'Elorn l'anse de Kerhevon, dans laquelle sont immergés 10 millions de bois de charpente et de mâture. Ces bois doivent faire sous l'eau un séjour de quelques années avant d'être employés. Mais dans l'eau de mer pure, ils seraient dévorés par les tares.

En avant du port et de la Penfeld, à cinq cents mètres dans la rade, se trouve

Malgré ses défauts et bien que celui de Toulon doive être aujourd'hui placé au premier rang, l'arsenal de Brest reste donc le plus important comme milieu d'adaptation pour la population maritime et centre de recrutement pour le personnel de la flotte.

Les Bretons ont au surplus la réputation méritée de faire les meilleurs matelots. A Brest, on ne compte pas moins de 57,000 inscrits maritimes, alors qu'à



Vue des chantiers de l'arsenal à Lorient.

mouillé le *Borda*, où est installée notre grande école navale qui comprend cent cinquante élèves, sous la direction d'un capitaine de vaisseau et de vingt professeurs, dont neuf lieutenants de vaisseau. Les autres écoles flottantes et navires-écoles sont : 1^o le dépôt d'instruction des apprentis marins sur la *Bretagne*; 2^o l'école des mousses qui ne comprend guère moins de huit cents élèves sur l'*Austerlitz*; 3^o l'école d'application des aspirants; 4^o l'école des gabiers, destinée à disparaître. A ces établissements s'ajoutent ceux installés à Brest, tels que : 5^o l'école des mécaniciens de la flotte (180); 6^o l'école de *maistrance* pour l'instruction théorique de cinquante-deux navires des ports; 7^o l'école d'hydrographie; 8^o l'école de médecine et de pharmacie. Il n'y en a pas moins de treize en tout.

Cherbourg on en compte 33,000 et à Toulon 31,000. La dépense annuelle moyenne y est de 24 à 25 millions.

Si l'on estimait toutefois l'importance de nos arsenaux d'après le prix de leur établissement, Brest viendrait bien après Cherbourg, même après Toulon.

* * *

Lorient est au même rang que Rochefort. On sait que sa création est due à la Compagnie des Indes. L'État l'a achetée à celle-ci en 1770, au prix de 30 millions de livres. Sa rade est très sûre, mais trop petite, et les grands navires ne peuvent pas y pénétrer en nombre à toute heure de la marée. L'arsenal est très bien outillé pour les constructions. Il n'est pas en état de pourvoir à des armements importants. Établi d'ailleurs en longueur sur les rives plates du Scorff, il a plu-

sieurs des inconvénients de celui de Brest. Répondant bien au service qu'on lui demande aujourd'hui, il n'est pas destiné à prendre de l'accroissement.

Toute l'attention s'est concentrée, depuis déjà bien des années, sur le port de

de rivalités ennemies ou jalouses. Depuis l'ouverture du canal de Suez au surplus, la Méditerranée est devenue le champ de bataille où pourrait se jouer inopinément quelque jour la suprématie que se disputent les puissances maritimes. Rien



Ateliers d'ajustage en plein vent à Brest.

Toulon. Il occupe en effet le premier rang comme port d'attache et de ravitaillement pour notre marine et pour la défense de nos intérêts dans le monde. Nos possessions sur le pourtour de la Méditerranée sont devenues considérables. Et nous avons à préserver, sur une foule de points de ses côtes, notre légitime influence contre les entreprises

ne doit, rien ne peut être négligé pour la force d'organisation, l'outillage, les approvisionnements de l'arsenal de Toulon.

Sa vaste rade, où l'on ne pénètre aujourd'hui que par une passe étroite, est très sûre. La mer y est à un niveau constant. Et les darses du port sont ainsi des bassins à flots où les navires accos-

tent les quais en tout temps. Les armements peuvent s'y faire avec rapidité.

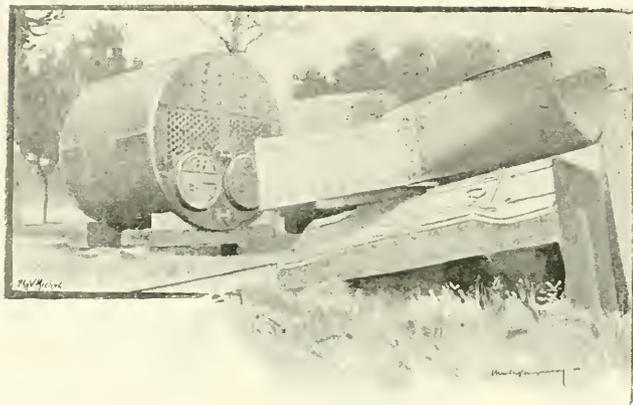
Son entretien est rendu onéreux en raison de ce qu'il doit être pourvu de matériels et d'approvisionnements en quantités bien supérieures à ce que réclament les besoins courants. Il a de plus les défauts des édifices trop vieux, agrandis suivant les besoins du moment sans aucun plan d'ensemble. Magasins et ateliers sont assez mal groupés. Et les chantiers de construction ont dû être

réserve; détailler leurs plus importants services pour le commandement des forces dont ils sont le centre, les approvisionnements, la fabrication alimentaire; montrer enfin ce que nécessitent d'opérations diverses la construction et l'achèvement d'un navire et combien, dans les meilleures conditions, ces opérations comportent encore d'aléas.

Aujourd'hui, et après bien des changements dans leur organisation, c'est le préfet maritime, ne relevant que du ministre, qui est à la fois

directeur de l'arsenal-usine et commandant en chef de l'arsenal force militaire.

Au-dessous de lui, le *major général* commande toutes les forces à terre, est chargé de la police des ateliers et du service sémaphorique; le *major de la flotte* a autorité sur tout le matériel flottant et son personnel et a, de plus, la responsabilité de la conservation des bâtiments désarmés, de la direc-



Un dépôt de chaudières à Rochefort.

malheureusement transportés au Mourillon, de l'autre côté de la ville.

Le nombre des bâtiments armés y est à peu près le même qu'à Cherbourg et à Brest; et sa dépense moyenne annuelle, de beaucoup supérieure à celle des autres arsenaux, est de plus de 38 millions. Le nombre de ses écoles est de dix.

*
* *

Pour compléter l'idée générale qu'on doit se faire de nos arsenaux, il faudrait décrire l'installation de leurs ateliers, de leurs chantiers en plein vent, de leurs cales de construction, de leurs cales de radoub, de leurs docks et de leurs halls. Il faudrait raconter ce que c'est qu'un armement, un désarmement, une mise en

tion des armements, des services de la rade, du pilotage. Viennent ensuite : le *commissaire général*, chef des services administratifs, qui s'occupe des approvisionnements, des hôpitaux, des prisons, et a sous ses ordres les comptables, les agents des subsistances, les aumôniers; le *directeur des constructions navales*, ayant sous ses ordres les ingénieurs des constructions et tout le personnel du génie maritime; le *directeur de l'artillerie*, dont le titre définit la fonction; le *directeur des défenses sous-marines*; le *directeur des travaux hydrauliques*; le *directeur du service de santé*. Enfin, un inspecteur en chef, correspondant directement avec le ministre, surveille dans tous les services l'application des lois et règlements.

Par cette simple énumération, on comprend de suite que l'arsenal, comme usine de production du matériel naval, est un organisme compliqué sur le fonctionnement duquel pèsent bien des services accessoires.

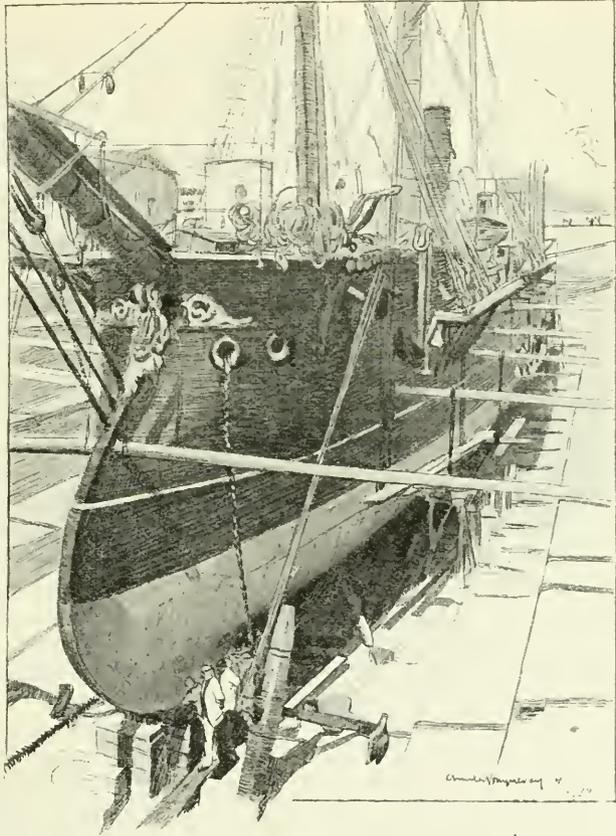
Le nombre des articles dont chacun d'eux doit être pourvu s'élève à 40,000. Ils doivent être approvisionnés pour quinze mois au moins. Leurs approvisionnements s'élèvent donc à la valeur de près de 300 millions, dont plus de 20 millions d'objets en cours de transformation. Le matériel naval est représenté dans cette somme pour plus de 240 millions. Des contestations se sont élevées à bon droit sur l'utilité de leurs réserves en bois, qui s'élèvent à plus de 3 millions et demi.

Leur valeur en immeubles et magasins est estimée à 400 millions; celle de leur mobilier seul à 3 millions, etc.

Ce sont là des chiffres formidables. Ils suffisent à faire comprendre quelle branche considérable de notre industrie nationale représentent nos arsenaux. Il n'est pas permis de les traiter légèrement, et il est ridicule de présumer qu'il est loisible de procéder à leur égard comme à l'égard d'usines quelconques dont le rendement a cessé d'être avantageux.

Une seule question peut être posée, c'est à savoir si l'État peut désormais sans danger se décharger sur l'industrie privée de la tâche qu'il a jusqu'à présent assumée, de pourvoir à tous les besoins de notre marine de guerre. Il n'y a, nous semble-t-il, aucun inconvénient

à reconnaître que les conditions pour les approvisionnements alimentaires de toute nature ont beaucoup changé. Sans parler de la rapidité et de la multiplicité des moyens de communication que les vieux règlements ignorent encore, est-ce que le commerce ne dispose pas presque



Cale de radoub à Rochefort.

instantanément de quantités pour ainsi dire illimitées de conserves de tout genre convenablement fabriquées? Les fraudes sont malheureusement à craindre, il est vrai. Mais il suffit, pour les prévenir, de n'être pas à la discrétion du premier commerçant qui s'offre, en gardant une avance suffisante dans les approvisionnements.

Or une avance de quinze mois, avance

jusqu'ici prescrite comme un minimum, c'est vraiment beaucoup. Pourquoi n'avouerait-on pas le désir d'apporter sur ce point aux anciens règlements des tempéraments qui constitueraient une amélioration et des économies?

D'autre part, la preuve est faite que l'industrie privée construit plus vite et à meilleur marché que nos arsenaux. L'administration le reconnaît, après tout. Mais tout n'est pas gain, non plus, dans ce changement. L'industrie privée n'est pas tenue d'avoir la conscience et les scrupules des ateliers de l'Etat. Et plus d'un incident récent a montré que lorsqu'elle peut impunément tromper l'Etat à son profit, elle cède fréquemment à la tentation de le faire. Cela n'est pas plus étonnant que bien d'autres choses. Après les déplorables accidents de ces derniers temps, on ne manquera pas de dire qu'elle devrait se donner bien du mal pour arriver à construire dans de moins bonnes conditions que l'Etat.

Eh bien, c'est encore à savoir. Les récents essais consistant dans l'édification au-dessus des navires d'énormes superstructures, qu'on est aujourd'hui en train de démolir, sont lamentables. Et l'on se demande qu'est-ce qui les a inspirés (le désir de protéger les canots!), si l'on n'a pas voulu lancer sur mer de simples épouvantails? Car ces machines de guerre, aujourd'hui décriées, ont eu un instant de prestige. Nos ingénieurs de la marine, qu'on accuse de n'avoir suivi ces constructions que de leur cabinet, n'ont pas le droit de se tromper à ce point et dans ces proportions, soit. Mais la construction d'un navire est une

œuvre empirique. Il n'y a pas de règle fixe pour s'assurer des qualités qu'on en attend. Et c'est surtout lorsqu'on veut procéder à quelque innovation, qu'aucune théorie ne peut vous garantir le résultat cherché. On se guide d'après les indications obtenues par les navires en service, d'après des données variables de l'observation et de la tradition. On procède, en un mot, par tâtonnements. De là ces échecs retentissants dans l'établissement de types nouveaux de bâtiments dans toutes les marines du monde. Ce qui n'empêche pas que la recherche de types nouveaux s'est imposée à toutes les marines. Depuis dix ans, partout les vitesses ont été considérablement accrues. Ce sont les croiseurs qui sont en faveur aujourd'hui, pour des raisons excellentes qu'il est inutile de détailler. La force de propulsion de ces navires contre le flot dépend de leur déplacement. Les déplacements ont donc passé pour eux du *simple au quintuple*. Les résultats de la guerre sino-japonaise viennent de faire mettre à l'ordre du jour l'établissement de navires insubmersibles réparant d'eux-mêmes les blessures faites à leurs flancs. Est-ce que l'industrie privée pourrait prendre l'initiative et courir les risques de ces améliorations incessantes et des essais parfois infructueux qu'elles nécessitent?

En posant ainsi les questions, nous n'avons d'autre but que de montrer aux lecteurs qu'elles se présentent sous plusieurs aspects, et qu'avant de le prendre de haut avec elles, il faut en avoir fait le tour.

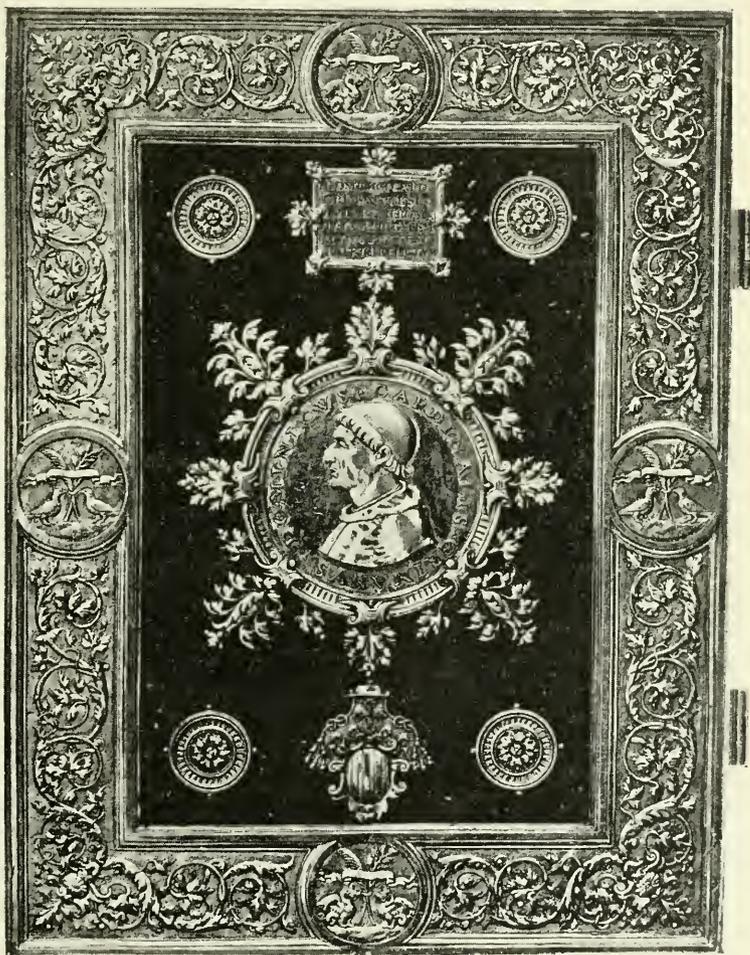
DE LA COUE.

LE BRÉVIAIRE GRIMANI

Dans son *Histoire de l'Art*, d'Agincourt fait une large part aux enlumineurs, ces peintres modestes et patients des âges de foi naïve et mystique. Il rend hommage à leurs qualités exquises et proclame « le vif intérêt que lui inspirent et que renouvellent à chaque volume, et presque à chaque page, les manuscrits qu'il examine », ajoutant que « si cette sorte de peinture n'a pas en elle-même le mérite des grands tableaux, il faut convenir que, rapprochés du récit, cheminant à ses côtés, et en quelque sorte incorporés avec lui, les miniatures et les attributs qui les accompagnent donnent à l'œuvre une nouvelle expression, une nouvelle vie ».

D'Agincourt a donc décrit les livres enluminés qu'il rencontra sur sa route, et parmi lesquels se trouvent les plus

connus et les plus renommés, tels : le *Bréviaire de Mathias Corvin*, conservé



RELIURE DU BRÉVIAIRE GRIMANI

précieusement à la Bibliothèque du Vatican, les *Évangiles* et les *Épîtres* qu'on voit à la cathédrale de Padoue, et plusieurs manuscrits gardés avec un soin jaloux au trésor de Saint-Marc, à Venise.

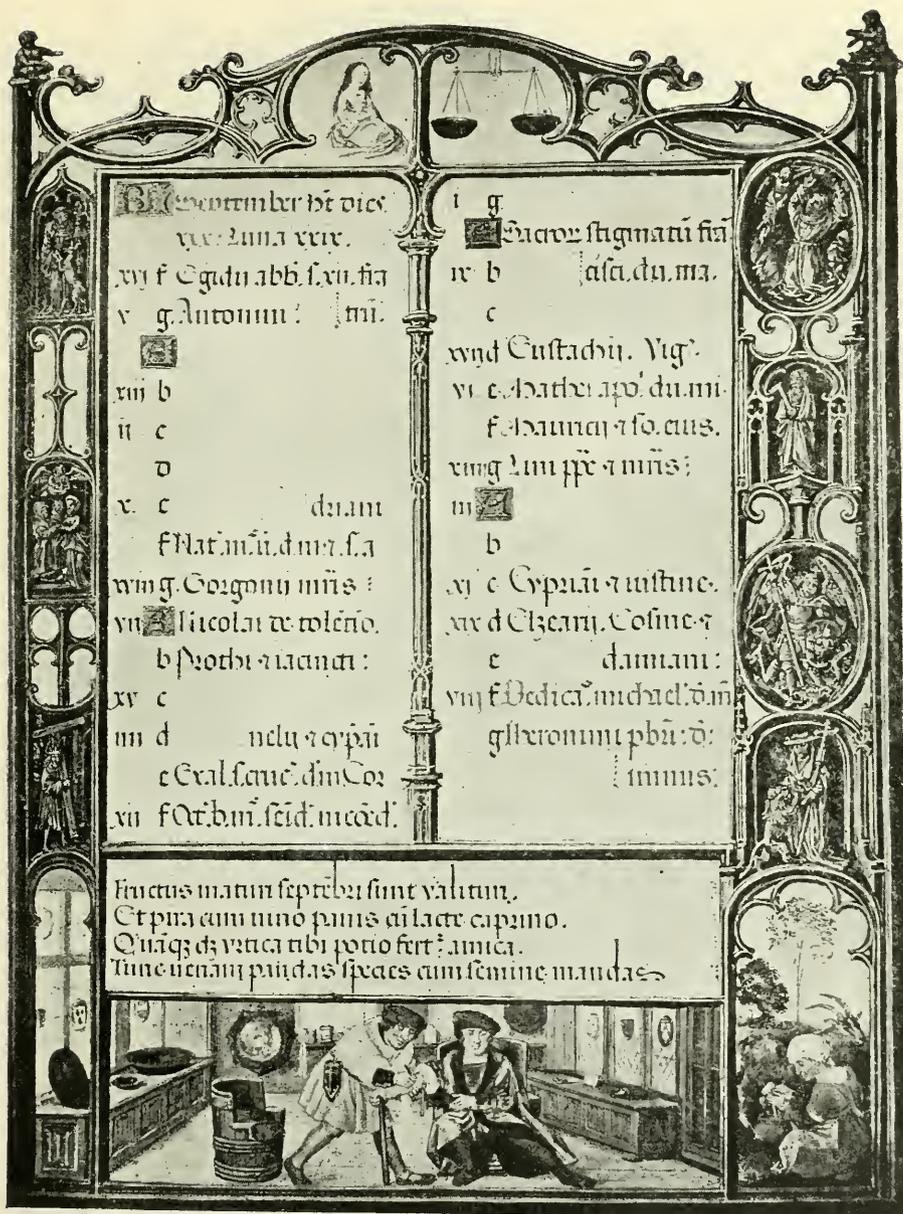


LE CALENDRIER. — JANVIER

Or, il peut paraître curieux que, parmi ces derniers, le principal, le plus somptueux et le plus remarquable lui ait

échappé, au point qu'il n'en fasse même pas mention.

Depuis, les auteurs et les critiques se



UNE PAGE AU RECTO DU CALENDRIER

sont extasiés sur les magnificences du *Breviary Grimani*; mais au moment où d'Agincourt vint à Venise, c'est-à-dire avant 1797, époque à laquelle cette mer-

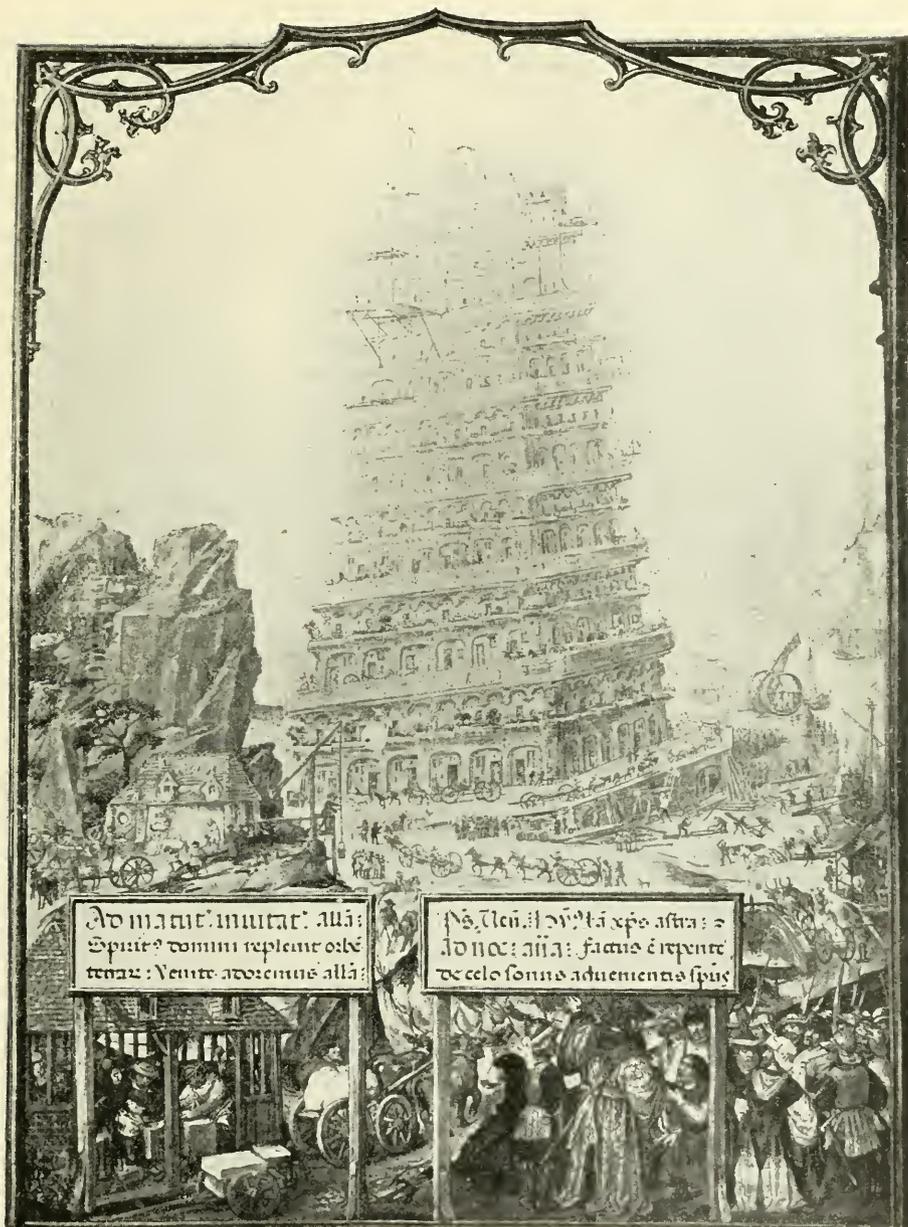
veille de l'art religieux fut révélée par les soins d'un bibliothécaire épris de sa mission, l'existence de ce trésor n'était connue que de quelques initiés. Il planait



LE CALENDRIER. — JUILLET

un mystère tout vénitien sur ce livre aux feuillets éblouissants, qu'on n'entr'ouvrait, et pour quelques instants seulement,

qu'en des circonstances tout à fait solennelles, telles que la visite d'un nouveau doge ou la venue d'un prince étranger.



LA TOUR DE BABEL

Le *Bréviaire Grimani* passe donc, aux yeux des experts, pour l'un des plus magnifiques spécimens de l'imagerie du xv^e siècle; Morelli n'a pas craint

de le citer comme le plus beau manuscrit qui existe au monde, et Rio le tient pour la plus merveilleuse et la plus authentique collection de minia-

tures qu'aït produite l'école flamande.

Commencé et terminé dans le dernier quart du xv^e siècle, il représente assurément un long travail. Nombreux furent les artistes qui s'en occupèrent. Un écrivain du xvi^e siècle, auteur d'un ouvrage intitulé *la Notice de l'Anonyme*, qui fait autorité dans le monde des curieux, l'attribue particulièrement à Hans Memling, le peintre fameux de la *Châsse de Sainte-Ursule*. Tel est aussi l'avis de Francesco Zanotto, à qui l'on doit une étude complète sur le *Bréviaire Grimani*. Par contre, Wauters, dont la critique savante et serrée a contribué si puissamment à faire apprécier à sa juste valeur la peinture flamande, conteste précisément à Memling sa part de collaboration au célèbre manuscrit; et l'on peut prendre son jugement pour l'expression de la vérité, car il l'avait eu, « ce merveilleux manuscrit », sous les yeux, et il le connaissait pour l'avoir étudié pendant trois jours, à Venise. Il se proposait de démontrer son opinion, bien précise et bien arrêtée, dans une monographie qu'il préparait. En tout cas, nous savons par son bel ouvrage, *la Peinture flamande*, que Wauters reconnaissait à Memling une influence sur la facture générale de l'œuvre: « Les enlumineurs, dit-il, subirent souvent sa loi, adoptèrent sa manière. Plusieurs des riches manuscrits de l'époque en fournissent la preuve, et notamment le célèbre *Bréviaire du cardinal Grimani*, à Venise, auquel collaborèrent de nombreux miniaturistes de la fin du xv^e siècle »¹.

Voilà qui nous fixe sur la composition du précieux livre. Quant à son histoire, elle a, par toute une suite de déductions, été rétablie par Zanotto. Le *Bréviaire* est fait suivant les règles de saint François et ne pouvait, par suite, convenir

qu'à un franciscain immensément riche, ce qui se voit rarement. Or, le pape Sixte IV, réputé par son faste et ses goûts artistiques, était de l'ordre de Saint-François. Il est donc à peu près certain que ce travail de luxe avait été commandé par lui, ou tout au moins qu'il lui était destiné, ce qui n'a rien de surprenant, les artistes flamands jouissant à cette époque d'une grande vogue en Italie. Mais la mort de Sixte IV, survenue en 1484, empêcha ce précieux livre de prendre la route du Vatican. Il resta donc en Flandre, où il attira l'attention d'un peintre italien, Antonello de Messine, venu à Bruges pour se perfectionner dans son art.

Jaloux de doter l'Italie de ce chef-d'œuvre, Antonello le fit acheter, en 1521, par le cardinal Dominique Grimani, qui le paya cinq cents sequins, non pour s'en servir, puisqu'il n'était pas franciscain, mais pour le joindre aux collections somptueuses de tableaux, de marbres antiques, et en général d'objets d'art de toute sorte dont il emplissait ses palais de Rome et de Venise.

Le cardinal ne put jouir longtemps de cette précieuse acquisition, car il mourut deux ans après, léguant le bréviaire à son neveu Marin Grimani, patriarche d'Aquilée. Celui-ci le conserva précieusement, avec l'intention, dictée par le donateur, d'en faire hommage à la république de Venise; mais à sa mort, survenue brusquement en 1546, le manuscrit disparut, et finalement fut vendu, pour une somme considérable, à un parent du patriarche, Jean Grimani, qui, sentant sa fin approcher, en 1593, manda près de lui le procureur de Saint-Marc et le pria de déposer les incomparables miniatures, en plein Conseil, entre les mains du doge Pascal Cigogna.

1. Il est possible aujourd'hui, croyons-nous, de serrer de plus près la question d'origine du *Bréviaire Grimani* et d'en faire honneur pour une bonne partie aux Benning Alexandre, Paul et Simon, les grands miniaturistes dont l'atelier illustrait alors la ville de Bruges. Le style très particulier des miniatures et des encadrements du *Bréviaire* ne paraît devoir laisser aucun doute à ce sujet. Quelques autres miniatures, d'un style un peu différent et postérieur, seraient de Gérard Horebout de Gand, et Liévin Van Laethem d'Anvers; mais la part principale appartient bien aux Benning et surtout à Paul Benning. Nous espérons d'ailleurs pouvoir revenir un jour plus en détail sur cette intéressante question. (N. D. L. R.)

Le Conseil, ému de cette donation autant qu'émerveillé de la splendeur de l'œuvre, décida sur l'heure que le manuscrit flamand serait déposé dans le trésor de Saint-Marc, après avoir été muni d'une reliure splendide. Ce travail, confié au grand artiste Alexandre Vittoria, se montre digne des feuillets qu'il renferme. Le plat est d'argent massif, eiselé, puis doré, avec, au centre, un médaillon du doge Antonio Grimani, père du cardinal, et, en bordure, divers ornements d'un goût parfait et d'une richesse inouïe. Il en est de même du meuble dans lequel le livre, ainsi relié, fut, comme en un reliquaire, enfermé, pour n'en plus sortir, sauf de rares exceptions, qu'en 1797, où il fut tiré de l'oubli par Morelli, qui le réclama pour la Bibliothèque, où il se trouve encore.

Les miniatures sont au nombre de cent dix, sur huit cent trente et un folios que comporte le livre. Les vingt-quatre premières sont consacrées au calendrier, où figurent des scènes de la vie privée, et les autres se répartissent en sujets de l'histoire sacrée ou de la vie des principaux saints. Chaque page est, en outre, ornée à sa marge extérieure d'une bande, enluminée le plus souvent d'ocre rehaussée d'ors divers, et qui présente une grande variété d'arabesques, d'ornements et de personnages. Contrairement à ce qu'on remarque dans la plupart des anciens manuscrits, les attributs et les symboles profanes, souvent grotesques, sont sévèrement exclus de ces bandes, où, par contre, s'étalent toute une flore et toute une faune du plus gracieux aspect. Les fleurs sont : la rose de Damas, la violette blanche, l'œillet simple, les bleuets, les pensées, les pois de senteur... Une seule fois, la tulipe se montre, comme une rareté, ce qui peut sembler curieux, vu que notre manuscrit est originaire du pays des tulipes. De fruits, point, sauf la fraise, au pointillé d'or, qui est de toutes les enluminures. Comme animaux : tout le poulailler, toute la chasse et le chenil, et l'élevage, et la glandée, et toute la gent ailée aussi,

libre ou domestique, sans préjudice du vivier, du marais et de l'étang ! Beaucoup de papillons ! des chenilles, jaune safran ! des escargots, chamarrés comme des diacres !

Le livre s'ouvre donc par le calendrier, superbe fragment, et le plus intéressant de tous, au point de vue multiple des scènes et des coutumes qu'il retrace, des costumes et de l'architecture qu'il reproduit, ainsi que des moindres détails de la vie, avec son matériel d'outils et d'ustensiles. C'est une étude, prise sur le vif, des mœurs de l'époque. Grâce aux belles photographies d'Antonio Perini, qui a reproduit toute la portion artistique du Bréviaire, on peut, sans aller à Venise, suivre ce chapitre, ainsi que les autres. Chaque mois est figuré par une miniature au verso de la page, ayant pour pendant, au recto de la suivante, le calendrier proprement dit, surmonté des signes du zodiaque, et dont les bandes latérales contiennent, parmi leurs ornements, les principaux saints du mois. Une figurine représentant uniformément le Père Éternel trainé sur un chariot et bénissant l'univers se trouve au-dessus de chaque image.

Au verso, c'est donc, en grande page, la vie mondaine et champêtre de chaque période. En janvier, mois de repos, le riche s'adonne aux plaisirs de la table. Une nombreuse livrée l'entoure : c'est éblouissant de vaisselle, de drap d'or et d'étoffes chatoyantes. Par opposition, février nous montre, sous son chaume couvert de neige, le paysan bravant les rigueurs d'un rude hiver. Mais voici venir mars, le mois de la charrue, de la pioche et du hoyau. Il prépare, en son dur labeur, les joies familiales d'avril, où nos pères, en souvenir du mois de Vénus, célébraient de préférence leur mariage. L'artiste nous représentera donc une noce de riches seigneurs, toute en fourrures et en bijoux. Deux détails particuliers : la mariée est en bleu de ciel, et l'une des demoiselles d'honneur porte au poing un perroquet. Au devant des époux s'avance un jongleur, la tête

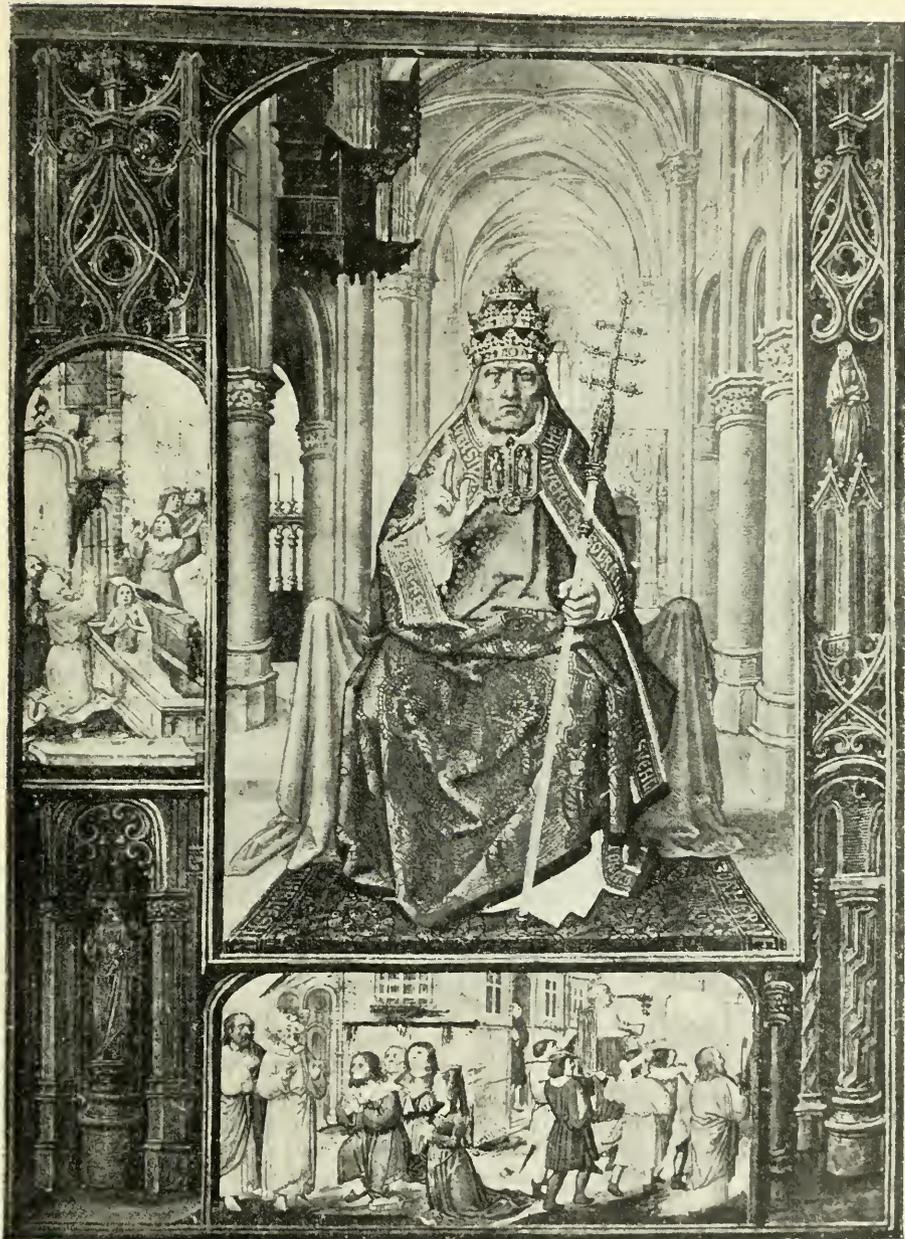


SAINTE ANNE ENTRE DAVID ET SALOMON

ornée de feuilles de bouleau, chantant un air, grivois sans doute. Le marié paraît d'âge mûr; la mariée, très rougissante, est

fort jeune. C'est un mariage de raison.

Mai nous retracera la coutume charmante de l'arbre ou du rameau du même



UNE PAGE DES OFFICES PARTICULIERS

nom. C'est toute une cavalcade de châtélains portant à la main la branche verte, symbole du printemps. Les visages sont

gais, ensoleillés, et trois cavaliers munis de trompettes puissantes envoient dans les airs la fanfare du renouveau. Main-

tenant, c'est l'été, et pour deux mois le paysan va reprendre ses droits. En juin, aux portes d'une grande ville dont les monuments se dressent dans tout l'apparat de la splendeur gothique, faneurs et faneuses coupent à la faux et ramassent à la fourche l'herbe grasse émaillée de fleurs. Ils sont frappants de vérité, comme les moissonneurs et les tondeurs de moutons qui symbolisent le mois de juillet. A remarquer que les premiers coupent le blé en sabrant, à la manière de leurs descendants, qu'on occupe souvent dans nos fermes, au moment de la moisson.

Août, c'est la chasse! Le château est en liesse; les cavaliers caracolent; le cortège seigneurial gagne le bois. A elle seule la châtelaine est toute une évocation du passé. Montée sur un blanc destrier, couvert d'une chabraque vert clair et de harnais en velours ponceau ourlés d'or, elle porte une robe violette, dont le collet, retombant en queue jusqu'à la ceinture, est d'argent. La taille est prise en des affiquets d'or, et d'or aussi se montrent son collier et la résille qui renferme ses cheveux sous une patte ou touaille bleue, retombant sur le côté, à la mode flamande. Les veneurs et les varlets, parmi lesquels on remarque un nègre, tiennent en laisse les chiens accouplés. La journée s'annonce belle et giboyeuse.

En septembre, la vendange. Puis, la terre, ayant soldé son compte d'abondance et de prospérité, se reposera désormais. Mais il faut auparavant la retourner et l'ensemencer : c'est l'occupation d'octobre. Un paysan jette le grain à la volée, un autre, à cheval, conduit la herse, tandis qu'un troisième tire à l'arc des perdrix, sur la rivière qui sépare le champ d'un seigneurial château. En novembre, on mène les porcs dans les bois. Et, pendant tous ces mois de labeur, les seigneurs se livrent à leur plaisir favori : la chasse. C'est une curée de sanglier, pleine de vie, d'aboiements et d'entraînante chevauchée, qui symbolise décembre et termine cette pre-

mière partie, magnifique, d'un splendide ensemble.

Puis vient l'âme du livre, où se succèdent les allégories religieuses, par paire le plus souvent, un fait de l'Ancien Testament trouvant, à la miniature suivante, son explication dans le Nouveau, conformément à la doctrine des Pères.

C'est ainsi qu'au *Peuple d'Israël priant le Seigneur d'envoyer le Messie*, par lequel s'ouvre l'office de l'*Avent*, s'oppose *Jacob bénissant son fils en l'envoyant à la recherche de ses frères*, et qu'à la *Naissance de Jésus-Christ*, d'un ton flamboyant, tout illuminé d'or et d'émeraude, correspond *David*, en costume du temps des ducs de Bourgogne, devant et prédisant, dans un carrefour gothique, la *Venue du Messie*. Saint Jean vient ensuite, écrivant humblement l'Apocalypse, dans l'île de Pathmos, puis en roi de féerie, changeant en serpent le poison renfermé dans un calice que lui présentent les hérétiques. Autre rapprochement : l'*Adoration des Mages* et la *Reine de Saba devant Salomon*. Superbe châtelaine du temps de Charles le Téméraire que la fantaisiste souveraine ! Et splendide prince du xv^e siècle que le plus habile des monarques !

Mais voici la *Passion*, entourée d'un Chemin de la Croix, qui vient brusquement interrompre les scènes radieuses des commencements, avec, en parallèle, le *Serpent d'airain* érigé par Moïse au sommet du mont Izor. Puis vient la *Résurrection*, qui a pour pendant *Samson enlevant les portes de Gaza*. Ces deux miniatures n'ont pas les qualités des précédentes, et il en est de même de l'*Ascension*, qui leur fait suite. Avec *Joseph parvenu au pouvoir*, la facture, le coloris et le brio des costumes et de la mise en scène se relèvent, et ces qualités se maintiennent dans la *Descente du Saint-Esprit*, qui est un éblouissement, dans la *Tour de Babel* et dans la *Sainte Trinité*, où, par une logique relevant de l'égalité même des personnages, Dieu le Père et Dieu le Fils sont à peu près semblables au point de vue de

l'âge, des formes matérielles et du costume. Nouvelle faiblesse dans le *Péché de nos premiers parents*; mais, par contre, recrudescence de splendeur dans les images qui représentent l'histoire du roi David. Les offices des *Apôtres*, des *Martyrs* et de quelques saints *Pontifes et Confesseurs* sont précédés chacun d'un groupe à plusieurs personnages, et celui des *Vierges* a pour préface une page vraiment séraphique, toute de candeur et de grâce. Puis vient l'office des *Morts*, par lequel, en deux images très documentées, nous rentrons dans le réalisme des scènes terrestres. Le *Propre des Saints*, précédé d'un *Paradis* assez fantaisiste, nous mène à l'office propre de la *Vierge*, symbolisé, ou plutôt prophétisé par sainte Anne, assise, entre David et Salomon magnifiquement vêtus et chaperonnés, sur un trône d'or de style gothique, orné de colonnes, de clochetons, d'aiguillettes et de statues. C'est l'une des plus belles enluminures du *Bréviaire Grimani*.

D'autres saints se succèdent en une longue et toujours captivante lignée, avec, par intervalle, des tableaux relatifs à la Vierge, parmi lesquels il convient de citer particulièrement la *Visitation*, *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus*, et comme figurine *Notre-Dame de la Neige*, encadrée dans le texte d'une naïve légende. Dans ce chapitre, le plus important du Bréviaire, il faut remarquer tout particulièrement *Sainte Marie-Madeleine*, qui, belle d'ordonnement, d'expression et de formes, donne l'impression d'un tableau de chevalet.

Aussi bien, il semble que l'on s'avance dans le domaine de la grande peinture, en parcourant le reste de ce beau manuscrit. Sauf quelques pages faibles comme celles que nous avons citées, tout se présente en parfait équilibre et surtout en parfaite exécution. Dans la *Mort de la Vierge*, page austère et sans bordure, les visages ont une expression qui n'a plus rien de commun avec la

naïveté qu'on a remarquée dans plusieurs personnages du début; celle de l'archange saint Michel est vivante, presque troublante, et sainte Barbe, magnifiquement habillée, donne l'impression d'une lectrice mondaine passionnée par son texte.

Quant à la *Vierge et l'Enfant Jésus*,



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS

qui couronne l'œuvre de nos illustres anonymes, c'est un enchantement d'amour et de tendresse.

Cette madone peut rivaliser avec les plus belles qui soient en aucun musée.

Et, sur son image, on peut fermer le livre, les yeux encore éblouis de tant d'or, et l'esprit charmé des plus séduisantes compositions d'une école lointaine peu connue, et déjà, cependant, si passionnante.

EDMOND NEUKOMM.

LES FUMEURS DEVANT L'HYGIÈNE

Utī, non abulī.

Le jansénisme tabacophobe s'est efforcé, dans ces dernières années, de faire de « l'herbe à Nicot » le bouc émissaire de tous les péchés d'Israël. On a fondé des sociétés contre l'*abus* du tabac : c'était un euphémisme hypocrite pour en combattre l'*usage*. Ces sociétés n'ont exercé aucune influence heureuse au point de vue de l'hygiène, parce qu'elles ont eu précisément le tort grave d'être menées par des sectaires intolérants et dyspeptiques. Tout ce qui est exagéré est insignifiant. C'est l'histoire des sociétés de tempérance : au lieu de s'en tenir au louable programme de réfréner l'abus des boissons distillées, elles font croisade contre tout ce qui n'est point abstinence ; elles font campagne pour l'arrachement des vignes :

Je hais ces preux, portés à faire entrer leur foi
Dans le ventre des gens, comme une arme
[aiguisée!

Faisons donc un peu grâce à la nature humaine, puisque, comme le remarque Pécholier, « plus qu'Alceste, Philinte est habile à toucher les cœurs ». Permettre l'usage modéré du tabac, c'est gagner de l'autorité pour en combattre les abus. Le vin, le café, le pain lui-même ne sont-ils pas d'un danger incontestable pour qui ignore les limites d'une sage modération ? Qui parle de supprimer ces denrées de première nécessité ?

Mais, dira-t-on, le tabac est une drogue. On l'a employée longtemps en médecine, et, si elle ne figure plus guère dans les bocaux du pharmacien, c'est que le marchand de tabac est à côté de l'officine. En d'autres termes, l'assuétude a tout perdu. Mais n'en est-il pas ainsi de l'alcool, du café, du thé, du sucre lui-même (témoin le vieux proverbe : *apothicaire sans sucre*), qui

furent longtemps des médicaments, avant d'être marchandises courantes d'épicerie ? D'ailleurs, l'emploi pharmaceutique du tabac est une preuve implicite des services qu'il peut rendre à la santé : on l'a vanté surtout dans l'asthme, dans les spasmes intestinaux et étranglements, dans les excessives stimulations du tonus circulatoire. Membre de cette grande et noble famille des *solanées* (*les consolatrices*, comme les dénommait Michelet), le tabac participe, plus ou moins, aux propriétés calmantes de la belladone et de la jusquiame : c'est ainsi que Szerlecki l'a vanté contre l'épilepsie et l'ataxie locomotrice, etc.

Si le tabac offrait de sérieux dangers toxiques, on le constaterait surtout dans nos manufactures, dont les émanations incessantes devraient compromettre sérieusement la santé des artisans. Or, de toutes parts, nous voyons les enquêtes médicales innocenter presque entièrement le travail du tabac : femmes et enfants vivent plongés dans l'herbe à Nicot, et leurs moyennes de maladies se trouvent inférieures à celles des professions les plus salubres ! On n'a guère trouvé que la « crampe des cigarières » à mettre, incontestablement, à l'actif des professions tabagiques.

Il est même étonnant qu'on ne trouve pas, chez les ouvriers, ces troubles du cœur qui sont, à vrai dire, le plus grave et le mieux observé des inconvénients du tabac. Les intermittences et les palpitations, la tendance aux crises cardiaques simulant l'angine de poitrine se constatent, en effet, assez fréquemment chez les fumeurs qui abusent des cigares forts. Il est vrai que ces accidents disparaissent promptement avec l'abus qui les a engendrés. Il est vrai aussi que l'on observe les palpitations et l'angoisse cardiaques chez les fumeurs

auxquels on conseille la suppression brusque du tabac : ces symptômes disparaissent quand le malade fume de nouveau. Comme pour la morphine, l'alcool et d'autres poisons, il importe donc, pour le tabac, de procéder à un sevrage graduel, sous peine de troubles sérieux dans la santé : modification de l'humeur (Lud. Jankau), diabète (Barbier), etc. C'est alors qu'il faut surtout insister sur les mesures d'hygiène décrites à la fin de cette chronique : usage de cigarettes et de cigares légers, de pipes à filtres et à longs tuyaux... Ces précautions annihilent au moins les quatre cinquièmes des produits nuisibles recélés dans le tabac.

Au total, comme le café, le thé, l'alcool (et comme la vie tout entière, n'est-ce pas?), le tabac à fumer est un poison lent. S'il n'ébranle pas le système nerveux à un degré aussi prononcé que les autres poisons intellectuels, il joue, en revanche, le rôle d'un lien qui rattache à leur vie de misère bien des misanthropes. L'usage du tabac est le premier besoin et le suprême plaisir du convalescent : quand un malade redemande à fumer, c'est un bon signe, dont le médecin tient compte, à juste droit, pour son pronostic. Le tabac est peut-être la seule habitude mauvaise exigeant, pour s'exercer, l'intégrité de la santé.

Il faut reconnaître, pour être juste, certains avantages dans l'usage modéré de l'herbe à Nicot. Son action bienfaisante sur la dentition est admise par presque tous les dentistes : ils l'attribuent à l'alcalinité neutralisante de la fumée et aux propriétés antiseptiques du charbon, de la nicotine et de la pyridine, qui déconcertent l'étrange vitalité des colonies microbiennes dans le milieu buccal. Je crois aussi, avec Claude Bernard, que la présence de l'acide prussique (3 à 8 milligrammes pour la fumée de 100 grammes de tabac) dans la salive des fumeurs contribue à cette asepsie buccale.

La pipe soulage certainement l'odontalgie. Le docteur Hepburn affirme

même que chez les fumeurs la carie dentaire apparaît tardive et inaperçue, par suite d'une mortification indolente, graduelle, de la pulpe dentaire. D'autre part, le charbon de la fumée, en fixant de préférence ses dépôts sur les dépressions et brèches de l'émail dentaire, préserve l'ivoire des altérations menaçantes de la carie.

Cependant, dans les irritations muqueuses de la bouche, il faut s'abstenir de fumer, sous peine d'aggraver les lésions produites : le plus souvent, il suffit, toutefois, de diminuer, par les moyens que j'indiquerai tout à l'heure, l'aéreté violente et l'ardente chaleur de la fumée, pour éviter toute complication.

L'usage du tabac à fumer combat certaines gastralgies et rend moins urgent le besoin de nourriture, si pénible à certains estomacs intransigeants et *pendulaires*, dont j'ai décrit les misères dans mon *Hygiène des troubles digestifs*. D'autre part, fumer *post prandium* stimule la digestion paresseuse. Claude Bernard expliquait cette utile action par la solidarité étroite qui unit tous les actes sécrétoires du tube alimentaire : « L'excitation de l'appareil salivaire détermine, dit-il, une suractivité dans les sécrétions gastro-intestinales... »

Mais, si l'on abuse du tabac, on voit s'exagérer cette action : toute orgie de cigares ou de cigarettes détermine des supersécrétions catarrhales de l'estomac (*gastrorrhée*), avec inappétence, gaz, crampes, acidités, nausées et parfois vomissements. C'est peut-être parce que le tabac trompe la faim et la soif qu'Immermann a cru devoir en recommander l'abus comme traitement de l'obésité : remède assurément pire que le mal lui-même.

J'ai signalé l'action calmante et antispasmodique du tabac à fumer contre certains états nerveux du tube digestif. Dujardin-Beaumetz prescrivit à une hystérique, atteinte de vomissements rebelles à tout traitement, de fumer simplement une cigarette après chaque

repas. Les vomissements cessèrent, pour reparaitre le jour où la cigarette fut négligée. Le docteur Gros vante également ce moyen pour parer aux vomissements dits « incoercibles » des femmes enceintes.

A propos des troubles digestifs attribués au tabac, il faut remarquer (comme aussi pour les troubles visuels) que leur origine remonte le plus souvent à l'alcool, compagnon fréquent du nicotisme, mais non obligatoire : qui ne connaît de passionnés fumeurs observant une sobriété exemplaire ?

L'usage du cigare a été préconisé contre la constipation par Grubelius, Trousseau, etc. Car la fumée du tabac stimule l'atonie des fibres lisses intestinales, à la manière de la belladone. Je l'ai vue agir d'une façon analogue sur les vessies paralysées de bien des vieillards. De plus, elle excite les sécrétions viscérales glandulaires, comme celles des glandes de la bouche, bien qu'à un moindre degré, puisque l'action irritante locale est presque entièrement limitée à ces dernières. On sait que les fumeurs novices éprouvent, souvent à un haut degré, les effets diarrhéiques du tabac, à peu près constants chez ceux qui fument à jeun. C'est, d'ailleurs, au lever que Trousseau recommandait à ses belles clientes l'usage du cigare, dans le but de leur conquérir la plus précieuse de toutes les libertés, qui est celle du ventre.

L'action parasiticide de l'herbe à Nicot doit maintenant nous arrêter. Ennemie de tous les organismes rudimentaires, la fumée de tabac est souveraine contre les moustiques, les mites, la vermine. Les émanations nicotiques préservent de la gale, dit Bouchardat, les ouvriers de nos manufactures. Parent-Duchâtelet étend jusqu'aux épidémies cette action prophylactique : c'est ainsi que les ouvriers de la manufacture de tabacs de Lyon ont été indemnes de la fièvre typhoïde ; ceux de Morlaix, de la dysenterie ; ceux de Tonneins, de la suette ; les ouvrières de Séville, du cho-

léra, endémiques ou épidémiques en ces divers centres. Jadis, Willis et Diemerbroeck avaient fait, pour la peste, les mêmes observations. De nos jours, le professeur Pécholier (de Montpellier) n'a pas craint, après Raspail, de faire de la fumée de tabac un puissant destructeur de microbes. Il y a longtemps que l'« herbe à tous les maux » est appréciée pour préserver des vers intestinaux et des insectes parasites. Mais il y a plus, dit Pécholier : « Les anatomistes fument la pipe ; les chasseurs au marais regardent le tabac comme le meilleur préservatif de la fièvre intermittente, et les observations du vicomte Siméon ont prouvé qu'il met obstacle, jusqu'à un certain point, au développement de la phtisie. »

Tous les écrivains militaires recommandent, contre les émanations morbides, l'usage du tabac dans les casernes et les camps : lisez, à cet égard, le règlement allemand du service en campagne. Ne peut-on l'appliquer aux infectes rues de la plupart de nos villes ? La fumée de tabac est assurément anti-putride et miasmicide. Ch. Robin a fait voir, à l'Institut, des morceaux de viande conservés quatre mois en parfait état, après exposition prolongée aux vapeurs nicotiques. Les médecins hollandais accordent au tabac une large part dans la prophylaxie personnelle de l'impaludisme. En effet, les principes de la fumée se déposent à l'entrée des voies digestives et aériennes, qui sont les principales portes de pénétration des bacilles dans notre milieu intérieur. Sans être d'une antiseptie absolue (où sont-ils, les antiseptiques *complets*, même de la bouche ?), l'action de la fumée de tabac est encore l'une des moins nuisibles et (ajoutons-le) des moins désagréables...

Effaçons-nous, ici, derrière les observations de nos confrères. Le docteur Bourgon voit dans l'action de fumer un *palladium* utile contre l'influenza : la fumée est un écran qui écarte le froid humide menaçant nos premières voies ; pendant que la nicotine joue un rôle

sédatif spécial sur le système nerveux, qui joue, dans les phlegmasies grippales, un rôle primordial. J'ai pu vérifier, en 1890, cette opinion et observer que les fumeurs étaient notoirement respectés par la grave épidémie de cette époque. Les médecins de la Floride ont, paraît-il, remarqué que les grands fumeurs jouissent d'une sorte d'immunité relativement à la fièvre jaune.

Le docteur Tassinari, expérimentant sur des cultures microbiennes, a vu que la fumée de tabac ralentit la vitalité des bacilles pathogènes. Israël et Virchow ont corroboré ces expériences. Schiff affirme que, sous peine d'empêcher la prolifération des cultures microbiennes, il faut interdire le tabac dans les laboratoires bactériologiques. S. Hajeck, de Vienne, estime que, si la diphtérie est trois fois plus fréquente chez la femme que chez l'homme, c'est surtout à cause de l'action préventive du tabac. Falkenberg, de Kiew, a montré que le bacille cholérique est promptement tué par la fumée de tabac : pour lui, cette atteinte sérieuse portée aux virulences microbiennes tient surtout au pouvoir bactéricide de la pyridine. Wenik, de Berlin, a confirmé ces faits lors du récent choléra de Hambourg. Iankau, de Munich, a vu le bacille tuberculeux perdre, par la fumée de tabac, une partie de sa vitalité. Donc (sauf crachements de sang) on aurait tort d'interdire le tabac aux phthisiques, surtout dans certains climats (Angleterre, Europe centrale, en hiver) où la fumée, par ses vapeurs pyrogénées, devient une sorte de masque protecteur contre l'influence délétère du brouillard et du froid sur les voies respiratoires.

Quelle semble être, maintenant, l'action du tabac sur le système nerveux ? Un philosophe a prétendu qu'on ne voit jamais un crime s'accomplir le cigare à la bouche. Bien plus, le fumeur (en exercice) est peu capable d'une mauvaise action. C'est que le tabac rend doux et résigné : il calme les nerfs tendus et vibrants de nos contemporains, et

cause un sentiment de bien-être précieux aux surmenés de la vie. Comme le remarque finement lady Campbell, l'art de fumer imprime même à la conversation un vernis de bienveillance réciproque : il facilite le rapprochement des ennemis, et le « calumet de paix » des sauvages se trouve être l'exacte image de la réalité. Il est certain que, mieux que la musique, le tabac hait la discorde ; il concilie, adoucit et pacifie. Remarquons, au surplus, que ce ne sont pas seulement le goût et l'odorat, mais aussi la vue, qui participent aux jouissances qu'éveille dans le *sensorium* l'acte de fumer. Les aveugles ne fument point et les voyants ne fument pas longtemps dans l'obscurité.

Le tabac a été justement défini : le remède à cette maladie de la civilisation qu'on appelle l'ennui. Écoutez les vers du poète maudit T. Corbière :

Je suis la pipe du poète,
Sa nourrice et j'endors sa bête.
Dors encor, la bête est calmée,
File ton rêve jusqu'au bout,
Mon pauvre : la fumée est tout,
S'il est vrai que tout est fumée !

Avant le chloroforme, on a mis à profit ces propriétés, étrangement sédatives, du tabac, pour tromper la douleur opératoire et faire une habile diversion. Tous mes lecteurs peuvent citer l'héroïque général Moreau, qui ne cessa de fumer pendant qu'on lui amputait les deux cuisses. Boerhaave et Palmer ont calmé par la pipe d'atroces névralgies. C'est quand on voit le tabac bercer ainsi l'esprit et apaiser divinement les souffrances qu'on est vraiment tenté, avec Michel Lévy, de le placer au premier rang des modificateurs sociaux.

Certains veulent que le tabac pousse parfois son action sédative jusqu'à compromettre les facultés viriles. Je ne sache point que les Orientaux, et notamment les Arabes, si acharnés fumeurs, soient entachés d'anaphrodisie ; ni que les Allemands, les Flamands et les Suisses ne montrent pas de prolificité. Et, pourtant, je n'hésite pas à incriminer l'usage ex-

cessif du tabac comme nuisible aux fonctions de l'espèce : c'est un dépressif du système nerveux. Il compromet, si l'on en fait abus, tous les organes des sens. On n'évitera ces effets dépressifs qu'en cantonnant l'habitude de fumer dans des limites raisonnables.

Les travailleurs de la pensée recherchent le tabac, pour atténuer la fatigue cérébrale, inséparable de leur production idéatrice, et stimuler leur intellect. Le tabac fait tomber, chez l'homme de lettres et chez l'artiste, la fièvre du travail : il est (comme l'a vu Taine) utile dans les moments de vide et d'attente intellectuelle. Il excite l'imagination. Malheureusement, l'abus suit de bien près l'usage et ses effets sont particulièrement néfastes pour la mémoire (*Lamnésie* va même, parfois, jusqu'à une véritable *aphasie* transitoire, étudiée récemment par Chéreau) et substitue à la volonté la rêverie. La cigarette nuit surtout à la régularité du labeur quotidien : elle favorise, au plus haut degré, la *procrastination*, c'est-à-dire le désir de remettre les choses au lendemain. C'est, d'ailleurs, le corollaire de son incontestable action curative sur le *tædium vite* : en faisant voir la vie en rose, elle en dissimule les devoirs nécessaires.

Opium de la pensée, le tabac endort la douleur morale la plus aiguë. Par lui, la colère vive s'exhale en douce fumée, qui devient un agent d'union et de rapprochement. Les peuples les plus fumeurs (Suisses, Orientaux) sont aussi les moins révolutionnaires. Précieuse consolation pour la vieillesse (d'où tant de bonheurs sont, hélas! absents), le tabac est un secours puissant, aux heures de chagrin, d'inquiétude et d'épreuves : « Après avoir, dit le plus sage des hygiénistes, le Dr J. Rochard, usé et abusé du tabac pendant de longues années, j'y ai renoncé et je n'en souffre pas; mais, si je me trouvais jamais sous le coup d'un vif chagrin, si j'avais à faire un violent effort intellectuel, je suis convaincu que j'y reviendrais malgré moi... » Rien n'est plus vrai.

Voyez le succès du tabac dans la classe ouvrière, qui éprouve, à un si haut degré, le besoin de poétiser son existence. Je ne parle pas, ici, de ces professions, telles que celles de marinier, puisatier, égoutier, vidangeur, tanneur, équarisseur, etc..., dans lesquelles la pipe est le contre-poison providentiel des insalubrités. Mais les industries pénibles requièrent, toutes, l'aide du tabac pour diminuer, sinon la fatigue du muscle, du moins les pénibles sensations qu'elle procure. J'ai comparé, dit Burggræve, les ouvrières de Séville et de Lisbonne, qui, toutes, fument et vivent dans une atmosphère nicotinique, avec les ouvrières de nos filatures de coton, auxquelles il est interdit de fumer : eh bien! la palme de l'anémie et du lymphatisme appartient, sans contredit, à ces dernières...

Dans la profession militaire et navale, les bienfaits du tabac ne sont guère contestés. Le soldat, d'après van Swieten, trouve dans sa pipe à la fois un compagnon et un supplément nutritif. De nos jours, Michel Lévy a montré comment le tabac préserve de la nostalgie, et Morache déclare que la privation de cette denrée, au cours d'une campagne, serait aussi désastreuse qu'une privation de vivres. Longmore, *surgeon general* de l'armée britannique, a mis en relief les bons effets du tabac sur les blessés militaires, dont il facilite le repos, en diminuant leur excitabilité nerveuse. Toutes les sociétés de secours aux blessés connaissent ces vertus de l'herbe à Nicot et en sont, pour ces raisons, abondamment munies. Un hygiéniste doublé d'un saint, Fonsagrives, affirme que rien ne vaut le tabac, dans la marine, pour aider à supporter les longues traversées, les rigueurs du gros temps, les inquiétudes et les soucis poignants de la navigation...

Peut-on transformer l'habitude de fumer en une distraction absolument inoffensive?

Je crois, avec Huxley, avec Cl. Bernard, Gubler et beaucoup d'autres, que l'usage *modéré* du tabac est plus utile

que désavantageux. Huxley dit, avec raison, qu'une pipe ressemble à une tasse de thé. On peut s'empoisonner à boire du thé en excès, comme, du reste, à manger du bifteck par livres. Cela n'empêche pas le tabac d'être, à faible dose, une habitude « bienfaisante et confortable ». Maintenant, où commence l'abus? A mon avis, il ne faut guère dépasser vingt à vingt-cinq grammes par jour.

Ne fumez jamais à jeun, mais après les repas : comme tous les poisons, le nicotinique est mieux toléré, l'estomac étant plein. C'est un fait d'observation, concordant parfaitement, d'ailleurs, avec ce que la physiologie et la vivisection nous ont appris, touchant l'action des sédatifs et des narcotiques. Ne fumez pas, habituellement, avant vingt ans, pour n'entraver aucunement la croissance, ne pas gêner l'ampliation thoracique, laisser, en un mot, au développement physique et intellectuel (notamment à la mémoire, si indispensable, malgré son infériorité comme faculté, dans l'âge des examens et des concours) toutes les conditions qui le mènent à son *summum*.

Il faut choisir, de préférence, les tabacs les plus pauvres en nicotine, c'est-à-dire : pour la cigarette, les tabacs du Levant, de Turquie, de Grèce, de Hongrie; pour la pipe, le maryland; pour les cigares, le havane. On rejettera surtout ces espèces, contenant 6 à 8 p. 100 du poison (tabacs du Lot, du Nord, de Virginie, etc.). Il faut toujours fumer en plein air ou dans une pièce bien ventilée, afin d'éviter ces accidents congestifs que décrit Legrand du Saule sous le nom de « malaria des cafés ». Il faut renoncer à la pipe à court tuyau, ainsi qu'au cigare et à la cigarette fumés sans bout : on évitera ainsi les irritations linguales et les « plaques » nacrées des fumeurs.

Souvenons-nous que l'abus nuit surtout aux nerveux (Soulier) et aux arthritiques (Besnier) : les races franque et germanique, à peau blanche et cheveux

blonds, sont infiniment plus tolérantes. La pratique du humage dans les bronches expose aux irritations pharyngo-laryngées et même au catarrhe bronchique; de plus, elle favorise, au plus haut point, l'absorption de la nicotine par le torrent circulatoire.

Fumez toujours du tabac très sec. Le côté mauvais de la cigarette, c'est qu'elle demande du tabac frais. En outre, elle est trop peu importante, pour satisfaire, seule, aux besoins du fumeur; aussi, une cigarette est-elle forcément suivie de plusieurs autres. Le cigare de la Havane n'est vraiment parfait que consommé frais (*green cigar*); mais comme il est fort peu riche en nicotine, cela n'a pas grand inconvénient.

Aux fumeurs impénitents (de pipe ou de cigarette), j'ai souvent conseillé de laisser filtrer, sur leur cher « caporal », de l'eau bouillante additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque. On fait sécher ensuite le tabac, qui devient ainsi inoffensif, et, d'ailleurs, moins agréable : ce qui fait que le fumeur s'en détache peu à peu. Progressivement tentée, la désuétude du tabac m'a toujours semblé, du reste, aussi facile (et c'est beaucoup dire) que l'assuétude elle-même au poison nicotique.

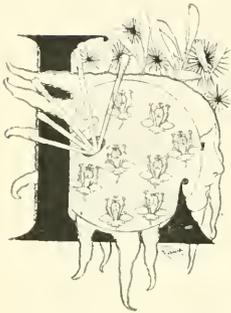
Encore quelques menus conseils : Ne rallumez jamais une cigarette ou un cigare éteints; nettoyez fréquemment vos pipes, fume-cigares, fume-cigarettes. Ne fumez jamais dans les *nurserys* ou chambres à coucher. Préférez au cachou de Bologne les simples lavages buccaux à l'eau tiède. Comme correctif de l'action sédatif et hyposthénisante du tabac, rien ne vaut une tasse de bon café : c'est ainsi que les experts de la Régie luttent contre l'intoxication qui les poursuit. Au point de vue de la bonne doctrine d'Epicure, Méry est dans le vrai, lorsqu'il nous vante l'association de Moka et de la Havane, « ces deux merveilleux pays qui s'entendent parfois, dit-il, pour donner une fête au cerveau ».

D^r E. MONIN.



L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART

La Recherche d'un nouveau style décoratif



L'ÉCHÉANCE de la fin du siècle approche: déjà nous en préparons la prochaine liquidation très surchargée dans les divers comptes courants ouverts au génie humain. Nous percevons combien les sciences, les lettres,

la peinture et la statuaire auront, d'ici six années, — lors de la récapitulation générale, — une large part dans les énormes dividendes offerts à l'admiration des siècles futurs: mais il est, hélas! un chapitre qui se soldera par zéro sur le grand-livre de comptabilité des gloires acquises et des progrès accomplis, — tout au moins pour la France, — je veux parler de celui ayant trait à l'Art décoratif de ce temps, à la non-évolution de nos industries d'art, à notre stérilité absolue enfin pour la création d'un style nouveau dans le domaine de l'architecture et de tous les objets mobiliers.

Le xix^e siècle français n'aura produit aucun type de style vraiment original et caractéristique pour la décoration de nos demeures, et les trop insoucients producteurs d'objets mobiliers — depuis la chute de Napoléon I^{er} — auront cru satis-

faire au goût public en lui offrant des pauvres contrefaçons du passé, au lieu de l'influencer et de le guider vers un art nouveau approprié aux mœurs, aux usages et à l'esthétique de notre époque.

C'est à peine si nous commençons à nous inquiéter de cette faillite qui menace notre réputation si lentement acquise de bon goût et d'initiative pour tout ce qui touche à la beauté des formes, à la splendeur harmonieuse des lignes, à la sobriété exquise de tons.

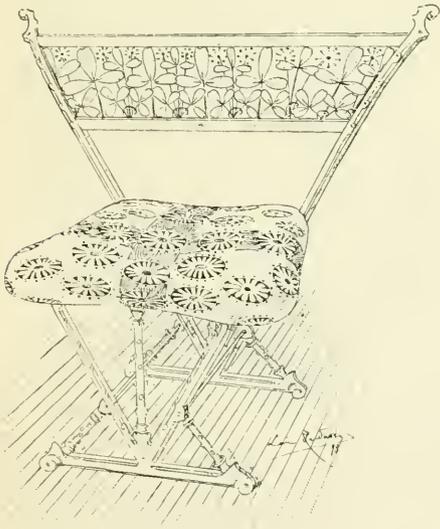
Sous les différents régimes qui se sont succédé en France, depuis 1815, nous n'avons guère produit que d'inqualifiables horreurs architecturales et mobilières.

C'est en vain que de tous côtés nous regardons nos monuments publics et privés, nos statues si abondantes et si maladroitement disposées, nos fontaines, nos gares, nos hôpitaux, nos palais, nos théâtres, nos logis si inconfortables et si médiocres comme distribution et ornementation générales, nous ne parvenons pas à remarquer une œuvre qui vaille par le génie de l'invention, par l'initiative pratique, par le sentiment subtil de la grâce dans l'ensemble ou par la préoccupation plus rare encore des lois du décor ambiant ou de la perspective ménagée.

Napoléon I^{er} fut notre dernier souverain qui ait eu la compréhension gran-

diose de l'édifice; c'est à lui que nous devons non seulement l'arc de triomphe de l'Étoile, mais la reconstruction du Louvre, l'édification du palais Bourbon et de la Madeleine, l'achèvement du Panthéon et vingt autres monuments qui sont encore l'orgueil de Paris.

Comme Louis XIV, l'Empereur voyait plus loin que les gens du métier; il avait le sens de la grandeur, il savait écarter les projets des architectes officiels approuvés par les commissions de l'Institut, imposer son goût non moins que sa volonté; il n'est donc pas douteux que ce bienfaisant despote qui, à propos de la Madeleine, repoussa dédaigneusement les solutions de douze architectes pour exiger l'exécution d'un plan en partie refait par lui; il n'est pas douteux, dis-je, que cet homme extraordinaire que l'on retrouve dans tout et partout, jusqu'à la dernière heure de son règne, se soit préoccupé d'influencer l'art décoratif de son temps et qu'il ait donné une impulsion déterminante pour la Renaissance du style néo-grec qui est la marque caractéristique de ses années de pouvoir. Depuis lors plus rien. — Le Néant!



Nous sommes d'autant plus en droit de nous émouvoir de cette décadence

d'un art national et d'en rechercher les causes, que tandis que nous nous endor-



mions dans le ronronnement satisfait des éternels recommencements et que le plagiat des siècles passés nous dispensait de montrer de l'invention, d'autres nations voisines, jusqu'alors peu réputées pour la magnificence des décorations extérieures et intérieures de leurs habitations, sortaient d'une longue léthargie et montraient, en ces vingt dernières années, une étonnante floraison de styles nouveaux dont on peut, dès aujourd'hui, apprécier la beauté, la variété et la surprenante originalité.

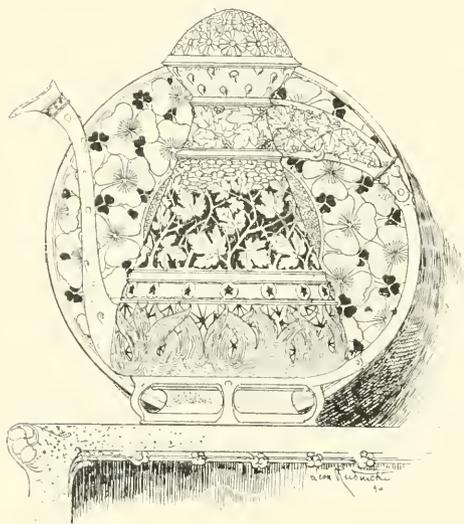
C'est de l'Angleterre qu'il s'agit surtout, alors même que la Belgique et l'Amérique nous pourraient fournir de précieux exemples de direction vers un style inconnu; mais, en Angleterre, le mouvement est plus complet, plus général, on pourrait presque dire plus patriotique, car chacun s'y intéresse et s'efforce de l'accélérer de tout son pouvoir... et ce n'est qu'un début!...

Grâce à l'initiative enthousiaste, à la science raisonnée, à l'idéal affiné d'artistes intellectuels tels que Dante-Gabriel Rossetti, Burne-Jones, William Morris, Walter Crane; grâce à la clairvoyance de critiques supérieurs comme Ruskin; de merveilleux architectes comme Norman Shaw, A. Webb,



W. Edis, Alf. Waterhouse et de tant d'autres qui eurent non seulement le noble souci de construire des maisons d'une élégance et d'un art moderne charmant, mais qui voulurent encore en concevoir, dans les moindres détails, la décoration intérieure, grâce enfin à l'intelligence éclairée des propriétaires désireux de sortir de la banalité et de la facture poncive, l'art décoratif anglais s'est créé depuis vingt-cinq ou trente ans et il apparaît aujourd'hui relevé, délicat, ingénieux, glorifiant le pays de son cachet incomparable.

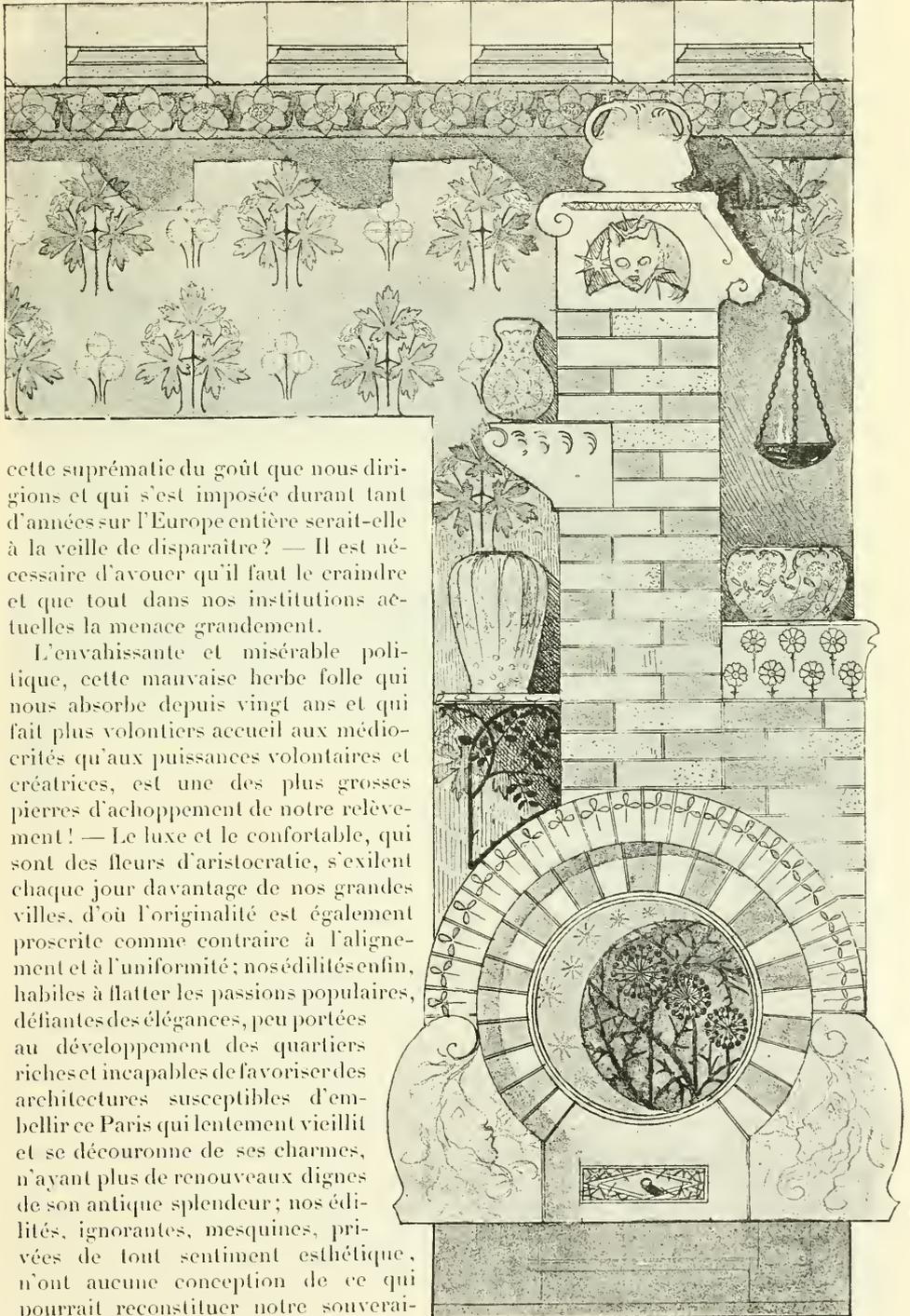
Ainsi que l'écrivait récemment, en une étude d'ensemble très documentée et très subtilement fouillée, le poète Jean



Lahor, il y a quarante ou cinquante ans, dans tous les arts industriels, les Anglais étaient sans invention ni goût. Vaincus par nous, ils se sont humiliés; mais comme il convient aux forts, avec la volonté robuste, se sentant abaissés et défaits, de se relever et de vaincre. Ils ont donc créé, multiplié leurs écoles et leurs musées d'art industriel; chez les élèves de ces écoles, ils ont cultivé le sens de l'ornementation, de la décoration générale; ils ont stimulé leur esprit d'invention, les invitant à transposer et à créer, non à copier, à recopier toujours. Ils sont revenus passionnément à leur tradition nationale; puis, ils ont regardé autour d'eux, ils ont vu tout « ce vaste monde » qu'ils ont sans cesse sous les yeux, habitués par leur position géographique, leur éducation, leur vie, leurs voyages, à un plus large horizon que ne l'est le nôtre, et ils ont pris leur inspiration, leur enseignement partout, tandis que nous, indolents, restions aux mêmes sources qui ont fini par se dessécher.

« Ils ont compris l'égalité, la solidarité de tous les arts majeurs ou mineurs, qui, dans tout objet grand ou petit, poursuivent également le même but, la création du beau, et ils ont admis aussi la subordination nécessaire de chacun d'eux à la décoration générale. Ils ont évité enfin cet individualisme dans les arts, cette absence de toute hiérarchie, qui aboutit chez nous à ce que nous voyons, par exemple, dans la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris, où, avec tant de talent et d'argent dépensés, l'on n'arrivera qu'à produire un ensemble sans harmonie et sans goût. »

Ce sont là des vérités qu'il est utile de dire, de crier même bien haut; nous avons souffert déjà, sous bien des points de vue, de cette incurable vanité française qui nous aveugle souvent non seulement sur nos défauts, mais plus encore sur les nouvelles qualités artistiques réelles et les progrès de nos voisins. — Peu voyageurs, observateurs prévenus, nous vivons vraiment trop de clichés tout faits et d'opinions satisfaites;



cette suprématie du goût que nous dirigeons et qui s'est imposée durant tant d'années sur l'Europe entière serait-elle à la veille de disparaître? — Il est nécessaire d'avouer qu'il faut le craindre et que tout dans nos institutions actuelles la menace grandement.

L'envahissante et misérable politique, cette mauvaise herbe folle qui nous absorbe depuis vingt ans et qui fait plus volontiers accueil aux médiocrités qu'aux puissances volontaires et créatrices, est une des plus grosses pierres d'achoppement de notre relèvement! — Le luxe et le confortable, qui sont des fleurs d'aristocratie, s'exilent chaque jour davantage de nos grandes villes, d'où l'originalité est également proscrite comme contraire à l'alignement et à l'uniformité; nos éditilés enfin, habiles à flatter les passions populaires, déliantes des élégances, peu portées au développement des quartiers riches et incapables de favoriser des architectures susceptibles d'embellir ce Paris qui lentement vieillit et se découronne de ses charmes, n'ayant plus de renouveaux dignes de son antique splendeur; nos éditilés, ignorantes, mesquines, privées de tout sentiment esthétique, n'ont aucune conception de ce qui pourrait reconstituer notre souverai-

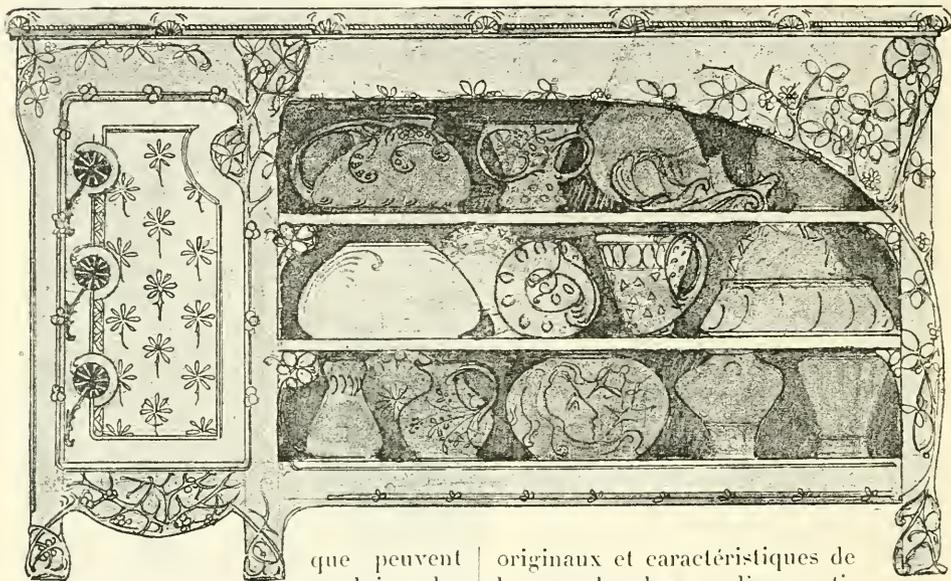
neté. Le déclin n'est que trop visible pour tous ceux qui peuvent regarder au dehors et comparer sans parti pris.

Toutefois on s'émeut déjà un peu partout de cette situation navrante, et il paraît que des Commissions s'organisent afin de chercher ce que c'est qu'un style et quels seraient les meilleurs moyens à employer pour arriver à en créer un.

Que produiront ces Commissions? Ce

bon combat pour l'avenir de nos industries d'art.

Nous avons épinglé, pour y revenir bientôt, cette manière de sommaire au frontispice de ce magazine, afin d'attirer à nous — par la certitude d'être compris — les novateurs d'art dans toutes les branches industrielles: ils trouveront bon accueil dans nos colonnes où nous publierons volontiers les témoignages



que peuvent produire des Commissions composées de gens de bonne volonté, mais incapables de faire dominer une opinion. Nous possédons déjà, depuis de nombreuses années, un comité directeur de l'Union centrale des Arts décoratifs; mais les résultats obtenus jusqu'ici par l'enseignement discutable de cette école routinière, à laquelle manque l'impulsion que lui donnerait un homme de génie, ne nous paraît pas en voie de sauver la situation; il lui reste à faire plus qu'elle n'a fait encore.

Les causes de la crise que nous traversons sont multiples, nous les étudierons peut-être quelque jour. Aujourd'hui, nous n'avons prétendu jeter qu'un appel d'alarme et prendre place — au début de ce *Monde Moderne* qui doit mériter son titre — sur le terrain d'un

originaux et caractéristiques de leurs recherches, en divers articles qui auront sans doute, nous l'espérons, l'agrément de la majorité de nos lecteurs.

Nous avons illustré ce préambule d'intéressants essais décoratifs, plats céramiques, siège, vases, cheminée-calorifère et bahut qui nous ont été présentés par M. Léon Rudnicki, un tout jeune artiste de dix-huit ans, modeste et chercheur de voie nouvelle que l'étude et l'observation de la nature peuvent lentement amener à la découverte de la vérité. Les idées sautent et gambadent en effet dans la tête des élèves sans se soucier des professeurs, — autant d'artistes innés, autant de vies caractérisées par des idées neuves!

LOUIS DE VILLOTTE.

LE CABINET DES ESTAMPES DE PARIS

C'est au centre de la ville, une petite chapelle d'art, à l'aspect cénobitique, avec des éclairages doux de sacristie, des silences, une paix inclinant à la rêverie. Autrefois bâtie par Mazarin pour y loger des statues, la salle a subi diverses fortunes, jusqu'à servir un temps de Bourse aux agioteurs. Dépendant du Palais-Cardinal, où le roi avait installé sa bibliothèque en 1720, la galerie des marbres avait gardé une existence à part, comme tant d'autres parties de l'énorme bâtisse, les unes réservées à la compagnie des Indes, d'autres aliénées à des particuliers, certaines louées transitoirement. En 1854, les estampes, s'étant trouvées fort à l'étroit dans l'entresol où elles étaient reléguées, furent transportées à l'ancien local de la Bourse, dont la Bibliothèque avait déjà fait le dépôt de ses cartes et plans. Sous les voûtes joliment historiées, un peu noircies par le temps, mais fort galantes que le cardinal avait ordonnées, on installa des tables à pupitres pour les lecteurs; aux murs on souda des rayons simples; dans l'embrasure des fenêtres, on logea les bureaux des fonctionnaires. Ce groupement d'objets si peu faits en apparence pour cadrer avec les stucs des plafonds, les ors discrets des frises, y vint par fortune apporter un élément singulier. Rangés au hasard de leurs colorations tantôt vives, tantôt patinées et

assombries, les volumes fournissent justement le prisme éteint et sévère congruant au reste. Le mariage de raison se



transforma peu à peu en un mariage d'amour, au point que l'on aurait peine à démêler aujourd'hui si les livres ont trouvé la galerie toute prête, ou si bien plutôt elle n'a point été aménagée à leur intention. Une idée vient dans ce milieu, c'est d'imaginer devant ces dos de volumes alignés la figure d'un savant de l'ancien régime, assis, découplant sur eux son élégance un peu maniérée, et les indiquant de la main avec ces façons

naïves qu'avaient ces gens de se dire possesseurs des choses. Ce serait, si l'on veut, M^{gr} le Cardinal lui-même ou M. de Buffon poudré, perruqué et montrant ses manchettes de batiste; ce ne pourrait, en tout cas, être ni un quelconque ni un sot.

A première vue, rien qui sollicite le visiteur ordinaire : on retrouve partout chez nous de ces chambres de musée aux parquets cirés comme des glaces, meublées dans un style grave et hautain, éclairées par des baies en meurtrières, tant les murs de façade ont d'épaisseur. Et dans ces fenêtres on aperçoit des cadres, dans ces cadres des œuvres d'art, dont les simplicités monastiques n'entraînent pas. Les voyageurs Cook conduits là par un itinéraire s'étonnent de lire en leur Baedeker la tirade écrite sur tel ou tel de ces tableaux. Ils emportent l'opinion que probablement ce qu'on leur cache est le vrai trésor, et que ces histoires modestes, un peu ternes d'aspect, sont là pour la figure et l'ornementation, et aussi pour tromper leurs curiosités légitimes.

Le voyageur se trompe; eût-il visité les caves de la Banque jonchées de billets bleus entassés par liasses, il n'aurait un spectacle plus millionnaire. Le caprice des hommes, leur passion des raretés, l'ardeur qu'ils mettent à se les disputer ont donné à ces minces feuilles de papier imprimées d'encre noire l'importance fictive des diamants ou des perles. A la première fenêtre du sanctuaire, dans son ostensorio gothique un peu démodé, on voit une petite estampe, pâlie, déchirée à l'un de ses bords, qui est à toutes les images du monde ce que Dieu est aux saints. C'est l'épreuve unique d'une plaque de métal, gravée à Florence par l'orfèvre Maso Finiguerra, et par hasard obtenue avant que la plaque fût niellée. Recueillie au temps où cette histoire n'était pas connue, elle passa chez l'abbé de Marolles et par celui-ci entra au cabinet du roi. Depuis, l'abbé Zani la détermina et la couronna reine. Sa célébrité est devenue sa sauvegarde ;

la *Pair* de Maso disparût-elle, ce serait la perte de la *Joconde*, des *Trois Grâces* ou de la *Sainte Famille*, mais son détenteur ne saurait s'en défaire jamais; l'homme de la légende chinoise qui avait volé la lune n'en pourrait être gêné davantage.

Mais si cette pièce unique et merveilleuse domine, les divinités moindres qui lui font cortège sont encore d'importance. La fenêtre consacrée à Rembrandt expose une vingtaine d'œuvres qui, dans l'état où elles sont, feraient le fond d'une maison de banque honnête. Je m'abstrais de la question d'art pour mieux plaire aux voyageurs Cook. A elle seule la pièce dite aux cent florins permettrait à un bourgeois de se retirer en son village et d'y bien vivre; le *Bourgmestre Six* constituerait la dot réglementaire d'une femme d'officier. Et des trésors de ce genre sont par milliers au Cabinet des estampes, tels que nulle part ailleurs vous ne les verrez plus nombreux et en condition meilleure. Ceci pour répondre aux esprits agités, trompés dans leur patriotisme et qui nous jugent en tout et toujours inférieurs au voisin. Il n'y a qu'un Louvre et qu'un Cabinet des Estampes, tous deux à Paris. La chanson le dit : Ils n'en ont pas en Angleterre.

Le Cabinet des Estampes a mis deux cents ans à devenir ce qu'il est, par fournées successives, acquisitions, dons, en vertu du vieux dicton : l'eau va toujours à la rivière. Et cette rivière ne coule pas, ce fut d'abord un petit étang, puis un lac, bientôt après une grande mer, l'océan sera tantôt. Aux acquisitions premières faites par les rois de France à l'abbé de Marolles, à Roger de Gaignières, à Clément, cent autres apports se sont venus joindre, touchant à des sujets différents chacun, et tendant à former une encyclopédie gravée ou dessinée sur toutes les questions. On eut ainsi les portraits, la topographie, l'histoire, la mythologie, les arts, les sciences, des collections complètes, distinctes entre elles, faisant du dépôt royal, national ou impérial des Estampes

(les souverains passent, lui demeure) la | la Seine, au moins une image à recevoir,
confédération la plus glorieuse d'élé- | au cas qu'on en décrétât la répartition



ments, les archives les plus variées de l'art graphique qui soit au monde. Aujourd'hui, au point de richesse où il est monté, ce serait, pour chacun des quatre millions d'habitants du département de

socialiste. Mais comme les inégalités restent immortelles entre les hommes, il y aurait nuance entre le possesseur du Maso Finiguerra et le détenteur d'une simple étiquette de liquoriste. Hélas!

l'étiquette encombre un peu, elle envahit, elle oppresse. L'artiste oublie parfois le dépôt de son chef-d'œuvre, le liquoriste jamais. L'entrée de sa *chromo* au Cabinet des Estampes à sa raison commerciale, c'est le constat de priorité, il est d'une ponctualité doulou-

il y a donc un coin où l'on s'est amusé à empiler les gravures de plusieurs siècles, où on les a réellement classées, étiquetées, reliées, et pour qui? Eh! mon Dieu, sans qu'il le veuille, lui-même en profite avec tous les autres. Où prise cette statue devant laquelle il passe

chaque journée? Dans les cartons de portraits du Cabinet des Estampes. Ce profil de maison historique et amusante? Dans les cahiers d'architecture. Et ces toilettes réputées nouvelles, *dernier cri*, qui nous frôlent, ces manches à gigot ressuscitées, ces chapeaux Directoire, ces robes Empire, ces coiffures? Des modistes les sont venues créer sur les originaux conservés au Cabinet des Estampes. De là sortent encore toute l'illustration des livres, la mise en scène de nos spectacles, les trouvailles de nos orfèvres et de nos ébénistes. Un carrousel militaire se donne-t-il, on en



reuse. Que le suffrage universel établisse son empire en cet endroit, l'étiquette aura la majorité, elle tiendra les fenêtres, détronera Rembrandt ou Raimondi. Qui peut dire non?

Le Parisien, d'essence gouailleuse, occupé de sa vie lourde, peu intéressé de ce qu'il peut voir sans peine, se demande parfois ce que vont chercher aux Estampes tant de gens graves. Au Louvre passe encore, mais là? En vérité,

cherche les précédents au Cabinet des Estampes. On y prend les nouveautés de l'année, le dessin des dentelles ou des soies, jusqu'aux motifs historiques des boîtes à bonbons ou des joujoux d'enfants. La vie moderne, avec ses besoins de copies, d'imitations ou d'inspirations, est là embryonnaire parmi ces livres, dans la poudre vénérable, en cet endroit austère et mélancolique. La gaieté, le rire, la parure, ce qui est l'es-

sence même de Paris, sa condition supérieure, son influence morale sont enclous, tout le long de cette galerie mal éclairée, décorée par un cardinal de la sainte Église romaine, comme les biens et les maux dans la boîte de Pandore, attendant leur envolée.

toujours prêts s'il s'agit d'acquisitions magnifiques, la France cède le pas. Qu'on se rassure. La France achète moins parce qu'elle possède, et le Cabinet des Estampes figuré sur un diagramme serait aux cabinets de Londres, de Berlin ou de Vienne comme la tour Eiffel est à



Dites ces choses au Parisien parisien-
nant, si joliment inécrédule, il ne le
voudra admettre. Et que sa curiosité
éveillée le conduise en ce temple dédai-
gné, il n'aura jamais ce qu'il souhaite,
car ce qu'il veut est l'*épiomix*, ou le
mouton à cinq pattes. Entendez-le ex-
haler ses plaintes et se doloir de la
suprémacie anglaise ou allemande à tout
propos. Ceux-là ne lésinent pas, ils sont

l'obélisque. Dût M. van der Bilt consacrer
son aisance à doter l'Amérique des plus
inestimables images, il ne retrouverait
jamais la *Paix* de Maso, ni les portraits
au crayon, ni plus de cinquante mille
autres raretés, impossibles à dénicher,
même à coups de milliards.

Il ne manque pas d'hommes opulents
qui pourraient à cette heure mettre
le Régent dans une corbeille, c'est

le Régent qui ne se rencontre plus.

J'irai donc très loin. Paris n'est Paris, c'est-à-dire un centre de luxe, de coquetterie, de raffinements, que pour posséder entre quatre rues, sur un petit

doucement une petite passion candide, comme des gourmands. Leur esprit s'est tourné vers l'art; ils en vivent, ainsi que d'autres de lumière, de grand air ou de friandises. Leurs opinions sont fluc-



jardin de la rue Vivienne, ces archives splendides, le Cabinet des Estampes.

Le Parisien est seul à ne s'en pas douter.

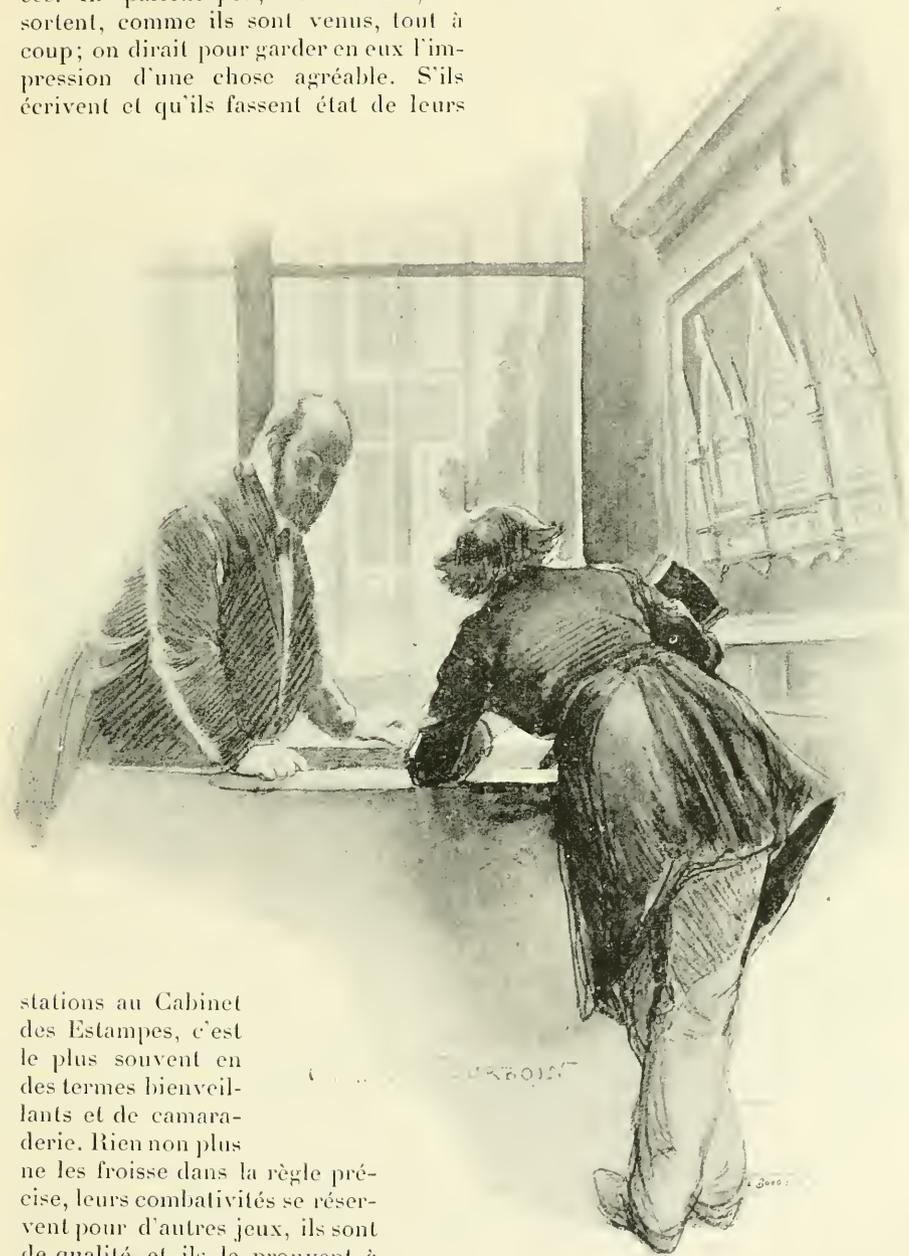
*
* *

Le cloître a ses fidèles, personnes modestes et croyantes, dont la foi se marque en des extases très particulières. Ce sont les amis de toutes les heures, ceux que rien n'arrête et qui satisfont

tuantes et irrésolues, ils passent des sublinités hiératiques d'un Raphaël aux boutades d'un Callot. Tout les intéresse et les émeut. Inoccupés! disent les tourbillonnants de la vie qui se reprochent une minute. Au fond des sages peut-être, sûrement des désabusés, des dédaigneux dont les sensations d'esthètes corrigent les rancœurs. La phrase aiguë n'est jamais sur leurs bouches, leur jouissance est béate, on les sent rêver et se composer une existence factice en face des chefs-d'œuvre. Ils sont aimés pour leur philosophie, l'exquise urbanité

de leurs façons, et ce qu'on devine en eux de résignation et de condescendances. Ils parlent peu, ils sourient, ils sortent, comme ils sont venus, tout à coup; on dirait pour garder en eux l'impression d'une chose agréable. S'ils écrivent et qu'ils fassent état de leurs

un long temps de tranquillité et de ronrons; ces ronrons de conversations à



stations au Cabinet des Estampes, c'est le plus souvent en des termes bienveillants et de camaraderie. Rien non plus ne les froisse dans la règle précise, leurs combativités se réservent pour d'autres jeux, ils sont de qualité, et ils le prouvent à toute heure.

Venus dès l'ouverture des portes, à dix heures précises, ils ont devant eux | voix basse, de bruits extérieurs mourant sous la voûte, de feuillets remués

en cadence. Mais vers le milieu du jour, l'animation commence, dans le sanctuaire ce sont des pas pressés, des verbes hauts, un froufrou de jupes. Ceux-là qui arrivent ne sont point assouplis aux rites, ils ignorent l'observance étroite du lieu et font retourner les têtes. Ces belles personnes ont en cependant à leur entrée une hésitation pieuse, le geste de chercher un bénitier, mais elles ont vite repris assurance. Elles se sont étonnées du sofa rouge, rencontré dans la première salle, et surmonté d'une épine en tombeau où dorment quelques pièces rarissimes. Sont-ce là, en vérité, des gravures précieuses? Habitues qu'ils sont aux splendeurs un peu criardes de leurs maisons, où les moindres bibelots s'étalent dans l'or et la soie, leurs yeux se font malaisément à la décoration janséniste du Trésor national. Rien pour l'habit! ces œuvres millionnaires sont mises comme des pauvres, ou, sans jeu de mots, comme des originaux dédaigneux d'élégance. Pour bien peu, on reviendrait sur ses pas dans la crainte de s'être trompées, s'il en coûtait beaucoup de poursuivre. Alors les belles mondaines reprennent leur course, rient très haut et se donnent contenance du volume qu'elles font. Ah! les moines laïques enfermés là vont être bien surpris de ce qu'on attend d'eux : un modèle de travesti, le dessin d'une jupe, l'inédit d'une coiffure, quelque chose de tout rôti, de prévu, qu'on fera prendre par sa couturière sans perdre trop de temps. On est à huit jours à peine du bal costumé de la duchesse, et le dîner *en têtes* de la princesse est plus rapproché encore. De toute éternité, le Cabinet des Estampes a connu ces caprices; M^{me} de Montespan les inaugura, la duchesse de Berry les continua pour son fameux *quadrille de Marie Stuart*, et plus récemment l'impératrice Eugénie, en l'honneur de ses fêtes Renaissance. Les robes ont changé, les froufrous ont été différents, les femmes sont revenues pareilles, le même sourire, la même politesse charmante aux lèvres, mais tout aussi im-

possibles à contenter jamais. On accourt sur une idée, sur un joli rêve mignard, on imagine des frivolités exceptionnelles et capiteuses, et la réalité brutale désenchante. En face de vignettes autrefois admirées par les rois, par les marquises, ce sont des mots désolés : « Vous n'avez que cela ! » Que ces magots ridicules de Bonnard, ces déesses fagotées de Trouvain, ces poupées sans taille, sans manches à gigot, avec des coiffes de grand'mères! Le moine laïque a, par bonheur, une philosophie respectueuse : il sait que sa tâche est lourde et la mode intransigeante. Voici qui plaira. C'est un recueil de modes arrangées par un moderne, accomodé aux goûts récents ; il est reçu comme le messie. Entre Agnès Sorel ou M^{me} Tallien les caractères d'époque ne s'y démêlent plus, c'est le costume compris comme au théâtre, l'adaptation du passé au présent, l'idole en place du vrai Dieu. La partie est gagnée, les exclamations ont une intention attendrie et reconnaissante. En honneur, sans ce merveilleux ouvrage on eût été très sot!

Mais elles sont à voir dans leurs attitudes, avec le contraste que leur jeunesse et leurs atours mettent dans ce cadre vieilli et séculaire. Elles ont une façon inexprimable de retourner les pages, des mines de chats tombés à l'eau et secouant leurs pattes. La poussière, fût-elle contemporaine de M^{me} de Pompadour, leur cause une frayeur. D'ailleurs, la mondaine ne s'assied guère; elle joue, même là, un rôle, le personnage que toute élégante commence à son réveil et poursuit jusqu'au sommeil. La mise en scène s'en règle divinement bien; il y a le côté cour et le côté jardin, on se tient debout pour alterner suivant les circonstances. Les grandes artistes s'y devinent à leur jeu plus serré, à leur dialogue bref et timbré, au jargon savant dont volontiers elles usent. Et cependant, après tant de recherches, après tant de livres consultés, lorsque la duchesse de Berry paraissait à son bal sous les atours de Marie Stuart, elle avait tout bonnement copié

les robes de la princesse de Conti, vivant un quart de siècle après.

Ces jours-là le Cabinet des Estampes sème l'or à poignées dans le commerce parisien. En l'enrichissant, l'État fait un placement de bon père.

*
* *

Allez ! nulle part au monde vous ne trouveriez un terrain à ce point neutra-

cielles, les empereurs ou les rois conviés aux expositions et aux fêtes, jusqu'aux princes chinois, aux rajahs indiens, si fort étonnés qu'on leur pût montrer d'admirables œuvres dessinées ou peintes chez eux deux ou trois siècles en arrière. Alors la guerre avait passé, menaçant toutes ces merveilles, entassées dans des caisses et cachées en des caves, confiées à la garde de fonctionnaires dévoués dont plusieurs vivent encore et en gar-



lisé qu'on y puisse côte à côte rencontrer les mondaines, les savants, les plus notés esprits, les artistes de premier ordre, les rois ou les princes, confondus, mêlés, attirés par un même besoin d'études ou de curiosité. Ce fut, un jour, Napoléon III passant avec une suite nombreuse au milieu de gens tellement intéressés d'autre chose qu'ils ne le regardèrent même pas. Lui, se promenait là comme il allait dans la vie, sans se douter que peut-être, dans le nombre de ces lecteurs bénévoles, Jules Vallès ou Rochefort étaient assis, car on les voyait fort assidus aux séances. Et après l'empereur, ç'avait été d'autres visites offi-

dent l'horreur. Quand la tranquillité était revenue, l'ancienne clientèle avait tout de suite repris ses habitudes ; mais les souverains n'étaient plus les mêmes. On apercevait de temps à autre une voiture modeste, arrêtée aux portes, d'où sortait un vieux petit monsieur suivi d'un valet de chambre portant un carton. Et le vieux petit monsieur, salué très bas par tout le monde, allait droit au Cabinet des Estampes, s'asseyait à une table, demandait un carton de Raimondi ou de Raphaël, et comparait ses images à celles de l'État. On le nommait simplement Monsieur Thiers.

Les successeurs de M. Thiers ne vin-

rent point aux Estampes, leurs travaux intellectuels étaient différemment orientés. M. Grévy avait cependant promis de s'y rendre, il se fût amusé de ses portraits réunis en cartons, et peut-être aussi de la topographie jurassienne. La chute du grand ministère contraria ses projets, il ne vint pas.

Mais en l'absence des chefs de l'État, combien d'artistes illustres, d'écrivains, de célébrités ! Tantôt les grands-ducs de Russie, admirateurs de l'épopée napo-

monde si je le souhaitais réellement et que la place me le permit.

Et les artistes, si bien chez eux en cet endroit, si assurés d'y avoir un siège réservé par leurs travaux mêmes, presque tous donateurs, conseillers officieux, avec en plus la supériorité de figurer en œuvre et en pensée au milieu des trésors ! Les très grands et les plus modestes, les empressés et les timides, tous, au moins, faisant le pèlerinage obligé à la Mecque sainte, les plus facilement

contentés parce qu'ils savent et comprennent, extasiés de menus faits échappés aux profanes. Meissonier, Eugène Lami, Bonnat, Paul Dubois, Frémiet et cent autres, demandant aux anciens un renseignement exact, ou ce contentement de l'œil, qui est pour les esprits supérieurs un régal ineffable et heurc. Avec eux, et avant eux, grâce à son âge si gaillardement porté longtemps, et

léonienne et venus accompagnés de leur précepteur français, M. Lacoste : tantôt M. le duc d'Aumale, M. le duc d'Alençon, M^{me} la duchesse de Chartres et son fils le prince Jean, tous lecteurs comme d'autres, occupés de travaux personnels, remarquables seulement pour leur bonne grâce à se plier aux règles communes. Autrefois, très souvent, M. d'Haussonville, courant d'un pied léger à travers les salles, ne se posant guère, même pour préciser un de ses piquants souvenirs en face d'une image contemporaine ; M. Taine, plus rarement, notant aux collections de l'histoire de France un épisode précis, naïf et populaire ; M. Émile Ollivier, passionné pour Michel-Ange ; je n'aurais jamais fini de nommer tout le

plus spécialement chez lui encore à cause de ses travaux, ce fut M. Henriquel-Dupont, en qui l'on sentait revivre les traditions héroïques du burin français, le bel art tout de franchise et de sobriété de Robert Nanteuil, les aisances de Drevet, ou la science plus hiératique de Bervic. Bervic, c'était le xviii^e siècle, et M. Henriquel était élève de Bervic ; en voyant passer ce beau vieillard, majestueux comme un maréchal de l'Empire, on avait la sensation de revivre très loin en arrière, de coudoyer le dernier représentant d'une race d'hommes infiniment glorieuse. Jusqu'à ces derniers temps, le maître infatigable mettait son orgueil à prouver que chez lui ni la main ni les yeux n'abdiquaient encore : ses vi-

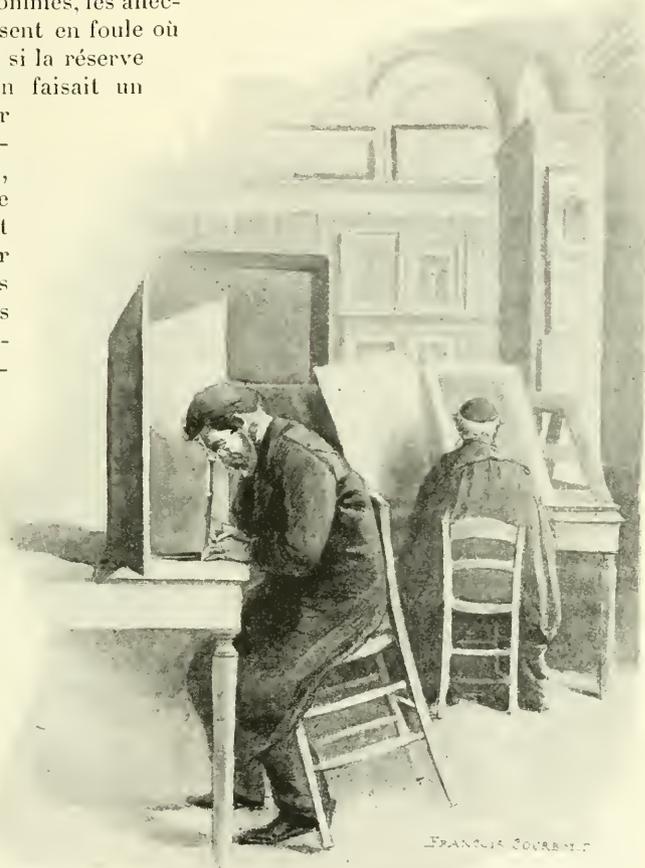


sites suprêmes à la maison se notaient par un don nouveau, une œuvre récemment terminée; et l'on sentait sa joie d'artiste aussi candide, aussi jeune que soixante-dix ans auparavant, lors du dépôt de son premier travail.

En vérité, beaucoup de jolis contes seraient à dire sur ces hommes, les anecdotes piquantes se pressent en foule où je n'aurais qu'à prendre si la réserve professionnelle ne m'en faisait un veto un peu cruel. Car ce que je dirais ne saurait être ni outrageant, ni malicieux. Tant de merveilleux esprits ont laissé là un souvenir d'eux, une parole que les générations successives de bibliothécaires ont recueillie et redisent volontiers. Parfois des coq-à-l'âne irrésistibles en leur drôlerie, comme celui-ci d'une dame qui, ayant vu un livre de modes autrefois, souhaitait de le retrouver. Par malheur, elle avait oublié la cote, la fameuse cote, sans laquelle un ouvrage est dans cet océan de volumes le grain de sable anonyme. On cherchait à rappeler ses souvenirs, on lui demandait le format et l'auteur. Alors elle s'était recueillie et faisant un geste de la main : « Oh ! fit-elle, il n'était pas beaucoup plus haut que cela ! »

Chaque estampe, rare et précieuse, vue par plusieurs générations de clients, aurait sa chronique particulière. Les cadres exposés provoquent de temps à autre une réflexion digne de héros de Labiche, mais le fonctionnaire, pareil au

confesseur, en sourit s'il lui plaît, il l'oublie aussitôt. Le visiteur le plus modeste a droit aux égards, tout le monde n'est pas tenu à la science spéciale des images. Michelet disait : « On peut être un parfait honnête homme et ne connaître pas



FRANCIS COURBIER

Raphaël. » Ceux qui ignorent Raphaël sont en minorité au Cabinet des Estampes, et ceux qui l'aiment ont de quoi satisfaire leur curiosité. Cependant les goûts changent, les opinions se transforment; l'art a ses modes comme la littérature ou les habits. Il y a moins de cinquante ans, l'école italienne postraphaéliste avait la faveur presque exclusive; les préraphaélites lui ont succédé; puis ce furent

les petits maîtres du xviii^e siècle, Moreau le Jeune, Debucourt; très récemment l'orientation était à l'Empire, elle y est encore un peu, mais l'engouement tend à en passer. Le Cabinet des Estampes est en dehors de ces préoccupations; il est celui qui est, il est l'église ouverte à tous les croyants, sans distinction. Les dévotions portées sur un point ou sur un autre alternativement ont au moins ce résultat de compléter les collections. La peinture militaire, si en honneur de notre temps, a fait entrer au Cabinet nombre de documents indispensables, comme la passion pour les *ex-libris* a plus que décuplé les recueils primitifs consacrés aux marques de possession du livre. En ces matières rien ne peut ni ne doit être présumé inutile et indigne. Les étiquettes même dont nous parlions tantôt auront quelques jours leurs fervents; leurs aînées, recueillies au commencement du siècle, ont déjà servi en maints ouvrages. Toute

l'histoire d'un temps revit dans ces choses menues, dédaignées, que sont les affiches, les gravures de modes, l'imagerie populaire, les charges ou les anas; à leur apparition, ces œuvres mineures sont traitées sur le pied d'égalité avec les majeures, ce sont les âmes simples reçues parmi les élus, sans hiérarchie.

Le Cabinet des Estampes a l'inappréciable fortune de n'avoir point d'histoire; il n'a qu'une chronique un peu uniforme, pareille à celle des monastères de l'ancien temps. Dans le calme les faits ordinaires se grossissent, ils affectent très vite les allures de légendes; je m'imagine volontiers que les historiens d'autrefois amplifiaient sur la réalité. D'où l'on m'accusera peut-être d'avoir exagéré et d'avoir pris ma bourgade pour Thèbes aux cent portes. Le proverbe dit : Au paysan, son champ est toujours le plus beau, sa maison la plus grande, son fils le plus gaillard.

HENRI BOUCHOT.

Nous empruntons au Catalogue-Guide du Cabinet des Estampes, que M. Bouchot va publier et qui était réclamé depuis si longtemps, les renseignements suivants : Le Cabinet possède à l'heure actuelle environ 2,700,000 pièces diverses réparties en volumes reliés, en albums à reliure mobile, en dossiers volants. Les séries les plus riches sont les musées, les œuvres de peintres ou de graveurs, l'architecture, l'histoire, les sciences, les costumes, les portraits, la topographie. Le Cabinet des Estampes forme un des quatre départements distincts de la Bibliothèque Nationale; il est ouvert de dix heures à quatre heures, hiver comme été, pour les personnes munies d'une carte de travail délivrée par l'administration de la Bibliothèque. Les visiteurs sont reçus *sans carte* dans les salles d'exposition les mardis et vendredis (sauf dans les deux semaines qui précèdent les fêtes de Pâques), mais ils n'ont pas droit à la communication des volumes. Pour obtenir une carte d'admission, les étrangers doivent se munir d'un papier d'identité délivré par leur ambassade à Paris. La carte qu'on leur donne sur la vue de ce papier est rigoureusement personnelle et ne se peut prêter, à peine de déchéance.

Les salles d'exposition du Cabinet des Estampes renferment les plus belles œuvres gravées de toutes les écoles; il en existe un catalogue spécial. L'histoire du département a été écrite par le comte Henri Delaborde, conservateur, dans le livre intitulé : *le Département des Estampes*.

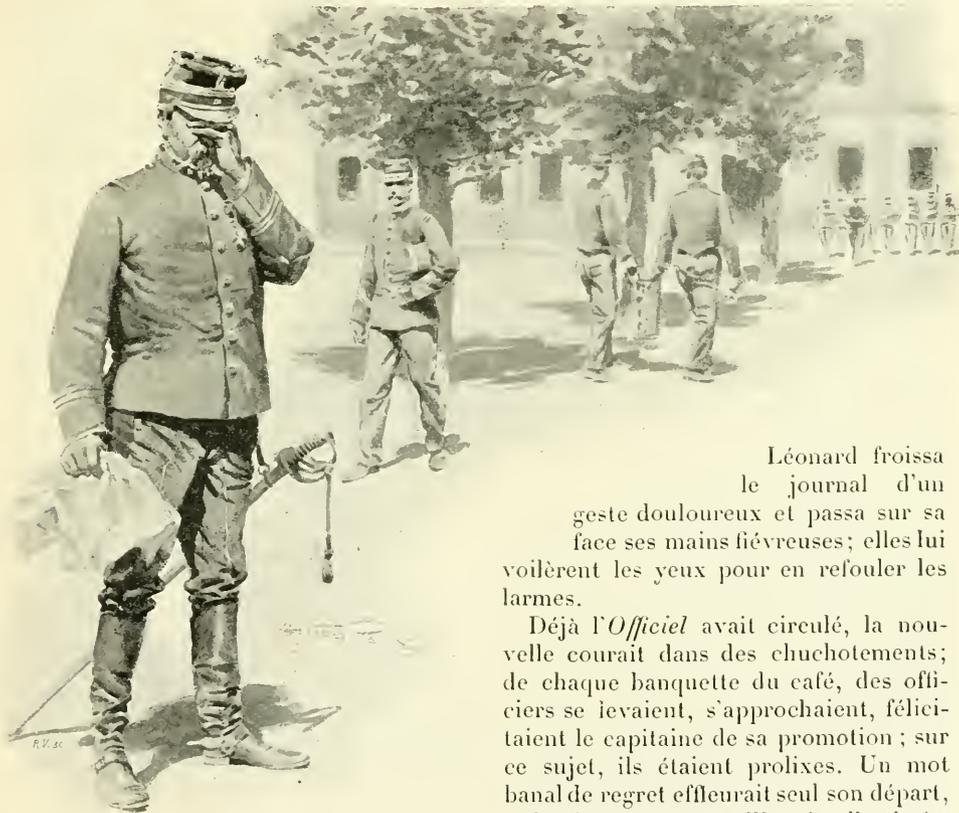
N. D. L. R.

OREILLE FENDUE

I

Le jour où l'*Officiel* publia enfin sa nomination de commandant, gagnée par seize patientes années d'attente dans

vices, il recevait un grade honorifique et la retraite qui y était attribuée, mais jamais il ne marcherait à la tête de ses quatre compagnies, et surtout il lui fallait quitter l'armée!...



le grade de capitaine, Léonard Laroche eut en même temps la secousse de lire, au-dessous de la bienheureuse ligne, un décret qui tua sa joie. Il était admis d'office à la retraite.

On le jugeait trop usé ou incapable d'exercer le commandement d'un bataillon. Par égard pour ses longs ser-

Léonard froissa le journal d'un geste douloureux et passa sur sa face ses mains fiévreuses; elles lui voilèrent les yeux pour en refouler les larmes.

Déjà l'*Officiel* avait circulé, la nouvelle courait dans des chuchotements; de chaque banquette du café, des officiers se levaient, s'approchaient, félicitaient le capitaine de sa promotion; sur ce sujet, ils étaient prolixes. Un mot banal de regret effleurait seul son départ, et le vieux, tout ramolli qu'on l'estimât, pénétrait, sous les compliments, à la fois un dédain et une envie. « Il avait de la chance; le ministre aurait pu lui fendre l'oreille un jour plus tôt, et dame! il serait parti capitaine; tandis qu'on lui donnait à la fois le grade et la retraite supérieures sans qu'il fût astreint aux deux ans d'exercice exigés de ses camarades. »

Pour tous, il était donc un veinard, le père Laroche, et lui, cependant, était si triste!

Une amertume élargit sa douleur. Il comprenait encore le tacite reproche décelé dans les propos; il n'était plus bon à rien, vieille baderne dont le départ, depuis longtemps, aurait dû faire place à d'autres plus jeunes, plus ambitieux, énervés par l'interminable attente dans les bas grades. Depuis tant d'années, les impatients réclamaient la fameuse réforme promise — et jamais tenue — le rajeunissement des cadres.

Et le vieux, si placide dans sa servitude passée, apercevait tout d'un coup les tréfonds des générations nouvelles, pétries d'égoïsme, élevées dans la soif du succès, incapables d'abnégation; race malade de nos temps, stériles en caractères, mais riches en *strugglefortifiers*.

La résignation perpétuelle de son existence de soldat avait assoupli Laroche à toute désillusion, tuait en lui toute révolte. Il subit les félicitations, ne s'irrita point des appétits qu'aiguïsait son départ, et, dans sa soumission aux usages, se crut même obligé, à la pension, d'offrir le vin fin aux camarades.

Ces sensations, d'ailleurs, étaient confuses dans sa vieille tête incapable de les analyser; il s'en dégageait seulement un malaise et, tel un errant dans la nuit, Laroche se sentait isolé dans son deuil.

Les jours suivants, il égrena ses visites d'adieu.

Bonhomme, il agréa les banales condoléances, fut reconnaissant là où il crut distinguer — non point un regret, il n'était point si exigeant — mais une sympathie, ou tout au moins de l'affabilité.

A la caserne, seulement, son cœur de soldat battit. Ses hommes, prévenus, l'attendaient dans le réfectoire. Il balbutia quelques mots, attendri par la vraie tristesse qu'exprimaient les visages. Il les aimait, ses troupiers, et était aimé d'eux.

Dans le bureau de la compagnie, bouleversé par les effusions sincères dont ses braves enfants l'avaient gratifié, il s'assit lourdement, le front dans les paumes, les coudes à la table sur laquelle il avait tant de fois examiné la comptabilité et signé les pièces.

Debout devant Laroche, se tenait le sergent-major. Il ne troubla point le recueillement de son chef, mais attendit que ce dernier relevât le front.

Alors il parla :

— Mon capitaine, — mon commandant, veux-je dire, — avant que vous nous quittiez, les gradés et les hommes de la compagnie seraient heureux que vous gardiez d'eux un souvenir, comme d'en conserver un de vous. Si vous y consentez, le photographe est là pour tirer le groupe de la compagnie, avec vous au milieu de nous.

Laroche se dressa :

— Si je consens!... Ah! les braves cœurs que vous êtes!... Au moins, je ne m'en irai pas seul; j'aurai votre présence à tous avec moi; elle ne sortira ni de mes yeux ni de mon cœur.

Les hommes l'attendaient, déjà rassemblés devant l'objectif; très fier, un bon sourire épanoui sur la face, Laroche se campa au milieu d'eux.

Le photographe parti, le vieux soldat voulut parler encore; dans sa gorge les sanglots brisèrent la voix qui, uniquement, chevrota :

— Mes amis!... Oh! mes amis!...

Frémissantes, ses mains s'offraient aux étreintes, les prolongeaient dans le deuil de les rompre... et de ne plus les retrouver jamais!...

Le commandant se retira dans la petite ville où le ramenaient des souvenirs d'enfance et la maisonnette qu'il avait héritée des vieux.

Laroche ne connaissait plus personne; depuis le jour où l'avait appelé la

conscription, trente-cinq ans s'étaient amassés; mais, grâce aux vertus de ses parents, le nom qu'il tenait d'eux n'était pas oublié.

Au café, il eut sa table réservée et le patron s'abonna, en l'honneur de son client, au *Moniteur de l'Armée*. Il le remettait au commandant et n'aurait permis à personne autre de rompre la bande du journal.

La ville était fière de son commandant, l'unique retraité qu'elle possédât. Jadis, les anciens serviteurs du pays se plaisaient à élire en elle leur refuge. La rivière était poissonneuse, le climat doux, le prix de la vie modique, toutes choses importantes pour les vieux désœuvrés qui doivent mesurer leurs besoins et leurs plaisirs aux minces munificences de leur pension. Mais depuis, un chemin de fer avait traversé la localité; la facilité des transactions renchérisait tables et logements; les ingénieurs, devant l'eau vive, peu soucieux des truites, s'étaient révoltés à l'idée d'une telle force motrice improductive, et des usines avaient aligné leurs cheminées fumeuses là où frissonnaient les peupliers verts, et elles empoisonnaient la rivière de leurs issues.

Adieu, dès lors, aux lentes et délicieuses stations sur les berges ensoleillées, la ligne à la main, dans la convoitise d'une friture.

Un à un, les pauvres gens étaient partis à la recherche d'une hospitalité accessible à leur budget. Quelques-uns, enracinés au pays, avaient rogné sur leur tabac ou leur demi-tasse, puis la mort avait moissonné leur petite troupe. Enfin, depuis deux ans, le dernier avait disparu, quand Laroche arriva.

Sa venue fut considérée par la ville comme une revanche des défections et une espérance de colonie nouvelle. Le commandant, par sa présence, pouvait attirer d'autres officiers supérieurs. Ceux-ci, mieux rétribués que les capitaines ou lieutenants déserteurs, rendraient à la cité chauvine sa gloriolo, car, sans l'avouer, elle avait encore sur

le cœur la défection de ses anciens fidèles.

Aussi, le bon Laroche se sentit-il ragaillardir par la sympathie et la déférence qui partout l'accueillaient.

Il s'était installé modestement dans la petite maison familiale qu'égayaient un jardinet fleuri et une tonnelle touffue de clématites, dont l'ombre serait bonne l'été pour prendre l'absinthe avec les amis. Sur la façade enguirlandée de glycines, la fenêtre ouvrait l'entrée à la vie extérieure, aux distractions de la route que peuplaient les jours de marché.

Dans la chambre, en face du lit, il cloua au mur la photographie encadrée grâce à laquelle il vivait encore avec ses troupiers. Et quand un rayon entraît, sous le miroitement du verre, les faces s'illuminaient d'un sourire.

Quand il eut, au-dessus, placé son brevet de la Légion d'honneur, accroché son revolver, la décoration lui parut complète. Et la première pipe qu'il fuma, au soleil d'automne, devant ses chrysanthèmes épanouis, lui fut délicieuse, bien que des fleurs montât la mélancolie de leurs senteurs amères, le parfum d'une rosée de larmes.

Mais vint l'hiver; le jardinet grelotta, dépouillé, le soleil n'eut, entre les nuages, que de pâles sourires, et quand Laroche, après sa demi-tasse, rentrait au logis et se trouvait seul devant son feu, les heures traînaient. Il bourrait pipe sur pipe, feuilletait son annuaire sans parvenir à combler les journées vides. L'inaction pesait à cet homme après sa longue habitude d'une existence aux occupations multiples et réglées. Par surcroît, la saison n'était point propice aux promenades; d'ailleurs, le vieux soldat devait s'avouer que ses jambes réclamaient des ménagements; on n'a pas trente-cinq ans de service sans rhumatismes.

Au départ du régiment, Laroche se jugeait vert, et depuis qu'il était désœuvré, il sentait la vieillesse peser sur lui chaque jour plus lourde. — « Plus

je me repose, plus je suis las ! s'étonnait-il, tonnerre ! je ne suis pourtant pas un clampin ! »

Léonard perdait aussi l'appétit et le sommeil. Il dépérissait comme un arbre transplanté trop tard dans un nouveau sol ; les racines rompues ne buvaient plus la sève nourricière. Alors, malgré lui, un frisson le secouait, et il se remémorait la cruelle vérité tant de fois énoncée dans les propos de pension : la moyenne des retraités ne coûte pas à l'État deux aus de pension.

Et cet homme, soldat de Solférino, sergent de Puebla, officier de Gravelotte, cet affronteur de danger, devant la mort sournoise avait peur.

Mais le printemps allait reverdir l'espérance, le soleil réchauffer les membres engourdis, et Laroche se crut reconquis à la vie quand, au nid suspendu à son toit, apparut la première hirondelle.

III

Au café, en dépliant le *Moniteur*, Laroche eut l'œil attiré par le numéro de son régiment. De nouveaux bataillons de forteresse étaient désignés pour renforcer la frontière de l'Est. L'ancien corps du commandant était compris parmi eux et la fraction détachée se trouvait être son propre bataillon.

Les places à garnir étaient indiquées. Un éblouissement aveugla Laroche. La route à suivre pour gagner la nouvelle garnison avait la petite ville parmi ses gîtes d'étape.

Son bataillon ! il le reverrait donc encore une fois !... Une angoisse suspendit sa joie : « Si le transport des troupes allait s'effectuer par voie ferrée ? »

Il écrivit et fut rassuré. Le mouvement s'exécuterait par étapes ; les ordres étaient arrivés, les dates fixées ; dans trois semaines Laroche aurait près de lui ses compagnons d'armes.

Le jour même, il lit sa caisse ; ses économies étaient minces ; néanmoins, en se privant un peu, il pourrait recevoir

les camarades à sa table et payer une chopine par tête à ses anciens troupiers. Il se fût plutôt endetté que de renoncer à cette joie.

Ses troupiers ! C'était à eux surtout qu'il songeait. A l'exception de la dernière classe libérée, il retrouverait, dans leurs rangs, les hommes qui avaient servi sous ses ordres. Son ancien contrôle à la main, il se campait devant la photographie et recherchait ceux qu'il pourrait désigner par leur nom. Sa mémoire rouillée se rajeunissait à cet exercice. Ah ! il ne les avait point oubliés, ses enfants ! à chaque nom, revivaient devant lui physionomie et caractère. Par avance, Léonard conversait avec chacun d'eux, évoquait des souvenirs menus, mais précis, trouvait d'adorables paroles dont son cœur était embaumé.

Il s'inquiétait encore des changements que, dans la compagnie, avait dû amener son départ. Son successeur, venu d'un autre corps, lui était inconnu. Était-il aimé des hommes ? leur était-il miséricordieux ? Laroche le souhaitait de tout son cœur, mais si le nouveau venu l'avait supplanté dans l'amour de ses hommes, il en eût été jaloux.

Chaque matin, après son déjeuner, le commandant trompait son impatience par une promenade sur la route d'où bientôt il verrait poindre la colonne. Il restait de longues minutes arrêté en face du long *ruban de queue* qui s'étalait au delà du coteau, et savourait par avance les anxiétés de l'attente et les joies de l'arrivée.

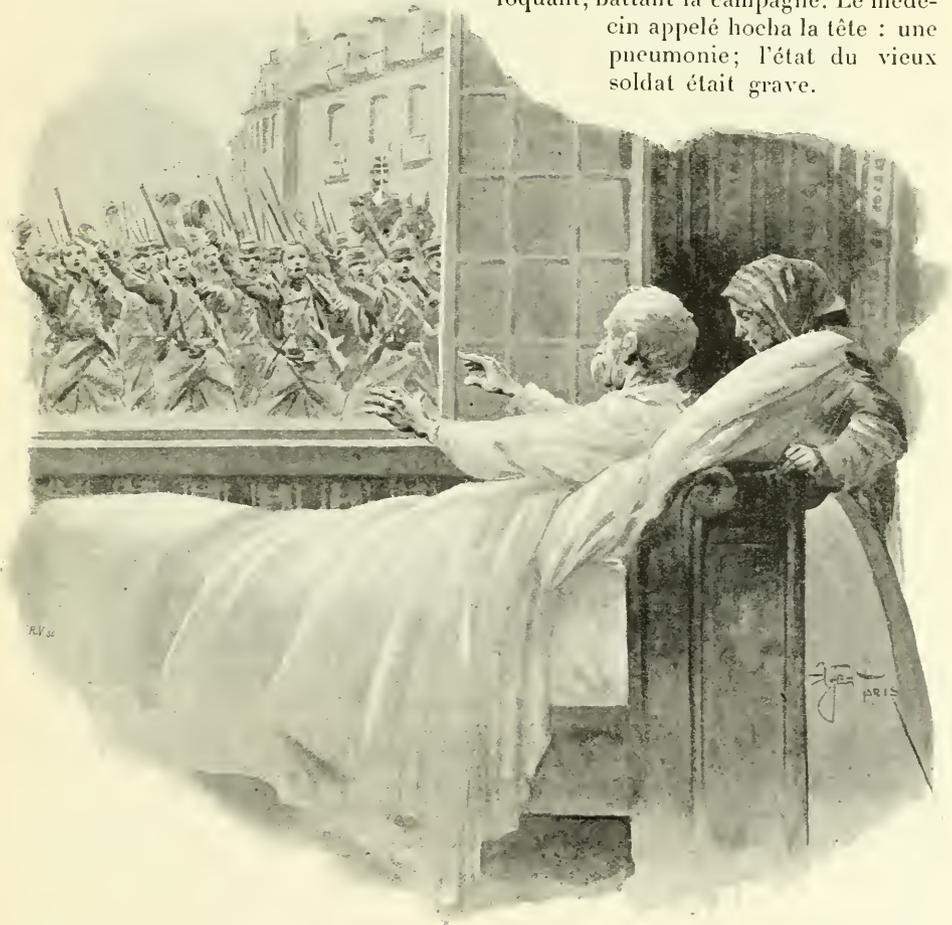
Au cours de ses stations, il avait eu froid. Il toussait, mais riait aux avis des bonnes gens qui voulaient le forcer à se soigner. Allons donc ! il serait guéri quand les amis seraient là.

Laroche se minait d'attente. La nuit, il s'agitait, fiévreux, tenu en éveil par l'intensité de son désir. Durant ses courts assoupissements, il se croyait toujours sur la grand'route, au sommet de la côte, les yeux tendus vers la crête lointaine d'où la troupe allait surgir. Et les heures passaient ; il s'irritait du retard, se tor-

turait d'inquiétude. Enfin, les tambours débouchaient, avançaient. Plus ils se faisaient proches, moins il les voyait distincts... Une buée troublait ses yeux, et dès qu'ils l'atteignaient, la nuit le noyait... Aveugle, il entendait le mar-

et s'il se rendormait, c'était pour se débattre en de semblables cauchemars.

Tout était prêt cependant pour recevoir ses hôtes; encore deux jours et ils seraient là. Mais la veille de leur arrivée, la vieille Benoite, qui faisait le ménage, trouva le commandant dans son lit, suffoquant, battant la campagne. Le médecin appelé hocha la tête : une pneumonie; l'état du vieux soldat était grave.



tèlement des pas sur le chemin; la troupe filait, le dépassait sans le voir. Son angoisse s'éperdait en un appel... Brusquement, l'effort du cri l'éveillait, la sueur aux tempes, les oreilles bourdonnantes, les yeux écarquillés dans les ténèbres.

Puis la toux impitoyable le secouait, sa poitrine cassée par de longues quintes

IV

Benoite, la vieille femme de ménage du retraité, s'était installée à demeure auprès du vieux soldat. Lente et silencieuse se traîna la journée. La nuit survint, le mal dans le mystère des ombres élargit sa marche envahissante; le délire

hanta les rêves et les insomnies du malade.

L'aube blanchit; le jour naissait, ce jour si ardemment attendu par le commandant et qui devait lui amener la joie de se retrouver parmi ceux qui avaient peuplé sa vie.

Le docteur entra.

Il s'effraya des progrès rapides du mal. Douloureusement, il hocha la tête devant l'interrogation anxieuse de Benoîte. La pauvre femme de ménage, du coin de son tablier, étancha ses larmes. Elle aimait son vieux soldat.

Elle se retrouva seul, près de lui.

Dans la petite chambre aux jalousies closes contre le soleil dont les raies filtrent et, ironiques, jettent la gaieté des poussières dorées et dansantes, Benoîte erre d'un pas assourdi, s'approche du lit, se penche sur son malade, remonte l'oreiller, navrée de l'impuissance de ses soins et des chapelets que sa prière égrène. Laroche, péniblement, halète. Dans la fièvre, sa voix, saccadée de toux, évoque des visions glorieuses : Patrie!... Drapeau!... Puis il s'assoupit; soudain dans le sifflement d'une quinte, son cri jaillit plus ardent et plus fort : Mes hommes!...

Au dehors, éclate le tumulte des tambours, les clairons enflent les notes en envolées joyeuses, le pavé sonne sous les pas rythmés parmi lesquels détonnent les tintements des fers.

Le commandant s'est redressé, la face ardente, l'ouïe attentive... Il entend... Il se souvient...

— La marche du régiment!...

Voici les amis attendus!... Il veut se lever, retombe sur l'oreiller... Désespéré, il invoque Benoîte :

— La fenêtre!... Ouvrez la fenêtre!...

— Mais... hésite la brave femme.

— Ouvrez!... Je veux les voir!...

Une telle supplication criaît dans la voix de Laroche, sa figure se convulsait d'une si douloureuse angoisse, que Benoîte domina ses scrupules de garde-malade. Elle déclencha l'espagnolette, repoussa des deux mains les persiennes.

D'un flot, l'air, la lumière, la vie envahirent la chambre. Et dans la gloire du soleil, le bataillon déboucha.

Le commandant implora encore :

— Plus près!... plus près!...

D'un effort, Benoîte roula jusqu'à la fenêtre la couchette du mourant. Alors, comme défilait sa compagnie, Laroche se souleva, enfla sa voix :

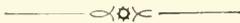
— Mes enfants!...

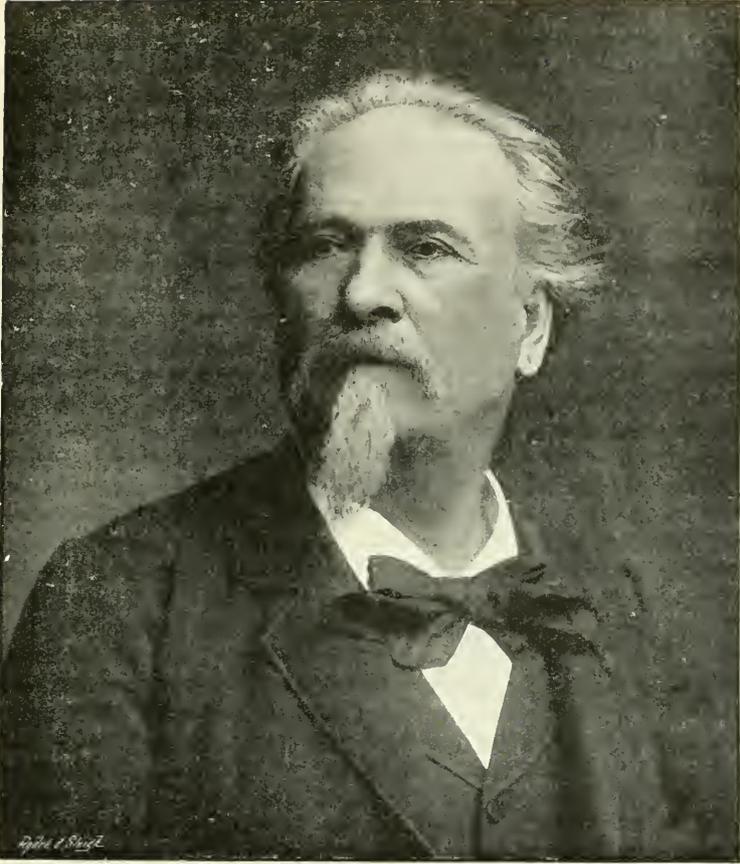
Les têtes se tournèrent vers l'appel entendu; une clameur houla, vibrante de bonheur, chaude d'enthousiasme :

— Le capitaine!... Vive le capitaine!...

Un rayon ensoleilla le front du vieux; ses lèvres palpitèrent, se fleurirent de la caresse qui leur était venue; mais déjà la troupe était passée. D'une détente, le commandant s'affaissa, la bouche à jamais fermée sur le suprême baiser d'amour, la tête enorgueillie par la joie qui avait illuminé sa mort.

GEORGES DE LYS.





Cliche Pierre Petit

FRÉDÉRIC MISTRAL

I

L'HOMME

Les cœurs sensibles et les âmes vaporeuses que la lune induit en rêveries; les amoureux d'étoiles qui s'en vont gémissant sur l'absence de leurs ailes; les mystiques à face de cire qui laissent s'explorer sur leurs fronts la tristesse des saules et semblent traîner avec dégoût la guenille de leur corps en fuseau; les

esthètes au cerveau fuligineux pour qui la maladie d'estomac et l'atrophie des muscles constituent les plus indiscutables signes d'une supériorité intellectuelle; tous les déséquilibrés, tous les inachevés, tous les ratés de la nature n'ont qu'à rejeter loin d'eux ces lignes où ne retentiront que des verbes de joie, de santé, de force, de sérénité et de soleil. Et ceux qui cherchent dans les vers je ne sais quelles fontaines de larmes où désaltérer leur soif de mélancolie peu-

vent n'en pas écouter plus long sur le propos de Frédéric Mistral. Car nul moins que lui ne donne l'idée du poète phthisique, funèbre ou poussif dont les muses catarrheuses des académiques salons ont jusqu'à ce jour imposé la mode.

Imaginez, en effet, un homme grand et svelte, à l'encolure et aux épaules d'athlète, au regard franc et heureux, au front limpide, à la voix chantante. Sa fine moustache, sa barbiche « à la royale » et son chapeau mousquetaire, joints à un port de tête un peu hautain, lui donnent l'air conquérant d'un dompteur de foules. Mais comme son accueil chasse vite la timidité qui tient à l'écart! Dès qu'on l'aborde, on est envahi de lumière; on se sent vivifié d'une brise marine et réchauffé d'un rayon d'avril. Son sourire est celui d'un adolescent et, durant qu'il parle, son geste harmonieux élève vers le ciel une invisible coupe.

Ce n'est pas seulement un charmeur, c'est un miraculeux sorcier. Il conquiert d'abord, il guérit ensuite. Pour ma part, j'ai souvenir que ma première rencontre avec Frédéric Mistral fit jaillir en mon cœur les joies naïves d'un sacrement d'initiation. J'avais quitté Paris la veille, et Paris me paraissait plus loin que Babylone ou que Memphis. Une grâce mystérieuse opérait en moi et, comme si se déchirait un voile, j'entrevois tout à coup la grandeur des civilisations libres et la beauté des campagnes laborieuses.

Par contre, j'avais totalement oublié les dates. Et lorsque l'impérial aède, non sans quelque coquetterie, me rappela qu'il comptait soixante années, je demeurai muet de surprise. Cette chair ferme et riche de sang, ces traits à peine effleurés par les rides, cette démarche alerte, cette gaieté d'enfant, était-ce vraiment d'un sexagénaire? Faut-il croire que sa communion constante avec la nature a doué ce chanteur du don de rajeunir avec tous les printemps? Ou plutôt doit-on reconnaître

qu'il porte en lui la santé d'une race plusieurs fois séculaire, d'une race pure de paysans libres qui devait aboutir à ce clair génie?

Toujours est-il que Mistral a le culte de la jeunesse. De l'œuvre d'Horace, il a dû oublier le *laudator temporis acti*. Pour lui, les jeunes gens ont toujours raison, à la condition qu'ils soient vraiment jeunes. Il les accueille, les appelle et, volontiers, vit en leur compagnie. Il les défend contre les bouderies de ses contemporains. Il eut un jour un mot bien plaisant. Nous étions autour de lui quelques jeunes hommes enthousiastes, qu'il surpassait du reste en verve et en verdeur. Vinrent quelques gens d'âge, décorés, illustres et solennels. Ils se dépensèrent en graves propos. Dès qu'ils furent partis, Mistral eut un geste de jolie gaminerie et s'écria : « Maintenant que les vieux sont partis, revenons à la joie! » Notez que parmi ces « vieux », il s'en trouvait dont il eût pu être le père.

Toutefois, nul plus que lui n'inspire le respect. Et, dans la génération nouvelle, parmi ceux mêmes qu'il traite en amis, je n'en sais pas un seul qui se permit une familiarité à son égard. C'est qu'on ne vénère en lui ni chamarrures ni pourpres, mais la dignité de la vie et la royauté de la splendeur.

Ce respect affectueux et cette affection respectueuse sont pratiqués d'ailleurs par tous ceux qui l'entourent. A Maillane, dans sa maison blanche, bâtie à souhait pour la sérénité du cœur, il est écouté comme un dieu et vénéré comme un père. Sa jeune femme est la collaboratrice dévouée de tous ses travaux, et sa gentille nièce est heureuse de transcrire ses poèmes. Ses gens obéissent avec empressement à ses moindres désirs. A l'époque des grands travaux de la terre, les soirs de moissons et de vendanges, il réunit à sa table tout son petit peuple de travailleurs. Et, noble comme un patriarche, avant de servir la soupe familiale, il distribue à tous l'éloge ou le blâme. Puis, ayant jugé

chacun avec justice, il ne veut plus être que l'hôte qui reçoit des hôtes, et le repas se termine par des chansons. Parfois, après son dîner, il se rend au café du bourg pour jouer « la manille » avec les anciens de Maillane. Et c'est à qui aura l'honneur de lui gagner sa demi-

dans la cour de la gare, et les gens à écharpe s'en allaient dignement derrière les cuivres officiels. Mistral nous prit à l'écart, quelques poètes, et nous dit : « Or çà, petits, j'espère que nous n'allons pas dîner avec tous ces grands hommes? Je sais, non loin d'ici, une



L'OUSTAU DE MISTRAL A MAIANO

tasse. Car la vénération n'empêche pas de « battre atout ».

C'est d'ailleurs en toute la Provence qu'il est ainsi connu et aimé. Il a un mot pour chacun, complimente les beaux gars, puis embrasse les jolies paysannes, en leur souhaitant mari robuste et fils gaillards.

Il n'est marinier, bouvier ou pâtre qui ne soit ensorcelé par lui. Un soir, je vis une scène bien édifiante. C'était à l'époque des représentations d'*OEdipe-Roi*. Le train ministériel nous avait amenés à Orange où se préparait un banquet. Déjà les fanfares faisaient rage

bonne auberge à rouliers; vous allez voir quelle soupe nous attend! » Et nous allâmes vers l'auberge, pendant que les ministres s'étonnaient de l'absence du maître et se consolaient en vantant « la sollicitude de l'État pour les patriotiques populations qui... » Or l'hôtellerie était un pur Olympe et la soupe un vrai nectar. Comme nous dinions en plein air, sous des platanes, nous chantâmes des ritournelles en langue d'oc. Anselme Mathieu murmura ses *Farandoles*; Félix Gras fit danser son *Pape Clément V*; Clovis Hugues clama des hymnes de Provence;

Paul Mariéton et Auguste Marin dirent des airs du Rhône et de la Méditerranée ; je psalmodiai des romances pyrénéennes. Durant que nous chantions, des postillons, des matelots et des gardiens de bœufs s'étaient assis aux tables voisines.

Ils écoutaient, hésitant encore à mêler leurs voix aux nôtres, quand tout à coup Mistral se leva, Mistral qu'ils n'avaient pas encore aperçu, car il était tourné vers nous : — *Eh! vaqui lou Mistraù!* s'écrièrent-ils. Et, avec une familiarité simple et noble, ils s'approchèrent de notre tablée. A la fin se heurtaient tous les verres, et ces braves gens chantaient à nos refrains.

C'était l'heure où des messieurs en queue-de-pie célébraient, au champagne, « la sollicitude du gouvernement... ».

II

L'ŒUVRE

Si le peuple du Midi aime et salue ainsi Mistral, c'est que le poète incarne et fait resplendir l'âme de toute sa race. Le secret de son génie a été de faire retentir à travers le monde les mille et mille voix confuses dont il est l'immortel écho. Il n'a eu pour être grand qu'à naître en son pays et à comprendre sa destinée. Ou, plutôt, il n'a eu qu'à l'aimer, car aimer, c'est comprendre. Et voilà pourquoi sa belle œuvre, reflet de sa belle vie, n'est pas *littérature*, mais *action*.

Mistral est, en effet, un homme d'action, et celui dont l'action a été la plus féconde en un siècle où tant d'agités ont si peu agi.

Depuis quarante-cinq ans, il n'a pas écrit une seule ligne de littérature, vu qu'on entend par littérature l'art de raconter n'importe quoi pour amuser n'importe qui.

Il faut donc mépriser comme sornettes les niaisés chroniques de boulevardiers ignorants où le poète des *Iles d'or* est représenté sous les apparences

d'un contribuable inoffensif, rimant au fond de son jardin pour la sécurité des grands de ce monde et le divertissement des citoyens bien sages.

Ce rôle de Candide-joueur-de-chalumeau est tout le contraire de celui de Mistral.

Il serait fastidieux de tenter ici l'analyse de ses œuvres. Elle ennuerait ceux qui les ont lues et n'apprendrait rien à ceux qui les ignorent. Toutefois, qu'il nous soit permis d'en exprimer l'essence et de montrer que les poèmes sont des actes, les strophes des gestes, les moindres paroles des cris d'appel.

Un seul but : la beauté de la vie ; une cause unique : la liberté des races et des hommes ; un seul moyen : l'amour de la nature.

Et comme sa destinée l'a fait naître en Provence, c'est par la Provence que le poète a inauguré sa mission émancipatrice. Nous verrons tout à l'heure combien l'œuvre ira loin de son berceau.

Toujours est-il que Frédéric Mistral, plutôt que de s'égarer en ces divagations nébuleuses où se perdirent quelques grands poètes disparus, a nettement marqué son champ d'action, laissant à ceux qui viendraient après lui le soin d'étendre, suivant son exemple et ses conseils, le domaine conquis par ses victoires.

Et c'est pourquoi, premièrement, jaloux de réveiller son peuple, il a parlé dans la langue de son peuple :

« Qui possède sa langue possède la clef qui des chaînes nous délivre », a-t-il écrit.

C'était, en effet, fièrement répondre à l'esprit capétien, jacobin ou césarien, que de rendre la vie à un idiome jadis plein de gloire, et que la domination unitaire avait tenté d'étouffer.

Point ne suffisait, cependant, d'exalter en des vers quelconques le parler provençal. Ce n'eût été que susciter une rivalité littéraire, curieuse pour des dilettantes, mais peu digne d'un haut dessein. Mistral ne pouvait écrire que

les chants de revendication d'un peuple et les odes triomphales d'une race qui rejaillit.

Et c'est justement qu'il s'écrie :

« Ame de mon pays, — toi qui rayannes, manifeste, — dans son histoire et dans sa langue; — quand les barons picards, allemands, bourguignons, — pressaient Toulouse et Beaucaire, — toi qui enflammas de partout — contre les noirs chevalcheurs — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

« Par la grandeur des souvenirs, — toi qui nous sauves l'espérance; — toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau, — malgré la mort et le fossoyeur, — fais reverdir le sang des pères; — toi qui, inspirant les doux troubadours — telle que le mistral fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;

« Car les houles des siècles, — et leurs tempêtes et leurs horreurs — en vain mêlent les peuples, effacent les frontières: — la terre maternelle, la Nature, — nourrit toujours ses fils — du même lait; sa dure mamelle — toujours à l'olivier donnera l'huile fine;

« Ame éternellement renaisante, — âme joyeuse et fière et vive, — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! — âme des bois pleins d'harmonie — et des calanques pleines de soleil, — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux. »

Cette âme pieuse de la patrie » a déjà inspiré *Mireille*, *Calendal*, *Nerto*, *la Reine Jeanne* et *les Iles d'or*. La voici maintenant qui soulève *le Rhône*, le prochain livre de Mistral. C'est elle aussi qui a donné au poète la force de mener à bonne fin son *Trésor du Félibrige*, magnifique dictionnaire où sont gardées

toutes les richesses des langues d'oc.

Lorsque parut *Mireille*, en 1859, le succès fut immense. Lamartine emboucha la trompette d'or pour annoncer au monde la naissance d'un génie. Or la beauté mystérieuse de ce poème n'avait



JEUNE FILLE D'ARLES

d'autre secret que l'ardent amour du poète pour la nourricière nature. Ce n'était pas seulement une idylle parfumée comme un épisode de Virgile, vivante comme un chant d'Homère et simple comme une scène de la Bible. C'était l'exaltation glorieuse de la terre provençale, de cette « terre patriale » que Mistral voulait délivrer. Le soleil,

le fleuve, la mer bleue, les blanches Alpilles, les champs d'oliviers, les taureaux de Camargue, les filles d'Arles, les gars du Rhône : voilà les vrais héros du livre. Le poète « briseur de chaînes » commence ses conquêtes par une bataille de fleurs. Avant de rendre à sa patrie la gloire, il la revêt d'azur et la couronne de roses pour que ses enfants aient l'orgueil de l'aimer.

Et, maintenant, voici *Calendal*, où, cette fois, la bataille est décidée, et où le cri de guerre n'est plus même dissimulé sous les chants d'amour. *Calendal* est un simple pêcheur de Cassis, qui, amoureux de la fée Esterelle, descendante des princes des Baux, « fait monts et merveilles pour être bien voulu de celle qu'il aime ». Esterelle a été, par surprise, épousée par le comte Séveran, brigand audacieux. Après mille travaux, *Calendal* tue Séveran, délivre Esterelle, et les deux fiancés sont acclamés par le peuple libre, parmi l'apothéose du soleil.

M. de Vogüé m'affirmait naguère que *Calendal* était le seul poème épique paru en terre française. C'est qu'en effet, pour soutenir une épopée, il faut autre chose que le don des rythmes et le goût des évocations historiques. Il faut avoir confiance dans les efforts de l'homme et croire au triomphe de ceux qui luttent pour une idée. *L'Odyssee*, *l'Enéide*, la *Divine Comédie* sont nées de cette foi superbe. *Calendal* lui doit sa beauté magique. Car le héros de ce poème est l'incarnation radieuse de l'esprit de liberté et d'initiative, luttant, appuyé sur la nature, contre l'esprit de centralisation et de nivellement, soutenu par les lois qu'impose la force. C'est le chevalier de la joie délivrant la Beauté, sa maîtresse, des mains meurtrières de l'Autorité, faucheuse des parterres fleuris. C'est aussi Mistral lui-même arrachant sa belle Provence aux réglementations d'un État usurpateur, et lui rendant sa langue et sa gloire parmi l'allégresse d'un peuple réveillé.

Les admirateurs de Mistral s'accordent

à considérer *Calendal* comme son incontestable chef-d'œuvre. Le combat pour la vie libre y est livré toutes bannières au vent.

Avec *Nerto*, nous retrouvons l'Avignon des papes et la république d'Arles. Ce sont brillants tournois, arènes populeuses, cours d'amour, belles dames et beaux chevaliers. Pareillement, le drame de la *Reine Jeanne* évoque le temps prospère où la terre d'oc rayonnait sur le monde, et où les cités libres ne reconnaissaient pas de capitale.

Mais, à côté de ces poèmes de longue haleine, où l'idée vivifiante de l'œuvre mistralienne se revêt de symboles et se pare de pourpres épiques, l'auteur de *Mireille* a pris soin de lier en une gerbe les odes conquérantes, les fiers sirventes et les hymnes triomphaux dans lesquels la cause pour laquelle il lutte est directement et hardiment défendue. Dans les *Iles d'or*, l'action est immédiate du poète sur le peuple. Mistral, tribun et prophète, est tout entier en ce recueil.

Citons au hasard : l'*Hymne à la race latine*, bondissant comme une ode de Pindare :

La terre est en fleurs quand tu fleuris,
Et dans l'éclipse de ta gloire
Toujours le monde a pris le deuil.

— *La Comtesse*, sirvente audacieux où sonne comme un bruit de charge ce refrain de revendication :

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

— *L'Ode aux poètes catalans*, où la libre alliance des peuples fédérés est fondée sur l'amour de la petite patrie.

— Et enfin, *le Chant de la coupe*, ce cantique sacré du Félibrige émancipateur où le poète demande au vin, sang de la terre :

Verse-nous la connaissance
Du vrai ainsi que du beau,
Et les hautes jouissances
Qui se moquent du tombeau!

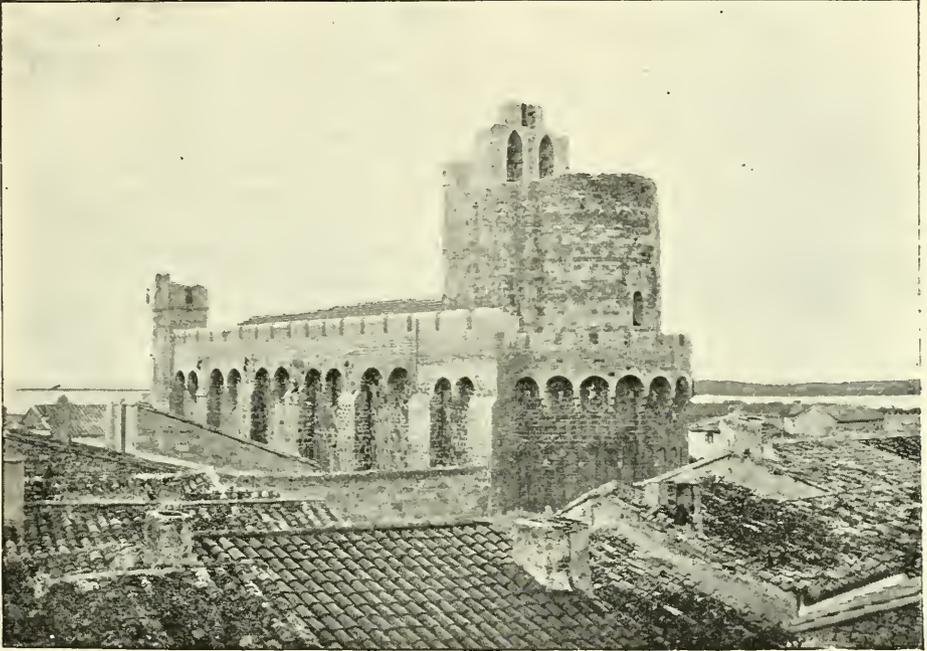
Or les poèmes des *Iles d'or* ont été

composés pour des cérémonies populaires, et Mistral, pareil aux aèdes antiques, les chante lui-même devant les foules assemblées.

C'est donc en vain que nous cherchions dans une pareille œuvre ces effusions lamentables, ces intimités amoureuses, ces fantaisies plastiques, et toutes

le clairon de la marche au bonheur.

Mais que ce clairon est harmonieux et pur ! Car Mistral, pour ce qu'il est un pasteur de peuples, ne se croit pas autorisé à négliger la parure de ses vers. Il est de la famille des classiques, en ce qu'il apporte un soin minutieux au choix des mots, à la clarté des images, à la



ÉGLISE DES SAINTES MARIES DE LA MER

ces calembredaines du sentiment ou du rêve, que notre époque de pleurards épileptiques a accueillies comme les malades accueillent les jouets en baudruche.

Cet homme robuste, qui s'avance vers des victoires décisives, n'a pas le temps de s'arrêter à des bagatelles d'enfant. Ce n'est pas un joueur de flûte, c'est un porteur de flambeau. Il pense avec raison que le véritable poète, par le fait qu'il a reçu de la nature le don de voir et de savoir, a la mission de conduire les hommes vers les terres promises de l'avenir. Et le verbe n'est pour lui que

vérité des peintures. Aussi la grandeur de ses idées s'épanouit-elle en un style de lumière. Son œuvre est comme sa terre de Maillane : riche de fruits, blanche de fleurs.

De là vient qu'elle charme les cénacles des lettrés comme elle enchante les assemblées populaires. Le peuple reconnaît en ce beau chanteur le plus haut missionnaire de la race, l'annonciateur de civilisations nouvelles, le Poète-Roi.

A la fin du XIX^e siècle, ce paysan simple, de par la vertu de la nature, a rendu vivante la légende des Orphées ravisseurs de foules et des Amphions

bâtisseurs de cités. Il gouverne par la victoire de l'amour et par la grâce du génie.

Et ceux qui assistaient naguère aux fêtes d'Orange comprendront maintenant quel élan de reconnaissance et d'espoir soulevait les dix mille poitrines, d'où montait vers le ciel, comme des trompettes de triomphe, ce cri joyeux : *Vive notre Mistral!*

III

INFLUENCE DE MISTRAL EN TERRE D'OC.

LE FÉLIBRIGE

Une telle voix ne pouvait demeurer sans écho, un tel homme sans influence.

Et, de fait, Mistral, depuis quarante ans, a exercé une influence prodigieuse. Il a créé une littérature, ranimé un peuple et rajeuni l'âme d'un siècle qui se mourait dans la mélancolie.

L'immense mouvement que Mistral a suscité en terre d'oc est si mal connu à Paris, si imparfaitement décrit par les informateurs ordinaires, qu'il convient de préciser en quelques lignes ce qu'on désigne en réalité par ce nom de *Félibrige*.

Je n'ignore pas que ce mot a été, par la suite, entaché d'un vague ridicule. Les Parisiens et les indifférents n'ont vu dans les Félibres que de bruyants Méridionaux se réunissant à date fixe pour manger la bouillabaisse, puis s'en allant, chaque année, déposer des bustes le long des routes, déclamer force discours et récolter des palmes académiques. Ce ne sont là que les évaporations de la coupe. Tous ces tumultes de voyage jouent dans le Félibrige le même rôle que les clameurs du boulevard dans Paris. Que penseriez-vous, en effet, d'un étranger qui, fort d'un séjour de quelques semaines en la première cité de France, s'aviserait de juger d'après les habitués des terrasses à la mode la ville où travaillent Berthelot, Rodin, Puvis de Chavannes, Alexandre Dumas, Lavis, Stéphane Mallarmé? Il n'est plus que

les princes hottentots ou les comtes malgaches, pour croire encore que le Boulevard représente Paris. Pareillement, il ne doit plus rester que les derniers indigènes du trottoir des Capucines pour incarner le Félibrige en la personne des joueurs de tambourin.

C'est en Provence, en Languedoc, en Aquitaine, qu'il faut chercher les vrais Félibres, dans les hameaux où les poètes vivent près de la nature, dans les cités où les jeunes gens enthousiastes se réunissent librement pour servir en commun l'œuvre du grand réveil.

Il paraît difficile de définir exactement ce terme de Félibrige. Mistral, qui l'a trouvé, laisse volontiers, avec une hautaine coquetterie, flotter autour de ce vocable un nuage de mystère. Comme on lui demandait la signification exacte de ce mot, il répondit en souriant : « Il nous fallait un nom. Troubadour était bien pendule, Trouvère bien opéra. Un jour j'entendis une vieille femme qui chantait une ancienne romance provençale, dans laquelle le mot *félibre* revenait comme un refrain. Félibres : traduisez lettrés, docteurs, apôtres. Toujours est-il que félibres nous sommes! »

A la vérité, ce mot du vieux provençal, laissé par les Grecs avec les colonies phocéennes, se trouve en un cantique dit de Saint-Anselme, à ce vers : *li set Felibre de la lei*, les sept sages, les sept docteurs, a-t-on traduit, et j'ajoute : les sept *révélateurs* de la loi.

Le véritable sens est, à mon avis, celui-ci : révélation d'une chose qui existe, qu'on ignorait ou qu'on avait oubliée.

Les félibres sont ceux qui ont pris à tâche de révéler à la race dont ils sortent sa beauté propre, sa force latente, sa libre destinée.

Il faut donc entendre sous ce terme de *félibrige* la communion des poètes de terre d'oc dont la mission fut de réveiller leur peuple qu'avait assoupi la centralisation littéraire, administrative et politique; puis de l'éclairer sur les richesses de sa langue, les splendeurs de

son histoire et la gloire de ses efforts prochains.

On voit par là que le fait d'écrire en langue d'oc n'est que la fonction moindre du vrai félibre. Comme l'a affirmé Mistral lui-même, la langue est « la clef qui des chaînes nous délivre ». Briser les chaînes est donc le souverain devoir. L'émancipation des cités et des races, la conscience de leur personnalité robuste rendue aux petits groupements humains, voilà la grande œuvre félibréenne. On commence par *Mireille*, mais on continue par la manifestation communale des Arènes de Nîmes. Les années futures diront par où l'on finira.

« Ce que le Félibrige a prouvé de plus clair, a dit excellemment Paul Mariéton dans *la Terre provençale*, c'est l'existence d'une race méridionale que la centralisation n'a pas plus fait disparaître qu'elle ne peut déplacer les fleuves et les montagnes. »

Or, le premier bienfait d'une tentative si hardie encore que si naturelle a été de susciter en pays d'oc l'épanouissement d'une floraison littéraire que rien ne faisait prévoir il y a cinquante ans.

Sans doute, il y avait toujours eu en terre latine des chanteurs rimant dans leur idiome local. Mais ces essais isolés n'avaient nulle intention d'influer sur le réveil du peuple. Le grand poète agenais Jasmin, lorsqu'il écrivait dans la langue de ses pères les fraîches idylles jaillies de son cœur, n'avait pas la moindre conscience d'une renaissance à féconder. Bien plus, il déclarait que son œuvre était le testament d'une langue.

Mistral, au contraire, a jeté un appel à tous ceux de sa race, et les a incités à suivre son exemple.

Cet appel fut entendu jusqu'à l'Adour. Des Alpes aux Pyrénées surgit une phalange de nouveaux poètes; une littérature venait de naître et tout un peuple avec elle rebondissait. Mais des pages spéciales ne seront pas superflues pour étudier l'évolution du Félibrige.

Pour aujourd'hui, ce qu'il importe de dire à propos de Mistral, c'est que le

grand poète voit se dresser autour de lui toute une génération ardente, croyante, décidée, prête à le suivre dans toutes les revendications. Lui-même nous le disait naguère : « Maintenant, je me sens compris tout à fait. » Et il écrivait encore : « Toute cette jeunesse qui brûle d'entrer dans l'action me remplit le cœur d'allégresse... »

Ce qui le charme par-dessus tout, c'est de voir que, grâce à sa propagande infatigable, il retient dans la terre natale tant de forces qui jadis s'en échappaient. Et pourquoi s'en iraient-ils, en effet, ces jeunes gens? N'est-il pas fini, le temps où Paris seul avait le droit de consacrer le génie? Ah! certes, le Félibrige n'aurait-il eu d'autre résultat que de faire jaillir ces émulations glorieuses par quoi la province n'est plus tributaire de la capitale, il lui faudrait vouer des encens!

Mais une foi plus profonde anime les nouveaux venus. Une France régénérée et de partout vivante leur apparaît prochaine, grâce au réveil des libertés locales. Ils savent que le relèvement des individus et des cités fédérés ne pourra que concourir à la splendeur de la grande patrie et au bonheur de la terre pacifiée. Et comme, d'autre part, ils sentent que leur race est belle et forte, ils entrevoient pour eux un avenir de gloire qui donne à leur poésie la robustesse de l'espoir.

Aussi faut-il admirer leurs transports lorsque Mistral prend la parole aux fêtes annuelles de la Sainte-Estelle. On dirait qu'un nouvel évangile a transformé ces jeunes hommes en néophytes. Leurs yeux sont illuminés de soleil, une flamme mystérieuse circule sur leurs fronts, et l'âme invisible des choses transforme jusqu'au décor qui les entoure. J'ai vu, dans la dernière fête d'Avignon, deux cents convives se lever spontanément, beaux comme des chevaliers, tandis que Mistral chantait *la Coupe*. Les Parisiens les plus sceptiques, venus peut-être avec l'intention de sourire, restaient béats d'étonnement. M. Claretie s'exaltait; et mon confrère Émile Berr, du *Figaro*,

pen enclin cependant aux hyperboles, ne put retenir, devant pareil spectacle, cette exclamation émerveillée : « Mais ce n'est plus une littérature, c'est une religion ! »

IV

INFLUENCE UNIVERSELLE DE MISTRAL
LA RENAISSANCE DE LA JOIE

Si l'influence de Mistral était demeurée exclusivement provençale ; si l'action exercée par le poète de *Calendal* n'avait pas dû dépasser les bords de la Loire et les cimes des Alpes, on ne verrait pas aujourd'hui le monde entier se passionner pour son œuvre. Dans son originale *Cité moderne*, M. Jean Izoulet démontre que « la vérité élaborée par une élite infiltre plus ou moins tout le tissu du corps social, l'imprègne et le modifie durablement ». Qu'est-ce donc lorsque cette vérité est si naturelle, si simple, si accessible à tous, que les pâtres en peuvent être touchés aussi profondément que les penseurs ? C'est ce qui explique pourquoi Mistral, en même temps qu'il recevait les hommages des paysans du Rhône, recueillait les suffrages des savants comme Gaston Paris, et des psychologues comme Anatole France et Maurice Barrès.

Pour ce qui est d'abord de la langue française, on peut dire qu'elle doit à Mistral presque autant que la langue provençale. Après cette inondation de flots troublés que le romantisme avait précipités sur notre littérature en ouvrant, par le Nord, les écluses des Barbares, il nous fallait la purification de la Méditerranée et la douceur reconfortante du soleil helléno-romain. La France, ne l'oublions pas, est de la grande famille latine, et, sous peine de renoncer à son propre génie, elle doit maintenir intégral l'héritage qui lui vient de la Grèce. La langue d'oïl et la langue d'oc étaient les deux pousses jumelles surgies du terroir qu'avaient fertilisé le parler de Virgile et celui de Platon. Si l'une d'elles se

desséchait, l'autre, fatalement, devait s'étioler à son tour. Et, dans ces temps derniers, on a pu croire que c'en était fini de notre floraison radieuse. Mortes les racines, l'arbre perdait déjà ses feuilles, et les fruits pourrissaient sur les branches caduques.

Mais voici qu'est venu Mistral, dont la fontaine fertilisante, jaillie des sources vives de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*, a ranimé du même jet l'olivier d'oc qu'on croyait flétri et le chêne d'oïl qui paraissait dépérir.

Au surplus, nul n'ignore que le poète de *Mireille* parle admirablement le langage de Racine et de Bossuet. Les traductions, les préfaces, les lettres qu'il a publiées en français, pourraient fournir d'utiles leçons à ceux de nos illustres qui font profession d'écrire dans l'idiome de Paris. Et, pour bien prouver que la culture du provençal ne peut qu'aider à la connaissance de notre langue, qu'il me suffise de citer deux félibres, amis et disciples de Mistral, dont personne ne s'avisera de contester le talent bien français : j'ai nommé Paul Arène, qui, parmi l'invasion croissante des Kymris, des Seythes, des Babyloniens et des Finnois, a conservé dans le coffret de son style ciselé le pur dépôt des deux derniers siècles ; — et, parmi les jeunes, le limpide et mélodieux Charles Maurras, dont *le Chemin du Paradis* est jonché des fleurs simples que Fénelon jetait sur les routes de Salente.

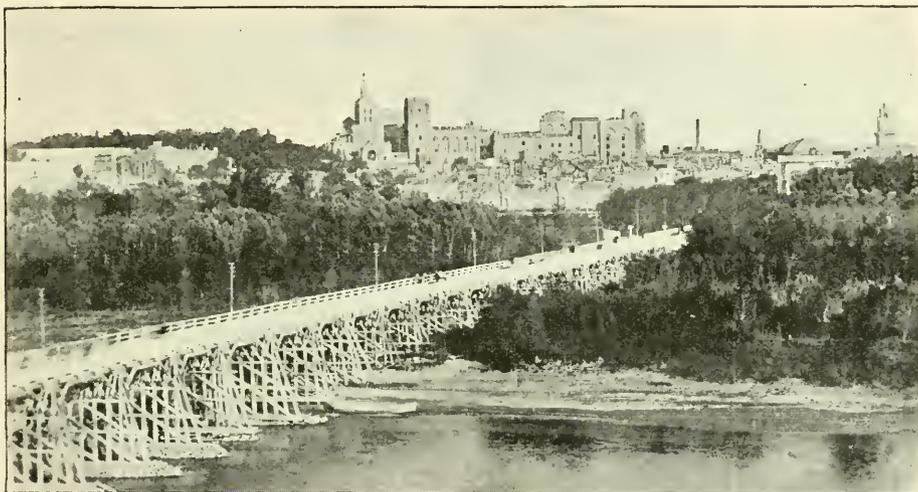
Or, ce n'est pas seulement le doux langage et l'esprit lumineux de la Grèce, c'est encore sa sagesse équilibrée, sa libre hardiesse et sa sérénité robuste que nous a rendus Mistral.

Je ne voudrais pas faire ici le procès des générations précédentes, mais, véritablement, depuis de longs jours, nous mourions d'énervement, de tristesse et de folie. Nous n'étions plus des êtres humains, mais je ne sais quels monstres de rêve, au corps malingre et veule, et dont la tête énorme bouillonnait en tourbillonnante fumée. Tous les actes de la vie publique, comme toutes les œuvres

de la pensée, semblaient émaner d'un hôpital de convulsionnaires. Et, certes, lorsque sera venue l'heure des renaissances définitives, la littérature et la politique de ce siècle n'appartiendront plus à l'histoire, mais ressortiront de la pathologie. Et je m'explique presque pourquoi quelques-uns ont, par lassitude, jeté le mot de *décadence*.

C'est qu'ils ne voyaient plus, parmi le tumulte de nos mauvais songes, la fontaine de Jouvence où l'humanité n'a

« Nous avons beau, écrivait naguère Mistral dans une lettre qu'a publiée *la Plume*, nous avons beau nous lamenter sottement sur les décadences, sur les fins de siècle, sur les désillusions et les désespoirs : chaque matin un beau soleil tout flambant neuf renouvelle la joie des êtres; chaque année une belle génération de gars et de jeunes filles pousse et fait oublier ceux qui ont précédé; et chaque lustre, quelque élu, comme vous, démontre, en forme rajeunie, que les



ILE DE LA BARTHELASSE ET CHATEAU DES PAPES

qu'à puiser éternellement : la Nature. Pour avoir tenté de désobéir au rythme tranquille des choses; pour avoir voulu déifier son essence invisible aux dépens de son corps merveilleux; pour avoir renié la divine matière dont il n'est que la fleur suprême, l'homme était devenu semblable à ces plantes, jadis l'orgueil des plaines libres, et qui se meurent maintenant dans les dorures des éphémères maisons. Il n'y a de décadence que dans la vie factice; la vie naturelle n'en connaît pas. Les hivers peuvent succéder aux automnes, mais les printemps remplacent les hivers, et de jeunes roses surgissent où les corolles d'hier jonchent encore le sol.

vieux, après tout, ont bien fait de se taire, et que la poésie, intarissablement, chasse flot après flot, comme la source de Vaucluse. »

Cette foi dans les aurores nouvelles, cette confiance dans les perpétuels retours, cette sérénité pareille au calme immuable des moissons et des forêts, elles emplissent les épopées d'Homère, soulèvent les strophes de Pindare, animent les chœurs d'Aristophane, empourrent les églogues de Virgile. Le radieux naturisme des anciens les avait préservés des mélancolies mystiques, et leurs glorieuses races ne sont tombées que pour avoir déserté les autels de Cybèle.

Le poète de *Mireille* nous a donc rendu l'espoir, parce que lui-même, semblable au géant Antée, a reconquis la force en embrassant la Terre, notre mère à tous. Grâce à lui, nous savons à jamais que, tant que subsistera la fécondité de la Nature sans fin, ressuscitera la grandeur de l'humanité. De son œuvre et de sa vie, il ressort que le juste n'a pas le droit de pleurer; et de là vient que, sur le déclin de notre âge de trouble, nous avons enfin retrouvé LA JOIE.

La *Joie* qui n'est pas, ainsi que l'ont radoté des bergers d'opéra-bouffe, l'abnégation dans la vie passive et le renoncement aux luttes de l'intelligence, mais, au contraire, l'effort continu, par les conquêtes de l'action, vers le triomphe des libres idées.

De même que le lis a pour fonction d'être beau et d'embaumer l'air qui l'environne, de même l'homme a le devoir de s'épanouir dans sa force et de s'épandre par sa pensée. Celui-là seul connaît toute la joie qui sait et peut s'accomplir tout entier.

Et, pour ajouter à sa doctrine la propagande de l'exemple, le beau paysan

de Maillane, poète, philosophe, savant et chef de peuple, nous a prouvé que le plus admirable des vivants était celui qui mettait un corps robuste au service d'un puissant cerveau.

Or, si l'on considère que, par le seul miracle de son génie, cet homme a ramené une langue, suscité une littérature, réveillé une race et ragailardi toute une jeunesse, que ne pouvons-nous attendre des années futures, lorsque tous ceux qui marcheront sur ses traces feront retentir dans les villes leur apostolat de lumière et d'amour :

« *Adonc courage!* m'écrivait récemment Mistral, *vous verrez la terre promise par les poètes!* »

Et voilà pourquoi, nous tous qui sommes jeunes, un grand souffle d'espoir nous a redressés vers les cimes; voilà pourquoi, pareils à Calendal, nous pourrions sur les foules brandir le rameau d'olivier, portant dans nos regards et sur nos fronts, en même temps que le souvenir des soleils disparus, le resplendissement des aurores prochaines.

JEAN CARRÈRE.

Quand lou moï de mai fleurit,
 touti volon viève,
 e quand lou soubèn sourit,
 touti lou van beure
 yistès. L. bon Provençau,
 soubèn ègre l. censan
 de la soulesado
 e de la masado

Quand fleurit le mois de mai,
 tous veulent vivre. — et quand
 sourit le soleil — tous vont le
 boire : — nous autres, les bons Provençaux, —
 nous voulons être les courtiers — du
 soleil qui luit — et des fleurs de mai. —

F. Mistral

L'AFFICHE MODERNE

Je vous vois sourire, ami lecteur, et esquisser une moue dédaigneuse. Peuh! l'affiche..., un petit art, un art éphémère et frivole... Halte-là! je voudrais, laissant là tout préjugé, essayer de vous faire entendre que ce petit art a eu d'importants résultats; qu'il a contribué pour une bonne part à l'émancipation de notre goût, à la rupture de certaines vieilles formules, et que, par son action continue et insinuante, par son énorme diffusion, il a habitué le public à des effets nouveaux: gaietés de la couleur, hardiesses du ton franc, synthèse des formes..., etc.: qu'il a débarbouillé notre œil et dégourdi notre intellect, au point de devenir un actif ferment d'innovation, et, presque à l'égal des toilettes et des modes, un adjuvant précieux pour les recherches du modernisme, je veux dire pour la lutte des jeunes contre les routines d'école; qu'il a favorisé l'essor de l'élément décoratif dans l'enseignement du dessin; qu'il a enfin été pratiqué par des artistes d'une imagination souple et abondante, d'un talent parfois fort original, et que de véritables maîtres n'ont pas dédaigné d'y apporter leur note personnelle... Voilà bien des choses pour une affiche, comme vous voyez.

L'affiche a, en effet, une grande puissance et un grand attrait. Elle frappe à coups répétés, souvent innombrables; elle s'empare du regard, bon gré mal gré. Elle a pour elle le plein air, la reculée, l'animation de la rue, l'ambiance de l'atmosphère, l'élasticité des programmes. On ose dans une affiche ce qu'on n'oserait guère dans une peinture. De là des libertés piquantes, des trouvailles imprévues, des motifs enlevés au pas de charge. L'œil reçoit ainsi des impressions, prend des accoutumances dont l'influence rélaxée se fait sentir jusque dans le do-

main de l'esthétique pure. Je sais ce que les moralistes reprochent à l'affiche: ses allures provocantes, ses minois fripons, ses jambes en l'air; j'entends l'affiche de théâtre, de bal, de café-concert, qui nous représente, — et c'est le cas six fois sur dix, — de jolies per-



Grafton Gallery, par Grasset.

sonnes ultra-parisiennes, décolletées et court-vêtues. Comment empêcher que l'éternel féminin, avec ses capiteux atours, ne soit un thème particulièrement favorable, et que les lieux de plaisir ne soient si volontiers prodigues d'alléchante publicité? Pourquoi souhaiter qu'un art pimpant se fasse morose et se prive de ses naturelles ressources?

De ceci donc il appert que le dessina-

teur d’affiche, la modiste et la couturière sont les plus sûrs éducateurs du goût des foules.

Après avoir longtemps hésité sur sa voie, l’affiche est brusquement entrée,

même de celles sorties des mains d’un Delacroix, d’un Raffet, d’un Charlet, d’un Johannot, d’un Gavarni, d’un Édouard de Beaumont, d’un Devéria : ce ne sont que des couvertures de livres grossoyées et agrandies. En réalité, la réclame illus-

trée n’avait pas fait de progrès sensibles depuis que le bon Mercier, l’auteur du *Tableau de Paris*, célébra naïvement ses timides audaces ; la découverte de la lithographie ne l’avait même pas élevée au-dessus d’une chétive image en noir, illisible à distance. M. Ernest Maindron, dans son beau livre sur les *Affiches illustrées*, nous a doctement raconté comment et par quelle longue et pénible gestation la chrysalide obscure était devenue le brillant papillon qui fait aujourd’hui la joie de nos rues.

Tout à coup intervient Jules Chéret, le grand chromolithographe, et le *fiat lux* de l’affiche en couleurs se propage par la trompette aux mille voix. M. Jules Chéret est, au sens artistique, l’indiscutable créateur de l’affiche moderne.



La Comédie, par Chéret.

depuis une dizaine d’années, dans une ère de singulier développement. A la France, et à la France seule, revient le mérite de cette remarquable et féconde floraison. Jusque-là, l’affiche illustrée s’était traînée dans d’étroites ornières ; elle ne semblait qu’une fille bâtarde et mal venue de l’estampe. Souvenez-vous des meilleures affiches romantiques,

C’est de lui qu’il faut partir, et c’est de lui précisément que parlent les légions de collectionneurs qui recueillent pieusement les fragiles productions de cet art nouveau. On a épuisé les formules admiratives sur le « roi de l’affiche » ; on a loué, comme il convenait, son instinct de l’effet et du mouvement, son tempérament de coloriste, son dessin rapide

et juste, son sens subtil des parfums de Paris, sa grâce féminine, légère et toute française, sa veine inépuisable, ses qualités hors ligne de maître imprimeur. M. Chéret a été célébré par les plus fins critiques, les revues les plus en vogue ; il est goûté à Londres et à New-York autant qu'à Paris ; il a formé une école, un genre, une manière ; il a ses intermédiaires, ses marchands, ses catalogues : rien ne manque à sa gloire¹.

Quinze cents affiches, au bas mot, forment son œuvre. Mais depuis 1866, année de ses débuts à la petite imprimerie de la rue de la Tour-d'Auvergne, quelles transformations, quelles conquêtes ! Que de distance entre les premières affiches, timides et cernées d'un trait noir, comme celles de la *Biche au Bois*, de *Valentino*, d'*Orphée aux Enfers*, et les vigoureux reliefs de la fameuse *Tertulia* de 1871, ou des étranges *Tziganes* de 1874, et plus tard, entre celles-ci, chefs-d'œuvre de la première manière, et les splendides bouquets, aux tons éclatants, où M. Chéret se manifeste dans un dernier avatar ! Certes, on rencontrerait peu d'évolutions plus intéressantes, plus caractéristiques, dans l'histoire de l'art contemporain. Parti de la chromolithographie à base de noir, M. Chéret est arrivé, par étapes successives, à rendre les francs et vibrants aspects du pastel, ses larges taches, grasses, crémeuses, son épiderme velouté et frais, sa consistance légère. On sait que M. Chéret est aujourd'hui devenu un pastelliste d'une délicatesse extrême. C'est

1. Parmi les meilleures notices consacrées à Jules Chéret, en outre du travail de M. Maindron, je citerai ceux de M. Bérardi, dans ses *Graveurs français du XIX^e siècle*, de M. Frantz Jourdain, qui était accompagné d'un exquis portrait gravé d'après une aquarelle de Besnard, de MM. Gustave Geffroy, Félicien Champsaur, Huysmans, Roger Marx.

Le marchand d'affiches bien connu, M. Sagot, a publié un excellent catalogue annoté des principales œuvres de Chéret. L'Exposition d'affiches organisée à Londres, au Royal-Aquarium, en 1894-1895, a laissé aussi un souvenir durable dans le catalogue illustré, publié, à cette occasion, par M. Edward Bella.



Les *Coulisses de l'Opéra*, par Chéret.

gagé peu à peu cette loi fondamentale de l'affiche en couleurs : le maximum

d’effet obtenu avec le plus petit nombre de teintes possible. Il a, de plus, créé un genre de dessin, sans hachures et sans estompe, approprié à l’affiche. La maison

mautes de Watteau; ses femmes, pour évaporées qu’elles semblent, « n’ont jamais l’air commun ou indécent ». Miroir de la mode, il la réfléchit en de

chatoyantes allégories, qui chantent comme des apothéoses. La rue était triste; M. Chéret et ses adeptes, n’en déplaise aux moralistes susdits, l’ont rendue aimable et gaie, et je dirai même, à ne mesurer que l’affinement progressif de nos sensations optiques, souvent bienfaisante.

Ce grand miracle date à peine de dix ans. Les collectionneurs vous diront ses curieuses origines, vous raconteront ses incertains prodromes. Pour moi, je n’ai à envisager ici que les progrès tout récents de l’affiche peinte. Je les tiens pour surprenants, et je remarque, à ce propos, que leur caractère décisif a coïncidé avec une connaissance plus intime de l’art japonais, en ses œuvres d’iment authentiques et surtout en ses prodigieuses estampes. Tout en se gardant avec soin du puéril engouement qu’on ap-



La Librairie romantique, par Grasset.

Chaix a d’ailleurs rec nnu de si hauts mérites en confiant à M. Chéret la direction artistique de ses ateliers.

Comme l’a fort bien observé M. Bérardi, le spirituel historiographe des graveurs contemporains, M. Chéret « n’est pas un calomniateur de notre époque »; il descend en droite ligne des grâces char-

pelle le japonisme, nos dessinateurs d’affiches ont recueilli le bénéfice du contact avec le clair et direct génie des artistes du Nippon.

Une extrême facilité de main ne va passans quelques redites qui sentent parfois la hâte et la négligence. Pour porter un jugement équitable sur les dernières

transformations du talent de M. Chéret, il faut faire un choix; tout n'est pas du même filon que le *Carnaval à Nice*, que les *Quatre panneaux décoratifs*, que le *Théâtrephone* ou que les *Coulisses de l'Opéra*, un chef-d'œuvre où l'artiste, libre de son programme et de son format, a dressé en une radieuse, une éblouissante envolée, de « vivantes créatures, longues, fines, rythmiques ».

Les *Coulisses de l'Opéra* sont, entre parenthèses, la plus belle affiche qui ait été vue depuis la *Romantique* de M. Grasset. Il importe d'en considérer l'exécution, car M. Chéret l'a dessinée lui-même sur la pierre, et le tirage en est d'une matérialité parfaite. Pour obtenir la transparence de la couleur à distance, l'artiste n'a pas craint la superposition des tons par un grain hardiment fouetté. Cette affiche capitale date de 1891. Déjà l'artiste évolue dans cette dominante de roses et de bleus qui signale sa dernière manière. M. Chéret a des bleus d'une profondeur unique; on peut parler du bleu de Chéret, comme on parle, au Japon, du bleu de Hiroshighé. Ce bleu merveilleux, répandu dans les fonds, en larges nappes, a tout l'éclat et le moiré du pastel. Le peintre, certainement, s'y délecte, car il en use et quelquefois en abuse, pour étoffer les délicieuses carnations de ses figures de femmes et faire valoir leurs nuques rousses, leurs frimousses au vent, le frou-frou rosé de leurs jupes et de leurs corsages.

M. Chéret n'a employé que les tirages lithographiques, seul procédé qui permette la souplesse des modelés et la fusion complète des valeurs. D'autres dessinateurs d'affiches ont préféré, au

contraire, la gravure sur zinc et les procédés directs, à la fois plus économiques et plus rapides, de la chromotypographie. Ils y ont rencontré certains avantages et des effets différents. Des tons nourris du pastel l'affiche est passée ainsi aux tons lavés de l'aquarelle; souvent elle revêt



Le Bal Bullier, par Meunier.

un aspect de vitrail, les couleurs étant posées à plat et serties par un mince contour limitant les formes. Les affiches de M. Eugène Grasset sont les types du genre.

M. Grasset est un maître en art décoratif, aussi bien par la haute culture de son goût et la vivacité de son imagination que par l'indépendance de ses méthodes. Ayant souffert lui-même des obsessions de l'archéologie, il en connaît

les dangers. « Du nouveau, toujours du nouveau ! dit-il à ses élèves. Fuyez les conseils dissolvants de l'habitude, surtout oubliez les *styles*. Il vaut mieux faire mauvais en restant soi-même, que de faire à peu près bon en imitant les autres. La régénération est à ce prix. »



Le Pôle Nord, par Guillaume.

Sains et vivifiants conseils qui devraient être inscrits en lettres d'or au fronton de tous les ateliers.

M. Grasset est de ceux qui estiment que l'art est *un* en ses apparences multiples, en ses infinis moyens d'expression; qu'il est, par sa fonction, essentiellement et toujours décoratif, et qu'un principe de décor est au fond de toute pensée d'art, de tout mouvement passionnel, de tout geste extérieur, de toute manifesta-

tion enfin de la vie universelle. Ce point de vue original et révolutionnaire n'est pas absolument inédit; il est vieux comme l'art lui-même; il a été celui des Égyptiens, des Grecs, des Persans, des Occidentaux du moyen âge, des Japonais; il sera, n'en doutons pas, celui de nos arrière-neveux, qui récolteront le fruit de nos luttes actuelles.

Avant de marquer ses préférences pour la chromotypo, M. Grasset a montré qu'il appréciait autant que quiconque les séduisantes ressources de la lithographie. L'affiche de la *Librairie Romantique*, publiée il y a huit ans par l'éditeur Monnier, est justement fameuse. Elle réunit toutes les qualités: le dessin, le sentiment et l'exécution; elle est à la fois estampe par le précieux de l'exécution, et affiche par l'ampleur de l'effet. C'est encore un exquis tableau de genre où le féminin joue le premier rôle. On y voit une jeune femme assise et vue de dos, en costume Restauration, dans une pose d'un naturel charmant; elle lit un livre posé sur ses genoux; au fond, éclairées par les lueurs empourprées du couchant, les tours de Notre-Dame sur un ciel d'orage. Oh! la jolie nuque sur un col de cygne, le joli profil perdu, et le joli pied chaussé de la mule à bandelettes, les beaux noirs profonds de la robe, la poésie du paysage, la sobre harmonie de l'ensemble! Le tirage de cette superbe affiche avait été exécuté avec un soin extrême par l'imprimerie Bognard jeune; les épreuves ont le brillant des plus belles lithographies; mises au pilon après la disparition de la librairie Monnier, elles sont devenues, avec certaines affiches de Chéret et de Lautree, les *rare aves* de toute collection d'affiches.

Lancé dans cette voie, M. Grasset

nous eût peut-être donné un second Chéret, avec plus d'aristocratie et de raffinement; mais à la suite de ses illustrations des *Quatre fils Aymon*, si admirablement reproduites par le procédé Gillot, il s'est orienté vers l'éclat des enluminures franches, et cette nouvelle manière nous a valu des chefs-d'œuvre d'un genre différent, tels que les affiches du *Chocolat mexicain*, du *Salon des Cent*, de la *Grafton Gallery*. Regardez, je vous le conseille, surtout si vous en rencontrez sur quelque kiosque une épreuve un peu délavée par la pluie et adoucie par le soleil, l'affiche du *Chocolat Mexicain*, et considérez le mouvement endiablé du cheval et la tournure farouche du planteur qui le retient, le condensé de la composition, surtout l'accord aigu des trois tons, bleu, orangé et noir. Dans la délicieuse figure de femme à cheveux roux qui forme le thème de l'affiche de la *Grafton Gallery*, M. Grasset semble avoir voulu rendre un indirect hommage au style décoratif créé en Angleterre par MM. Burne-Jones et Walter Crane.

L'affiche, toutefois, n'est qu'un accident dans la carrière de M. Grasset. Cet éminent artiste, ce poète compose des décorations architecturales, dessine des mobiliers, des reliures, des ferronneries, des vitraux, des papiers peints, etc., et sur tous les points se révèle l'empreinte de son esprit intuitif, individuel et curieux; il y a dans sa façon d'interpréter la nature un côté d'évocation et de rêve qui prête à ses

œuvres un charme tout particulier. M. Grasset est, en outre, un aquarelliste des plus fins. Je me souviens d'avoir vu dans ses cartons des notations de paysage, où la couleur, ramenée à ses dominantes fondamentales, forme d'admi-



L'Enlèvement de la Toledad, par Pal.

rables thèmes; c'est sur ces thèmes, issus d'une pénétrante observation de la nature, que M. Grasset développe ses conceptions décoratives.

M. Chéret et M. Grasset sont aux antipodes l'un de l'autre. Entre ces deux pôles gravitent des intermédiaires, dont plusieurs ont beaucoup de talent: MM. Mennier, Guillaume, Gorguet,

Noury, Choubrac, Bouisset, Pal, Lévy, Boutet de Monvel, Métivet, Réalier-Dumas, Cazal, Mitsi, Tanconville, Gerbault, de Feure, Hugo d'Alési, etc. D'autres s'en séparent par l'affirmation voulue de leur esprit de combativité ;

leur, le mordant du dessin. Qu'il se garde bien d'é mousser la verdeur de son tempérament dans la complication des programmes qui peuvent lui être imposés ! Sa dernière affiche du *Bal de l'Opéra* doit lui servir d'avertissement. La simplicité

du parti est la qualité maîtresse d'une affiche : deux tons bien choisis, vert sombre et rouge orangé, et deux figures bien en place ; voilà ce qui a suffi pour faire du *Bal Bullier* une affiche modèle.

M. Guillaume s'est acheminé vers l'art difficile de l'affiche par les sentiers sinueux et fleuris de l'illustration des livres. Au vrai, ses affiches sont bien d'un illustrateur, habitué aux moyens rapides, aux brèves indications. Talent inégal et un peu trivial, M. Guillaume côtoie à la fois le médiocre et l'excellent ; sa couleur est un peu acide ; son dessin, cerné d'un trait noir, manque de cette enveloppe et de cette luminosité qui sont le charme des affiches de Chéret. Mais M. Guillaume a néanmoins, à un haut degré, la connaissance du mouvement et le sens de la modernité. Tandis que M. Chéret condense ses réalisations féminines dans une sorte de type généralisé, qui est par lui-même une signature, M. Guillaume cherche à souligner ses types par la caractéristique exacte du moment, par la précision des



Eugénie Buffet, par Métivet.

dans ce groupe d'indépendants brillent MM. de Toulouze-Lautrec, Steinlen, Willette, Forain, Ibels... — Champs-Élysées et Champs de Mars !

La ravissante composition du *Bal Bullier*, succédant à celle du *Papier Job*, permet de prévoir chez M. Meunier d'intéressants développements. Ce jeune élève de Chéret a le mouvement, la cou-

costumes coupés chez le bon faiseur, par la charge un peu outrancière des attitudes ; il évolue de préférence dans le monde des fêtards, des cerceaux et des belles petites. Mais j'ai plaisir à reconnaître qu'il a signé plusieurs affiches fort remarquables, très vivantes, très décoratives, très enlevées et d'une allure très pittoresque, comme le *Vin*



La Feuillantine, par Guillaume.

d'or, l'Extrait Armour, le Pôle Nord, la Duclerc, la Gigolette, le Vichy-Cusset et surtout la Feuillantine. — la coquette Feuillantine aux plumes de paon, qui lui a été commandée par une société des liqueurs monastiques.

Pour répondre pleinement à ses fins, l'art de l'affiche ne doit comporter aucune complication de sujet; il lui faut rester net, simple, concis en ses intentions. Sous ce rapport, M. Pal est un affichier modèle. On lui reproche de se complaire au joli, au lignolé; sa manière, j'en conviens, est un peu « dessus de boîte à bonbons », mais combien élégante et agréable, néanmoins! Lithographe professionnel, M. Pal connaît les ressources du métier; personne ne sait, comme lui, arrondir une jambe bien faite, caresser de finès attaches, enchâsser des yeux de velours dans l'ovale d'une beauté de keepsake. Un grain de fantaisie adroitement mitigée, des idées courantes exprimées avec grâce, un coloris chantant

dans les gammes claires: il n'en faut pas plus pour justifier la vogue dont jouissent les œuvres de M. Pal. On vante beaucoup l'affiche de *Robinson Crusôé*, qu'il a composée pour l'Angleterre. Tout le monde a remarqué sur les murs de Paris les affiches de la *Fête des jouets à l'Olympia*, du *Tymol-Toilette*, de la *Crème orientale*, des *Bains de Cabourg* et surtout celle de l'*Enlèvement de la Toledad*, — une fusée de rythme et de couleur, d'une réussite vraiment exceptionnelle.

J'ai un faible pour quelques affiches de M. Mévivet: je leur trouve je ne sais quelle saveur originale et prenante, avec une largeur et une simplicité de facture qui révèlent l'affichier de race. On est en droit de beaucoup attendre de l'artiste qui a signé les deux *Eugénie Buffet*,



Le Lait stérilisé, par Steinlen.

— la nocturne et la neigeuse. La seconde surtout, exécutée pour le Concert des Ambassadeurs, me semble, dans sa gamme sobre, son dessin hardiment résumé, sa saisissante expression, toucher de bien près au chef-d'œuvre.

Des artistes que j'ai nommés plus

de Cazal, la *Vue de Menton* de Tanconville, le *Bec Anër* et le *Paris-Mode* de Réalier-Dumas, l'*Anna Thibaut* de Gorguet, les *Chevaliers de la Liberté* de Jeanniôt, toutes idées de peintre traduites avec grâce ou vigueur, ingénuité ou pittoresque.



Mothu et Doria, par Steinlen.

haut, chacun a sa physionomie et chacun a apporté au bilan de l'affiche quelque heureuse trouvaille: mais la rareté même des œuvres pleinement réussies montre à quel point l'art de l'affiche est d'un maniement périlleux et difficile.

Sans vouloir m'arrêter à des classifications et à des nomenclatures fastidieuses, je croirais manquer à l'équité si je ne mettais pas hors du commun, à des titres divers, le *Chocolat Menier* de Bouisset, le *Docteur Pierre* de Boutet de Monvel, les *Salons des Cent* de Noury et

Passons aux indépendants, je veux dire aux impressionnistes, simplistes, fantaisistes et autres, qui évoluent dans les parages de Montmartre: un petit groupe actif, remuant et novateur, qui, sous ses poses débraillées et chatnoiresques, cache de subtils raffinements, de délicates intentions. Il y a d'abord M. Forain, qui vient de faire la jolie affiche grise du *Salon du Cycle*, M. Ibels, le dessinateur robuste et faubourien du *Mévisto*, de l'*Escar-mouche*, du *Lever du critique*; il y a M. Steinlen, qui met dans ses affiches le meilleur de ses puissantes qualités d'observateur réaliste (*Lait stérilisé*, roman de *Mothu et Doria*), — le Steinlen superbe des pratiques grasses, des harmonies glauques; il y a M. Willette, l'ultra-moderne Willette du *Courrier français*, qui a signé de sa frappe incisive quelques délicieux nocturnes en blanc et noir, comme la *Revue déshabillée*, l'*Enfant prodige*; il y a surtout l'étrange et surprenant Toulouze-Lautrec, le créateur d'un certain nombre de compositions murales qui occupent le premier plan parmi les manifestations les plus significatives de l'art nouveau.

M. de Toulouze-Lautrec est original en tout: chez lui, dessin, couleur, interprétation de la vie, se décèlent aux yeux par un je ne sais quoi d'inédit, d'agressif, de fruste et de violent, qui s'impose du premier coup aux regards. Débutant d'hier, il a déjà ses fidèles, ses fanatiques; j'avoue être du nombre. Je ne voudrais



Jane Avril, par Lautrec.

pas avoir l'air de vaticiner, mais j'entrevois en M. Lautrec un des artistes les plus personnels, les plus *voyants*, de la génération qui grandit, d'autant que sa manière n'est le résultat ni d'un caprice, ni d'un hasard, qu'elle procède d'une esthétique voulue et d'un profond dédain des compromissions lucratives, que M. Lautrec apporte, en outre, à l'élaboration de ses idées, à l'exécution de ses plans, un soin scrupuleux, un respect absolu de son art.

M. Lautrec est à la fois peintre, dessinateur, graveur-lithographe et aqua-fortiste; ses estampes, tirées à petit nombre, s'en vont dans les portefeuilles de choix. Je connais de lui plusieurs pièces dont la synthèse pénétrante n'est pas très loin d'égaliser celle de M. Degas. Ses peintures ont une saveur rare, acide et fraîche, comme certaines mix-

tures américaines. M. Lautrec se complait dans l'étude des bas-fonds de la grande ville, de ses pourritures, de ses veuleries, de ses dégénérescences; c'est un philosophe amer et désenchanté, un ironiste implacable. Ne vous y trompez pas cependant: derrière la gaucherie apparente de l'enveloppe se dissimule pourtant une observation aiguë, sensible et merveilleusement délicate, un sens profond de la vie.

Je n'ignore pas que M. Lautrec a emprunté aux peintres de l'extrême Orient et particulièrement à Korin, le célèbre impressionniste japonais, son écriture graphique, ce contour écrasé, sinueux, abrégatif, qui tire de sa simplicité même une si grande puissance d'expression. L'analogie, toutefois, s'arrête au procédé matériel; elle n'intéresse ni le fond, ni la forme, ni la pensée qui restent exclusivement occidentales. M. Lautrec est un



Le Chanteur Caudieux, par Lautrec.

Parisien d’aujourd’hui, de demain. Il est maître souverain de sa ligne, maître de son style; on sent en lui une force, une volonté. Avec quelques traits amples, plastiques, quelques touches sobres posées en tranquilles à-plats, — jamais plus

géniale par certains côtés, à ce peintre et à ce dessinateur de haute race.

M. Lautrec, comme afficheur, n’en est qu’à ses prémices. Douze compositions, pas plus, mais infiniment originales. La première, le *Pendu*, avait été dessinée pour le journal la *Dépêche*, de Toulouse; c’était moins une affiche qu’une estampe en camaïeu; la seconde, la *Goulue*, fut commandée pour le Moulin-Rouge. Le Lautrec admirable du *Divan Japonais*, de la *Jane Avril*, des trois *Bruant*, du *Caudieux*, de la *Reine de Joie*, de la *Babylone moderne*, de l’*Échafaud*, est tout en germe dans cette grande diablesse d’affiche qui se promena quelque temps dans Paris, vers la fin de 1891, sous les regards ahuris des badauds; l’artiste y affirmait déjà la qualité souveraine de son dessin: le caractère.

Quel chemin parcouru en dix années, de Chéret à Steinlen et à Lautrec! J’ai idée pourtant que l’affiche peinte n’est qu’à l’aurore de sa fortune, et que les Parisiens du xx^e siècle verront des choses bien amusantes.

L’art et la science se tendront la main pour bouleverser le vieux monde. Électricité et modernisme! Question de vie ou de mort. Se renouveler dans le grand flot de la vie ou disparaître à jamais dans l’impuissance finale de formules usées jusqu’à la corde.

LOUIS GONSE.



L'Enfant prodige, par Willette.

de quatre couleurs, — il arrive dans ses affiches à des effets d’une largeur et d’une intensité extraordinaires; les gestes, les mouvements, surtout les physiognomies de ses personnages, se gravent à jamais dans le souvenir. Il y aurait une belle étude à consacrer à cette individualité, curieuse à tant d’égards,

LA PHOTOGRAPHIE
DES GRANDS EFFETS DE LUMIÈRE

L'hiver dernier, sous les auspices du Photo-Club de Paris, s'est ouverte une exposition dont le but était de démontrer l'existence de l'Art photographique. Telle qu'on la pratiquait et la pratique encore en France — surtout un nombre incalculable et sans cesse croissant d'amateurs, — la photographie semblait peu se prêter à cette conclusion. Images bien léchées, bien brillantes, mises également au point dans toutes leurs parties; portraits outrageusement polissés, faisant ressembler les victimes de l'objectif à des figures taillées dans des billes de billard; monochromies violâtres devenues banales par leur multiplicité; figurines miroitantes, propres à illustrer les enveloppes des sucres de Rouen; sujets quelconques offrant rarement un motif pictural; ciels sans nuages; paysages sans perspective aérienne et sans effet, voilà à peu près le bilan de la photographie, telle que nous la connaissons, et telle que nous continuons à la trop connaître, hélas!

Phototype de M. Maurice Buequet.



TÊTE D'ÉTUDE

Ainsi faite et ainsi présentée, elle ne pouvait manquer d'écœurer tout esprit délicat, tout ami des arts, tout artiste.

Il s'en allait donc temps qu'une manifestation en faveur de l'Art photographique vint arrêter cet écoeurement du public, dessiller les yeux des gens de goût et éclairer tous ceux qui aiment vraiment l'art, quelles que soient les espèces sous lesquelles il se présente.

A tout bien considérer, cette première exposition d'Art photographique, qui, le 22 mars dernier, a été suivie d'une seconde, a montré des œuvres de vrais artistes réellement soucieux de leur art; d'artistes qui se sont constamment tenus au courant de la photographie et de ses progrès; d'artistes qui ont mis une volonté tenace à les étudier, à les appliquer, à leur faire rendre tout ce qu'ils pouvaient. Elle a retenti comme un superbe claquement de fouet réveillant les ardeurs engourdies dans la routine; elle a vibré comme un éclatant coup de clairon sonnante le boute-selle de l'en-avant! La presse entière a confirmé son succès: le monde artiste y a applaudi. Certes, de ci, de là, quelques voix discordantes se sont bien un peu élevées, mais avec un tel embarras dans la phrase qu'on sentait le peu de conviction du thème. Obéissant visiblement à l'influence de suscitations occultes, elles ont péniblement revendiqué pour la photographie la seule et unique épithète de « scientifique », pour s'écrier tout aussitôt qu'il paraît indispensable de ranger, au point de vue juridique et pour la protection des droits de chaque opérateur, la photographie au nombre des arts. Quel bon billet de La Châtre, n'est-ce pas?... La photographie n'est et ne peut être un art, mais il faut que la loi la protège comme un art... Vraiment, avec une telle puissance d'argumentation, les photographes ne pouvaient se trouver ridicules en se croyant poètes...

Au demeurant, ils n'ont pas à se plaindre. Cette critique boiteuse est la plus belle affirmation qui ait été faite de l'Art photographique. Descartes a fondé sa superbe méthode sur le fameux axiome: « Je pense, donc je suis. » L'Art

photographique pourra dorénavant affirmer sa vitalité par un axiome analogue: « Je suis critiqué, donc j'existe! »

Oui, l'Art photographique existe!...
Oui, la photographie est un Art!

Autrefois, on disait que l'art du peintre consistait dans l'imitation de la nature. Définition mauvaise confondant le moyen avec le but. La nature, en effet, n'est pas seulement un modèle à imiter, mais un thème à interpréter. Le jour où cette science du sentiment que l'on nomme esthétique se dégagait du cerveau humain, on comprit que l'art pictural présentait autre chose qu'une simple imitation. Devant cette question: Qu'est-ce que l'art? on dut répondre avec Bacon: C'est l'homme s'ajoutant à la nature, *homo additus nature*.

La peinture, dans son sens le plus général, représente les choses, soit à l'aide de la variété des couleurs, soit en se servant simplement des seules nuances d'une teinte unique. Dans ce dernier cas, elle se borne à rendre les clairs et les ombres, plus ou moins complètement, avec leurs forces ou valeurs différentes. On lui donne alors le nom tout particulier de peinture en camaïeu, si l'artiste s'est servi d'un pinceau et de couleur; ou de dessin, si l'estompe et le crayon ont remplacé le pinceau et la couleur.

Or ne vous semble-t-il pas vrai d'affirmer que ce genre de représentation en camaïeu soit celui que nous donne la photographie? Donc, à part les moyens d'obtention, la photographie est une manière de peinture. A ce titre, elle a droit à la qualification d'art. Surtout si nous laissons à l'art son ancienne définition: l'imitation de la nature. Tel n'est pas mon avis. Au contraire, par mes expériences personnelles, à défaut de toute exposition d'Art photographique, j'estime que, dans la photographie, l'homme peut fort bien s'ajouter à la nature, dans une certaine mesure, et que, par conséquent, la photographie reste un art, au sens moderne du mot.

En reprenant le rapprochement que je viens de faire entre la photographie

et le camaïeu, nous remarquerons que l'apparence optique qui produit sur une surface plane l'image bien en relief d'un objet provient de la reproduction exacte de la façon dont la lumière nuance cet objet. Mais cette ordonnance dans le clair-obscur reste le point capital de l'Art photographique, et le clair-obscur est

de la chambre noire comme place à peu près immuable, vont sourire à cette assertion. S'ils n'ont pas vu, pour les convaincre, la première exposition d'Art photographique, je les renvoie à la seconde, certain, par expérience, qu'ils y auront trouvé des exemples probants. Certes, je veux bien l'avouer, les effets de



Phototype de M. Emmanuel Mathieu.

ÉTUDE DES GRANDES LUMIÈRES SUR LES CIMES NEIGEUSES

l'essence même de la photographie. Or le photographe qui connaît son art demeure, pour ainsi dire, maître de ce clair-obscur qui présente avec l'âme autant d'affinité qu'avec la vue. Avec une entente parfaite du clair-obscur, l'artiste se trouve à même d'oser la reproduction de tout ce qui peut concourir, au point de vue lumineux, à la beauté d'une œuvre d'art. Il a en main la plus puissante ressource, sinon la plus belle, de l'expression artistique : les effets de lumière.

Ceux qui en sont encore à la théorie d'antan, assignant au soleil le derrière

lumière constituent en photographie la plus grosse des difficultés. Je n'hésite pas cependant à regarder le monstre en face, ni à l'attaquer par les cornes. Ma carrière de praticien, longue déjà, m'a démontré maintes fois qu'on peut le vaincre.

Le procédé au gélatino-bromure d'argent, nous permettant des poses courtes, a ouvert devant nous l'horizon infini des effets pittoresques. Il nous permet non seulement de donner à nos tableaux photographiques la sensation absolue de la lumière, mais encore d'y montrer la

source de la lumière même. A nous ces magnifiques ombres portées qui s'allongent paresseusement sur les gazons, qui s'irradient de l'horizon jusqu'aux limites extrêmes de l'avant-plan; à nous ces crevés brillants dans les gazes du ciel, ces hardies antithèses d'ombres profondes et de clartés qui chantent le triomphe et demeurent le secret des grands pein-

que deux grands luministes, Claude Lorrain et Turner nous enseignent, par leurs œuvres mêmes, que la meilleure ordonnance, pour monter un effet à sa plus grande ampleur, consiste à opposer immédiatement, ou presque immédiatement, l'ombre la plus intense à la lumière la plus vive. Si donc nous rencontrons un motif, à peu près ordonné



Phototype de M. Georges Guillaume.

ÉTUDE DE CONTRE-SOLEIL A MARÉE DESCENDANTE

tres luministes; à nous la beauté optique et la beauté poétique, ce tout fait d'un rien que donne un éclairage sublime. Devant le désir de capturer ces fugaces merveilles de la nature, combien semble mesquin l'amour de la netteté et de la perfection technique d'une photographie! A parler franc, existe-t-il en art, dites-moi, quelque chose de plus révoltant, de plus ennuyeux, de plus écœurant que de cheminer dans les sentiers battus? A les suivre, l'artiste de talent enrage; l'amateur se désespère.

En matière de paysage, pour ne citer

au souhait de nos desirs et présentant la masse sombre de grands arbres, ou la tache opaque d'une voile larguée directement devant le soleil, nous nous trouverons dans le cas de la lumière vive opposée immédiatement à l'ombre intense, dans le cas, par conséquent, de la plus grande ampleur de l'effet lumineux. Si nous braquons notre objectif devant ce motif, les rayons du soleil filtrés entre les ramures des arbres ou les agrès du bateau s'introduiront infailliblement jusque dans la chambre noire. Devons-nous, pour cela, nous priver de prendre

ce motif? Nullement. En n'opérant pas, en hésitant même à opérer, ce serait méconnaître les ressources infinies de la photographie moderne. N'hésitez pas au contraire, hâtez-vous même; ces sujets ont des fugacités de météores et des caprices de jolies femmes. Si, en mettant au point aussi rapidement que possible, vous constatez que les rayons solaires

vous posez pour les lumières, votre pose sera beaucoup trop courte pour les ombres; ou si vous posez pour les ombres, elle sera beaucoup trop longue pour les lumières. Il faut tâcher, dès lors, d'augmenter la brièveté de l'une et de diminuer la longueur de l'autre.

Toutes choses égales, d'ailleurs, pour obtenir une épreuve harmonieuse, un



Phototype de M. Georges Guillaume.

ÉTUDE DE CONTRE-SOLEIL A MARÉE MONTANTE

introduits dans la chambre noire produisent ce que les fins des fins stylistes dénomment une buée lumineuse, buée qui vous gênerait pour une définition nette de la mise au point, qui aussi produirait sur le phototype négatif un voile par trop certain, conséquemment trop intense, diaphragmez votre objectif jusqu'à la disparition complète de cette buée, ou tout au moins de façon à l'atténuer considérablement.

Au moment de poser, rappelez-vous que vous vous trouvez dans le cas d'une opposition violente, c'est-à-dire que si

léger excès de pose est une qualité. Un énorme excès de pose peut rendre des services considérables, et c'est toujours le cas lorsqu'on se trouve en présence d'oppositions violentes.

Dans l'exposition de la plaque photographique, il se passe un phénomène très curieux constaté depuis longtemps déjà par M. Janssen, et formulé comme suit : l'action de la lumière n'est pas indéfiniment proportionnelle à la durée de cette action. En d'autres termes, si, pendant une certaine période, les intensités de l'image sont proportionnelles

aux durées d'exposition, il n'en est pas de même au delà d'une certaine limite. Donc en laissant une plaque exposée au delà du temps de pose normal, la lumière détruirait peu à peu son premier travail, au point de ramener à la longue la couche sensible à son état primitif et, par conséquent, au point de la rendre susceptible de recevoir une nouvelle impression. Les différents états de la plaque se présentent dans un ordre de succession assez nettement établi. Dans la première partie de l'exposition, la plaque s'impressionne, en donnant une image négative du sujet, qui acquiert son maximum de beauté quand les transparences de ses diverses parties sont *inversement* proportionnelles aux éclats des parties correspondantes de l'objet. Si l'on continue l'exposition, la plaque arrive à un état neutre. C'est-à-dire que, si à ce moment précis on la soumettait à un développement, elle ne laisserait révéler aucune image. En prolongeant encore l'exposition, l'image se reformera sur la plaque, mais cette fois en présentant des transparences *directement* proportionnelles aux éclats des parties correspondantes de l'objet. En un mot, de *négative* qu'elle était primitivement, elle devient *positive*. Prolongeons encore l'action lumineuse, notre plaque arrivera à un second état neutre ; prolongeons toujours, elle reviendra à un nouvel état négatif.

Ce phénomène se nomme *surexposition*. Tel que je viens de l'exposer, il démontre surabondamment qu'en l'employant pour la pose du motif qui nous occupe, nous arriverons à mieux pondérer l'impression de notre effet sur la plaque photographique. Donc triplez, quadruplez, sextuplez au besoin la pose. Les grandes lumières, cessant de réduire la couche sensible pendant la surexposition, resteront stationnaires, alors que les ombres profondes, qui exigent une pose considérablement plus longue que ces lumières, continueront à gagner en détail et en intensité.

La méthode, je l'avoue, est assez dé-

licate. Mais en étudiant avec soin ce côté de l'Art photographique, vous arriverez, en somme, avec un peu de pratique, à vous rendre compte et maître du temps qu'il vous faudra pour obtenir une surexposition efficace. Qu'avez-vous à craindre d'immédiat ? Le voile ou cette irradiation connue sous le nom de halo. L'un ou l'autre. Mettons même l'un et l'autre. Vous éviterez le voile par un développement bien conduit et *très lent*. Il ne faudra employer que très peu d'alcali et bromurer le bain. La surexposition aidant, on peut même fort bien, en y mettant le temps, se dispenser d'alcali, en employant surtout un développement à base d'acide pyrogallique. L'image sera complètement apparue avant qu'il y ait trace de la montée du voile.

Quant au halo, nous pouvons toujours le réduire à néant par une petite manipulation préalable. A quoi est-il dû principalement ? A la réflexion des rayons lumineux sur la face postérieure du verre de la plaque. Cette réflexion cause, en effet, à la ligne de démarcation des parties très éclairées et très sombres du motif, des manières d'auréoles ou de dégradations de teintes d'un pitoyable effet. On a préconisé de badigeonner l'envers des plaques avec une matière colorante susceptible d'absorber les rayons lumineux. Soit, par exemple, un mucilage de gomme arabique additionné d'un rouge d'aniline. Cette panacée n'est pas toujours d'une efficacité souveraine, parce qu'elle ne tient aucun compte de ce théorème : l'indice de réfraction de la substance employée doit se rapprocher de celui du verre, jusqu'à se confondre avec lui, si possible.

M. A. Cornu, de l'Institut, qui a magistralement étudié cette question, propose un mélange de six volumes d'essence de girofle et d'un volume d'essence de térébenthine. En effet, ce mélange bien réalisé rend invisible une petite lame de verre que l'on y plonge. Pour le rendre maniable, on lui incorpore du noir de fumée de façon à former une pâte dont

on enduira l'envers des plaques avec un pinceau ou avec une touffe de coton. A l'aide d'essence on pourra enlever cet enduit avant le développement. Les frères Henry, pour l'obtention de la carte du ciel, emploient, contre le halo, du collodion normal contenant une petite quantité de chrysoïdine. Cette mixture possède, paraît-il, un indice de réfraction très peu différent de celui du verre.

Quelle que soit la matière employée, vous pouvez donc arriver aisément à supprimer le halo, par conséquent, tenter non seulement les grands effets de lumière directe, mais encore l'obtention du soleil lui-même dans le champ du tableau.

Dans ce cas tout spécial, vous remarquerez, lors de la mise au point, que les rayons réfléchis et réfractés produiront sur la glace dépolie des stries lumineuses. Diminuez alors progressivement l'ouverture du diaphragme jusqu'à la disparition complète de ces stries. Il est rare que vous soyez obligé d'aller au delà de F/30.

Pour ces grands et merveilleux effets de lumière, je ne saurais trop vous recommander d'interposer entre l'objectif et la plaque un écran translucide jaune. Point n'est besoin qu'il soit d'une tonalité foncée. Il suffit que son coefficient

soit 1,2 ou 1,5, c'est-à-dire que son emploi ne doit point vous obliger à multiplier le temps de pose par un facteur supérieur à 1,5. Du reste, j'estime, pour ma part, qu'un tel écran devrait être



Phototype de M. Carle de Mazibourg.

ÉTUDE D'ÉCLAIRAGE DIT A LA REMBRANDT

toujours d'usage pour l'obtention courante de n'importe quel motif pris en plein air.

A ces superbes effets que la nature nous présente au déclin du jour, viennent corollairement se joindre, pour les luministes, les éclairages à l'atelier, comme les aime Rembrandt.

Rappelons-nous tout d'abord que

Rembrandt consacre à la lumière franche la huitième partie tout au plus de la surface totale du tableau. Pourtant il est loin d'abandonner le reste à une ombre absolue, intense et uniforme. Les clartés

de ces parties et le spectateur, il s'interpose une couche d'atmosphère, si minime soit-elle, et que chacune des molécules composant cette atmosphère est peu ou prou influencée par le rayonnement du sujet éclairé. Il y a tout un monde entre une tête de Rembrandt et ces portraits sur fond noir éclairés à vif sur un côté que les photographes de profession nomment à la Rembrandt. La lumière franche y est bien, elle peut ne prendre encore que la huitième partie de la surface totale. Mais quelles difficultés colossales il y a pour la photographie de mettre entre l'œil du spectateur et les ombres claires ou profondes ce poudroisement lumineux dont je viens de parler!

Pour y atteindre, il faut faire manœuvrer, avec un sens artistique remarquable, tous les stores de l'atelier et projeter, par d'habiles combinaisons de réflecteurs une



Phototype de M. Carle de Mazibourg.

ÉTUDE D'ÉCLAIRAGE DIT A LA REMBRANDT

émergeant de la partie en lumière rayonnent, ainsi qu'elles le doivent, mettant entre l'œil du spectateur et les ombres claires ou profondes comme une sorte de poudroisement lumineux, dont la résultante donne un sentiment de profondeur et d'éclairage relatif aux masses les plus obscures du tableau. On sent, en un mot, qu'entre telle ou telle portion

lumière tamisée sur les ombres. Le détail de ces manœuvres demanderait un long article tout spécial, en se basant sur un atelier donné et nettement déterminé. Si l'on se contente, en effet, comme on le fait d'ordinaire, d'éclairer la tête, placée plus ou moins de profil, par derrière et de côté, ou aura un grand effet de lumière, plein de fantaisie,

mais aussi différent que possible de ce que Rembrandt a jamais pu rêver de produire. Je suis trop convaincu de la progression quasi infinie de la photographie, pour admettre qu'elle ne puisse, sinon atteindre à la maîtrise de Rembrandt, au moins approcher, par ses œuvres, de celles créées par le pinceau du maître. Mais, je le répète, il faut se livrer à des combinaisons d'éclairage, de fonds et de réflecteurs, bien entendues, et dont la description détaillée m'entraînerait beaucoup trop loin. Je me contente donc, pour le moment du moins, de les indiquer.

Je préfère m'arrêter sur un autre moyen, à la portée même de ceux qui ne possèdent point un atelier. De plus, il permet l'obtention de ces jolis tableautins d'intérieur éclairés par la lumière amie d'une lampe ou par la clarté vivifiante d'un foyer.

« Le procédé,

dit le capitaine C. Puyo, qui s'en est fait l'apôtre, consiste essentiellement à exposer le sujet choisi à la lumière du jour pendant une durée notablement inférieure au temps de pose exacte; on donne ainsi un éclairage général atténué aux parties qui doivent rester dans l'ombre, et l'on demande uniquement les grands blancs à l'éclair

magnésique, que l'on fait partir dès le début de l'exposition; les demi-teintes se trouvent naturellement obtenues par la juxtaposition des deux lumières. »

Le seul point délicat du procédé est



Phototype du capitaine C. Puyo.

ÉTUDE DE LUMIÈRE DIURNE ET DE LUMIÈRE MAGNÉSIQUE COMBINÉES
(Lumière magnésique en dehors du tableau)

le dosage de la lumière diurne. Au demeurant, un exemple sert mieux que tout autre chose à élucider une théorie. Supposons donc que nous veuillions obtenir un motif éclairé par une lampe. La première chose que nous aurons à faire sera de fixer sur notre lampe, non allumée, une lampe au magnésium,

munie d'un tuyau assez long pour aller rejoindre la chambre noire, et mettre ainsi la poire de caoutchouc qui le termine à la portée de la main de l'opérateur. On dissimulera ce tuyau le long du pied de la lampe ou de toute autre façon. Quant à l'instrument lui-même, il devra se trouver masqué par l'apposition d'un grand abat-jour semi-opaque, muni d'un support métallique et largement ouvert par le haut. Toutefois, cette ouverture devra être fermée par un disque de métal plat ou légèrement concave.

Il importe, en effet, que l'éclair magnésique ne dépasse pas l'abat-jour, afin de ne point produire de faux reflets. D'autre part, il servira non seulement de réflecteur, mais encore arrêtera et conservera, adhérentes à sa surface, les menues parcelles de poudre non brûlées. Ce qui empêchera la production de la fumée si désagréable dans l'emploi de l'éclair magnésique.

Il va de soi qu'accessoires, fonds, draperies, doivent être disposés avec goût, afin qu'ils puissent s'enlever, sans crudité, les uns sur les autres et présenter cette infinie variété de nuances dans le clair-obscur, si chère à Rembrandt. Si vous disposez d'un atelier, vous devrez tout d'abord éteindre, ou supprimer presque totalement, le jour venant du haut. Dans l'espèce, ses effets ne sauraient concorder avec ceux donnés par les rayons émanant de la lampe. Pour garder l'harmonie générale au tableau et toute vérité à la composition, il convient d'employer seulement une lumière assez voisine de l'horizontale. L'atelier n'est donc pas absolument nécessaire pour ce genre de travail. Une pièce quelconque bien éclairée suffit amplement. De plus, la lumière diurne devra encore être modérée par des stores, des rideaux ou des écrans. Contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire pour un portrait, nous devons tendre à effacer tous les contrastes, voire à atteindre à la platitude, tout en laissant à cet éclairage général assez d'intensité pour que nous puissions donner

pratiquement, à l'exposition de la plaque, un temps suffisant.

« Il est évident, en effet, dit M. C. Puyo, que la durée de cette exposition ne pourra être inférieure au temps nécessaire pour ouvrir l'obturateur, faire partir l'éclair et refermer l'objectif. Si, tenant dans la main gauche la poire de l'obturateur, dans la main droite celle qui correspond avec la lampe, on exécute successivement et sans arrêt les trois mouvements en question, on obtiendra une durée de pose voisine d'une seconde et qui sera sensiblement constante.

« Le temps de pose devant être, pour un effet de nuit, de $1/10^e$ à $1/12^e$ environ du temps de pose exact, on voit que l'intensité de l'éclairage du motif et le diaphragme employé devront être tels que ce temps exact soit de douze secondes au moins. On voit également qu'une variation d'une fraction de seconde dans la durée de l'exposition pourra avoir une grande influence, en faussant le rapport du travail chimique de la lumière magnésique (lequel est constant) au travail produit par la lumière diurne. Or la justesse de l'effet résulte de la justesse de ce rapport. Dans ces conditions, il paraît préférable, dans la pratique, de prendre le contre-pied de la méthode ordinaire et de se servir d'une durée d'exposition constante, soit une seconde, en faisant varier l'éclairage et le diaphragme. »

Et le capitaine C. Puyo en arrive à cette règle : « Le sujet étant placé, diminuer la lumière du jour et l'ouverture du diaphragme de façon que le temps de pose soit évalué à douze secondes (plus ou moins suivant l'effet à obtenir) et exécuter sans interruption les trois mouvements visés plus haut. »

Ce changement de diaphragme n'a pas une grande influence sur l'effet produit par l'éclair magnésique, tant que l'on n'arrive pas à des ouvertures très petites. On peut affirmer qu'avec des ouvertures moyennes les parties directement éclairées par la lumière du ma-

gnésium sont toujours *surerposées*. Je souligne ce dernier mot, pour bien vous montrer que nous nous trouvons ainsi à l'atelier dans les conditions de nos grands effets de lumière obtenus en plein air. Donc, dans l'un et l'autre cas, nous devons tenir compte de cet état au moment du développement. En d'autres termes, il faut développer de la même façon tous les grands effets de lumière, qu'ils soient pris au dehors ou au dedans.

Dans l'espèce, le développement devra être conduit de telle sorte que les grandes lumières se montrent, sur le phototype négatif, très vigoureuses, mais sans le moindre empâtement et avec tous leurs détails. Les grandes ombres devront être très légères, mais éminemment fouillées. Pour réussir avec le plus de sûreté, vous devrez donc employer de préférence un révélateur fouillant bien et donnant clair. De plus, il doit être excessivement maniable pour permettre de parer à tous les à-coups qu'on pourrait rencontrer. Or j'ai contrôlé tous les révélateurs qu'on lance journellement dans la photographie et je n'en ai pas encore trouvé un seul qui soit supérieur à l'acide pyrogallique, comme souple. D'autre

part, l'iconogène est le révélateur qui donne le plus de transparence aux noirs du phototype. En outre, iconogène et acide pyrogallique sont les deux révéla-



Phototype du capitaine C. Puyo.

ÉTUDE DE LUMIÈRE DIURNE ET DE LUMIÈRE MAGNÉSIQUE COMBINÉES
(Lumière magnésique dans le tableau)

teurs qui fouillent le mieux une image, tout en laissant à l'argent déposé un grain extrêmement fin, ce qui n'a pas lieu avec les autres révélateurs en général et l'hydroquinone en particulier.

Si maintenant nous considérons l'al-

cali à employer, je vous ferai remarquer que le carbonate de potasse fouille profondément et intensifie, alors que le carbonate de soude fouille moins et donne plus de douceur.

Ces considérations m'ont amené à combiner ces deux alcalis et ces deux révélateurs et à former ainsi un développement au pyrogallo-iconogène. Après bien des essais, voici les dernières solutions auxquelles je me suis arrêté.

A	Eau chaude ayant bouilli.	1000 cm. ³
	Sulfite de soude anhydre.	150 gr.
B	Eau chaude ayant bouilli.	400 cm. ³
	Solution A chaude	600 cm. ³
	Iconogène	15 gr.
C	Solution A froide	100 cm. ³
	Acide pyrogallique	5 gr.
	Acide citrique.	0,5 gr.
D	Eau distillée	100 cm. ³
	Bromure de potassium	10 gr.
E	Eau chaude ayant bouilli.	100 cm. ³
	Carbonate de potasse.	15 gr.
	Carbonate de soude.	31,5 gr.

Pour la composition d'un bain normal, destiné au développement d'une plaque, 13 × 18 par exemple, on prendra :

Eau filtrée	70 cm. ³
Solution B	30 cm. ³
Solution C	3 cm. ³
Solution D	1 cm. ³
Solution E	3 cm. ³

On peut faire varier à volonté les proportions de B et de C, suivant les effets particuliers qu'on désire obtenir, en sachant que B pousse à la douceur et C à la vigueur.

Vous pouvez également modifier les effets du bain de développement, en faisant varier les proportions de E.

L'alcali joue un double rôle : une partie de la quantité employée, partie variant avec la quantité de révélateur contenue dans le bain, accélère la réduction du bromure d'argent par la neutralisation des acides ; l'autre partie, restant libre, agit directement sur la plaque, modifie le bromure d'argent légèrement frappé par la lumière et l'amène au

même état moléculaire que le bromure d'argent qui a reçu une impression énergique. Il agit donc simultanément sur les demi-teintes et sur les grands noirs, diminue par cela même les oppositions et tend au voile, tout en accélérant le développement. Cette accélération a lieu aussi par l'augmentation du révélateur, en ce qu'elle rend plus grande la concentration du bain et diminue la quantité d'alcali libre. Par conséquent, l'action particulière de ce dernier sur le bromure d'argent est moins marquée.

On pourrait obtenir, non pas absolument les résultats du pyrogallo-iconogène, mais cependant de semblables, en remplaçant les 30 cm.³ de la solution B par 25 cm.³ de la solution A et en portant à 5 cm.³ la solution C. Par cette grande quantité de sulfite de soude, on diminuera l'opacité de l'argent déposé par l'acide pyrogallique seul.

Toutefois, il faudra pousser le développement moins à fond. Attendu que l'image par le pyrogallique seul est brunâtre et, par conséquent, moins actinique que celle donnée par le pyrogallo-iconogène et qui est d'un noir brun bleuté.

Le fixage devra se faire dans un premier bain composé d'une solution à 15 ou 25 pour 100 d'hyposulfite de soude. Sitôt que la débromuration sera complète, on plongera le phototype pendant un quart d'heure au moins, dans un second bain composé d'une solution à 10 pour 100 d'hyposulfite de soude, additionnée de 5 cm.³ de bisulfite de soude liquide du commerce pour chaque 100 cm.³ du bain.

Ce second bain, enlevant l'hyposulfite d'argent formé dans le premier bain, assurera la stabilité de l'image et la rendra plus claire et plus brillante.

Tels sont les moyens pratiques d'obtenir en photographie ces grands effets de lumière, dont l'abord n'est pas aussi redoutable qu'on le croit communément, et dont la réussite vous procure un indéfinissable brevet d'artiste.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

L'IMPÉRATRICE FREDERICK

L'impératrice Frederick est impopulaire en Allemagne; elle est impopulaire malgré sa charité, malgré les nombreuses fondations auxquelles elle a attaché son nom. Ce n'est pourtant ni dans l'âme de cette princesse, ni dans la mauvaise volonté de ses sujets qu'il faut aller chercher le secret de cette impopularité, mais dans un don de son esprit qui, croyons-nous, est particulièrement antipathique à une nation aussi militaire que la Prusse. L'impératrice Frederick aime la politique. Or les nations militairement disciplinées au point où le sont les continuateurs de l'œuvre du grand Frederick ne tolèrent l'intelligence et la supériorité chez la femme, chez la souveraine surtout, qu'autant que ces facultés se maintiennent dans le domaine de l'abstrait; les sciences ou les rêveries sur la réforme des éducations, voilà le champ limité où les nations très militarisées permettent aux cerveaux féminins de se mouvoir. Dès son enfance, la princesse royale d'Angleterre avait annoncé des qualités de libre discussion et un sens critique par égard auxquels la direction de son père était nécessaire. Jamais la princesse Victoria, croyons-nous, n'aurait accepté de plier sous les décrets d'une gouvernante aussi intellectuellement banale que la bonne baronne de Lehzen, chargée de diriger jadis l'enfance de la reine d'Angleterre.

Les arguments de la raison ont été, pour l'impératrice Frederick, dès le jeune âge, les seuls arguments conclusifs, et c'est cette solidité d'esprit qui détermina le prince consort à alimenter fortement le cerveau de son élève de très bonne heure. Ainsi disposée, on ne s'étonnera pas de trouver dans les fondations charitables de l'impératrice plus de sagesse et d'humanité philosophique que d'entraînement sentimental.

L'impératrice a fait aux veuves et aux

orphelins prussiens de considérables dotations. Elle a créé des caisses pour nombre de misères. Mais ses trois œuvres majeures sont le *Victoria Stift*, l'*Académie d'art* et le *Victoria Spital* de Hombourg.

Le *Victoria Stift*, institué cinq ou six ans avant son avènement au trône, alors qu'elle n'était que princesse royale, assure annuellement, à une moyenne d'environ sept cents jeunes filles, l'instruction indispensable au gagne-pain de la femme dans toutes les branches de travail. A la fois école professionnelle et lycée, tout s'y enseigne, depuis la blanchisserie, les modes, la couture, la comptabilité, les langues, tout, enfin, sauf les arts plastiques. Ceux-ci sont du domaine de l'*Académie d'art*, où l'impératrice apporte, en plus de sa philanthropie, la préférence marquée qu'elle garde à la peinture et à la sculpture. Très jeune, l'illustration de ses livres favoris, *the Idyls of the King*, de Tennyson, l'absorbait à ce point qu'on voit le prince Albert la solliciter à la lecture par l'appât du dessin et l'amener à lire Byron en lui proposant d'illustrer *the Bride of Abydos*. Très heureusement pour elle, dès son entrée à la cour de Prusse, la princesse Victoria devait trouver la juste appréciation de ses dons d'artiste et de lettrée, dans un milieu exceptionnellement fait pour mettre ses capacités en relief.

Les derniers jours de janvier 1858, l'oncle, déjà très mûr, de Frederick III, le roi Frederick-Guillaume IV, quittait Potsdam, quoique fort malade, pour accueillir sa jeune nièce. L'accolade fut cordiale et simple comme une salutation de « l'ami Fritz » : « Je suis heureux de te voir enfin tout à fait parmi nous », avait dit le roi, qui s'était aussitôt, à nouveau, renfermé à Potsdam, comme s'il n'eût en plus qu'à se retirer après avoir remis la jeune femme aux soins de sa belle-sœur, la

princesse Frederick-Charles. Mais celle-ci n'occupait à la cour qu'un rang secondaire. La princesse royale de Prusse était, à l'arrivée de la princesse anglaise, Augusta de Saxe-Weimar, l'épouse du futur Guillaume I^{er}. Le père de la reine Augusta avait été l'élève de Goethe, et c'était dans

les traditions du grand homme qu'elle tenait son cercle, un cercle de burgraves dont Raucke l'historien était l'Éliacim avec ses quatre-vingt-sept ans et Humboldt le patriarche avec ses quatre-vingt-douze, mais un cercle de jolies précieuses aussi, où de charmantes grandes-duchesses discutaient, entre le café et les sandwiches, sur le « second

Faust et les conclusions

d'Hartmann ». La princesse Victoria brilla parmi cette

« Athènes weimarienne » ; elle avait un fonds de philosophie libre qui la prédis-

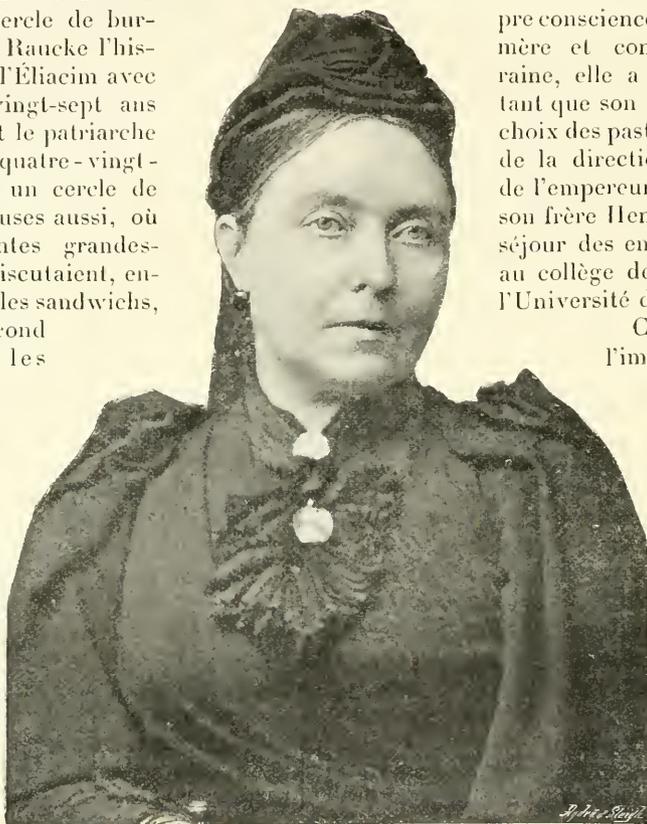
posait à s'y distinguer. Ni Strauss ni Schopenhauer n'étaient pour effrayer un cerveau que le mysticisme n'envahira jamais, parce qu'elle lui refusera toujours les faiblesses sentimentales grâce auxquelles il se glisse si facilement chez la femme, grâce auxquelles il s'est frayé, chez la reine d'Angleterre même, une place si considérable. Sans préciser les formules philosophiques adoptées par la princesse, il n'y a qu'à citer ses propres

paroles à un des plus éminents esprits de son pays pour connaître au moins ce qu'elle ne croit pas : « Jamais je ne pourrai comprendre, disait-elle à cet ami, qu'un esprit tel que vous accepte le dogme! »

Cette manière d'entendre les choses est, d'ailleurs, si parfaitement circonscrite à sa propre conscience que, comme mère et comme souveraine, elle a été pour autant que son mari dans le choix des pasteurs chargés de la direction religieuse de l'empereur actuel et de son frère Henri pendant le séjour des enfants royaux au collège de Cassel et à l'Université de Bonn.

C'est aussi l'impératrice qui

insista pour cette éducation publique où, mêlés à leurs condisciples sur un pied de parfaite égalité, sauf le titre de prince qui précédait leur nom,



les enfants royaux vécurent de la vie de tous les autres collégiens.

Les bourgeois cassellois faisaient leurs délices, pendant le séjour du jeune Guillaume, de courir, le matin, voir le futur Kaiser souffler dans ses doigts, par le grand froid, se rendant à la classe ses livres en bandoulière, ni plus ni moins que leurs enfants à eux !

Les vacances venues, les enfants du prince royal de Prusse allaient à Babels-

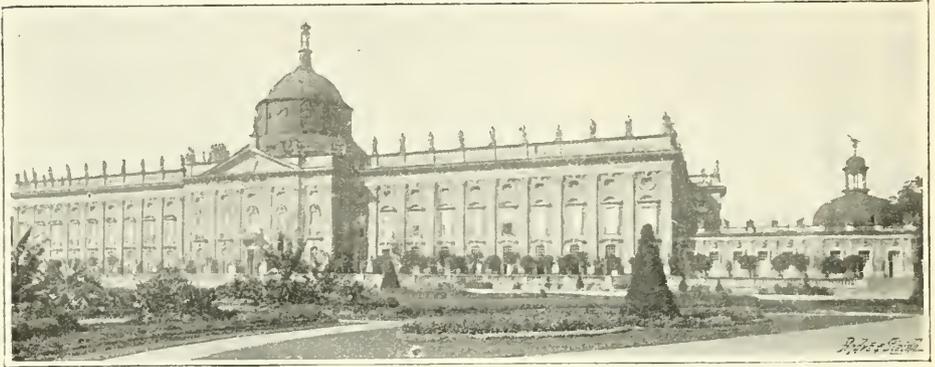
bien que l'organisatrice, car le tout fut établi sur des plans nouveaux, sur le système de chalets en bois qui permettent une circulation d'air plus complète.

Par une sélection délicate, la princesse demanda les blessés français (la majorité des régiments de turcos et de zouaves), et ceux qui reçurent ses soins témoignèrent de l'empressement de la princesse à leur parler du pays, en leur rappelant sa visite aux Tuileries lors de sa quinzième année et l'accueil dont elle se souvenait encore avec émotion. D'un lit à l'autre, elle passait, l'œil aux aguets, apportant à

La suprématie du chancelier, son autorité même, se heurtant, après la mort de l'empereur Frederick, aux volontés très caractérisées de l'impératrice veuve, celle-ci décida de se retirer chez elle.

Ce fut l'origine de « Frederichskron », ce château qu'elle fit construire pas très loin de Francfort et dont elle vint s'inspirer, pour les décorations, en France, dans nos musées et auprès de nos grands peintres, il y a quatre années.

Quels que soient pourtant les charmes de la méditation, l'abondance des ressources d'études que fournissent la



CHATEAU DE « FREDERICHSKRON »

sa tâche volontaire ce sens de gouvernement et cette méthode qui marquent chez elle la prédominance de la raison et de l'organisation sur l'élan et la sentimentalité.

Sur six enfants qu'elle a eus, l'impératrice n'a perdu que le seul prince Sigismond, « cet amour si gai, si turbulent, écrivait la princesse Alice, qu'il manque toujours de vous sauter des bras ». La princesse Victoria, née en 1866, s'est mariée il y a peu d'années, en 1890, avec le prince de Schaumburg-Lippe. Sa sœur, la princesse Sophie-Dorothée, avait épousé, en 1889, le prince de Sparte, et la princesse Marguerite, née en 1872, a épousé en 1893 son cousin, le prince de Hesse. Le prince Henri, le frère cadet de l'empereur Guillaume, sert dans la marine prussienne.

bibliothèque de Frederichskron et la variété des paysages qui s'offrent au pinceau de l'ex-souveraine ; quel que soit encore l'intérêt que lui inspirent ses serres d'orchidées, on n'est pas, avec le sang d'Élisabeth, condamnée si jeune encore à l'inactivité sans en souffrir.

L'impératrice est drapée d'un ennui si digne, si intelligemment supporté, qu'il lui donne la majesté des voiles d'Andromaque. Ce qui reste aujourd'hui de force et d'énergie combattive, tournée à l'endurance, à cette princesse, elle le doit à son père, à cet éducateur admirable, dont le thème favori, pendant qu'il dirigeait ses enfants, a toujours été : « La suprême fortune de l'homme se réduit à la victoire sur soi-même. »

YETTA BLAZE DE BURY.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le roman de M. Paul Hervieu, *l'Armature*, a fait un peu de bruit, et on dit qu'il est un succès de librairie. Il faut donc en parler, et pourtant je ne sais si un peu plus d'ombre et de silence ne conviendrait pas mieux. Cette œuvre est, d'ailleurs, curieuse, mais trop peu achevée pour être exposée et scrutée en plein soleil. Le succès fait la critique exigeante; il faut que l'auteur en rende compte. Pour ma part, je ne vois pas encore dans cet ouvrage un de ces livres durables qui assurent à leurs auteurs, comme disait Gil Blas de Santillane, un pied de place sur les rayons des bibliothèques. J'en reconnais tout le mérite et les quelques très belles parties que je vous signalerai, mais ma bienveillance est un peu contrariée par la gêne que lui laissent bien des défauts.

Le sujet est touffu et évolue lentement, lourdement, dans une complexité fatigante de personnages qu'on débrouille et qu'on discerne mal. Il faut un retour de réflexion pour dégager l'essentiel de cette histoire où un gros financier jouisseur s'offre la femme d'un ami qu'il sait dans la gêne et qu'il tire d'embarras par compensation. C'est ce qu'il y a de plus clair, car de s'y reconnaître dans le reste, de distinguer le ménage Grommelain où la femme a deux amants, et Marie Blanche, et Olivier Bréhand, et Tarsul, et tant d'autres, il n'est pas du tout aisé. Quant à la forme, elle est malheureuse. Le livre est dédié à M. Brunetière. L'éminent académicien a dû souffrir. Il me racontait, un jour, qu'un débutant était furieux de se voir rendre un manuscrit qu'il avait apporté à la *Revue des Deux Mondes*. Il exigeait le motif du refus. M. Brunetière le lui donna :

— Vous n'écrivez pas en français.

Le client évineé riposta :

— Eh bien! et vous, donc?

Qu'eût-il dit en lisant le style de M. Paul Hervieu, — au moins dans le premier tiers du volume, car le reste est beaucoup plus facilement écrit, comme si la mise en train eût seule été dure. Mais le moyen, je vous prie, de ne pas s'étonner à des bizarreries, des contorsions, des longueurs filandreuses

comme celles qui encombrent et qui empêchent plus d'une page, où l'on voit une jeune femme qui parle familièrement à des hommes « l'index plongé dans son corsage où elle semblait tourner ainsi un philtre invisible sous la guipure de son décolleté ». On y voit encore une princesse, « être svelte et infiniment désirable, avec une nudité d'épaules tombantes, et, dans l'arrière du corsage, cet angle taillé par où la vue du dos blanc finissait en pointe très basse, aiguë comme un défi ». Pauvre femme, d'avoir tout cela dans le dos! Voici Lionel Forléans qui, « dans son désir de se rapprocher de Marie Blanche, — il grillait d'amour pour elle : la main au feu, qu'il grillait d'amour, — ferait la conversation, pauvre petit, avec Grommelain ». Il y a des indications de geste qui dépassent de beaucoup en précision les indications scéniques de Beaumarchais dans *la Mère coupable*, quand celle-ci parle « avec l'intonation d'une personne qui en dirait plus long si elle n'était gênée par le souvenir d'une conversation précédente ». Le Grommelain de M. Hervieu « eut ce geste de dédain qui écarte les bras du corps et soulève indifféremment les épaules, ce mouvement qui a l'air de se décharger d'autrui et de faire sur les côtés de soi un passage facile pour laisser le sort des autres s'en aller comme ça pourra, où ça voudra ». Il manque à M. Hervieu la sûreté de touche; il n'est pas garanti contre les écarts de goût et les aventures de la plume. Il nous parle sans surveiller d'un « poison inventé pour rembourrer d'imposture »; il veut « capitonner de mollesse les aspérités des circonstances ». Olivier, chez la baronne, « lui exprimait toute la part affectueuse que..., et tout le regret dont... » Le jeune corps de Giselle a « perlé » naguère dans la radieuse chaleur des salons; et quant à la structure habituelle des périodes, en voici l'échantillon : « Mais elle n'enveloppa de son attention que M^{me} d'Exireuil, avec cette rapidité investigatrice où les femmes semblent vouloir s'informer, en un seul regard, des titres de beauté et des droits de vice, motifs évidents et raisons cachées,

que peut invoquer, dans une minute, l'aspect d'une autre femme, pour avoir conquis ou pour devoir conquérir l'homme au bras duquel on la voit passer. »

On nous dira que ce sont là des vétilles et des chicanes : on nous traitera de classique et de normalien ; ira-t-on jusqu'à nous persuader que c'est là le style de l'avenir ? Vétilles ? soit, mais c'est une preuve d'eslime que nous donnons au talent de M. Hervieu en les soulignant, car nous ne prendrions pas cette peine pour une œuvre sans mérite.

Dans le dédale inextricable des intrigues qui se croisent et s'enchevêtrent, des personnages qui viennent chacun à leur tour se montrer sur l'écran, comme dans une série de nouvelles détachées, on démêle trois ou quatre grandes et belles scènes, qui prennent de la précision et de la vie, qui demeurent dans l'esprit, comme celle où le baron Saffre vient chez M^{me} d'Exireuil lui acheter son déshonneur, et la scène très pathétique où M. d'Exireuil découvre l'infamie de sa femme, et les scènes de séduction à la chasse entre l'appétissante princesse Nagear et le riche Olivier, et la révolte finale de la baronne Saffre contre son mari.

Ce sont là les beaux morceaux de ce roman, ceux qui deviendront les scènes à effet quand il passera au théâtre, pour lequel il semble déjà préparé et découpé. L'auteur les a particulièrement étudiés et remis au métier : si le livre entier était de cette valeur, M. Hervieu serait parmi les plus grands. De telles pages, du moins, sont de superbes promesses.

Nous arrêterons-nous à ce qu'on appelle aujourd'hui communément la « rosserie » du grand monde telle qu'on se plaît un peu partout à nous la peindre ? Ces sévérités contre le monde de la finance n'ont rien de neuf et se sont reproduites mille fois depuis *Turcaret*, dont tous les personnages sont pendables.

Les héros de l'*Armature* sont tous des gredins ; ce grand monde-là ressemble à la forêt de Bondy. La seule femme qu'on nous présente comme la victime intéressante est l'épouse d'un mari ruiné ; elle se donne à un financier pour qu'il paye son mari. Voilà un joli type, bien recommandable ! Elle fait, il est vrai, la grimace : mais sa grimace ne l'empêche pas d'être une gourmandine ; et eût-elle dû repasser des plastrons de chemise, elle avait d'autres

moyens d'en sortir sans se salir ni se vautrer, comme elle fait, sur le sofa criminel.

La morale de l'*Armature* est toute dans le seul dénouement, qui est l'effondrement général ; mais on sent que l'unique souci du peintre a été de montrer, non de moraliser. On dirait qu'au fond, peu lui importe si tout va mal ; ce n'est pas son affaire ; il ne fait que les constatations. Il n'a d'autre but que de nous dévoiler, sous les dehors trompeurs de la société, l'armature qui la soutient, et ce n'est pas clair du tout :

« Savez-vous exactement ce que l'on définit par le mot « d'armature?... » On désigne ainsi un assemblage de pièces de métal, destiné à soutenir ou à contenir les parties moins solides, ou lâches, d'un objet déterminé. Eh bien ! pour soutenir la famille, pour contenir la société, pour fournir à tout ce beau monde la rigoureuse tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. Là-dessus, on dispose la garniture, l'ouvrage d'art, la maçonnerie, c'est-à-dire les devoirs, les principes, les sentiments, qui ne sont point la partie résistante, mais celle qui s'use, se change à l'occasion et se recharge. L'armature est plus ou moins dissimulée, ordinairement tout à fait invisible ; mais c'est elle qui empêche la dislocation, quand surviennent les accrocs, les secousses, les tempêtes imprévues, quand l'étoffe des sentiments se déchire et que se fend la devanture des devoirs ou des grands principes. C'est seulement en ces circonstances-là, et pour quelques instants, que l'on fait parfois apercevoir dans le cœur de la société, au centre des familles ou entre les deux parties d'un ménage, leur armature à nu, le lien d'argent. Mais vite on recouvre ça de sentiments neufs ou de principes d'occasion. On remplace les préjugés détériorés et les devoirs crevés... Et l'armature a supporté le tremblement ! Elle est restée en permanence pour maintenir scrupuleusement la forme et l'apparence des foyers domestiques, et pour recevoir la réparation dont a besoin la façade mondaine.

Cette page devrait être la principale du livre : elle ne nous émeut guère et nous paraît plus alambiquée qu'originale. Dumas savait mieux nous initier à la théorie du vibrion. Il y a beaucoup d'autres pages meilleures, soit par la finesse de l'observation, soit par la justesse de la critique, soit par la vérité de la réflexion, comme dans cette réplique d'une mondaine à un amoureux trop pressant ou trop pressé :

— C'est la morale des animaux que vous professez là ; nous devons nous distinguer d'eux précisément par ce que vous appelez des préjugés.

On relira avec plaisir tel couplet sur le rôle de l'amour dans les réunions mondaines :

Les deux sexes ne viennent dans le monde que parce qu'ils ont un amour à y conduire, ou à y retrouver, ou à s'y procurer. Mais les diners, les raouts, les bals, toutes les réceptions mondaines ne sont que des cours d'amour!... On peut m'assourdir tant qu'on voudra avec les raisons sérieuses : les principes de politesse, les devoirs de sociabilité, que la bonne compagnie aurait soi-disant de se grouper. A cela je répondrai toujours : Pourquoi les femmes se décolle-t-elles quand elles ont à se produire dans le monde? Pourquoi les jeunes gens de notre classe, dont l'unique travail et le souci constant sont de veiller à réjouir leur tempérament, consacrent-ils tant de soirées à des salons où il faut parfois entendre des vers, au lieu d'aller les passer, par voie directe, avec les demoiselles particulièrement chargées des réjouissances publiques? Parce que tout ça, que nous voyons à perte de vue dans cette salle, c'est plein d'amour, d'amour à dénicher, à éveiller ou à réveiller, à garder ou à changer, d'amour à dire, d'amour à faire.

Au total, en dépit de nombreuses taches ou tares, de formes extravagantes, d'écart de goût, de bizarreries qui font donner à l'un des personnages le nom étrange de Tarsul, — étrange par sa forme de titre assyrien ou d'anagramme, — il y a dans ce livre des qualités considérables, je veux dire à considérer. Certaines parties en sont finies, travaillées et bien venues. M. Hervieu a beaucoup de talent, et il sera un maître le jour où il étendra à toute son œuvre le soin qu'il a porté sur des fragments, — et où il voudra écouter Boileau :

Polissez-le sans cesse et le repolissez.

C'est passer du moderne à l'ancien que de parler, après *L'Armature*, de Molière, qui vient de recevoir un double hommage, une messe et une brillante reprise.

C'est une ingénieuse idée qu'a eue M. Jules Claretie, administrateur-général de la Comédie-Française, de représenter *le Bourgeois gentilhomme* tel qu'il fut joué du vivant de Molière, avec les divertissements, ballets, cadeaux, concerts et la cérémonie. Je ne sais pas jusqu'à quel point le gros public est sensible à ces restaurations du passé : mais elles sont chères aux lettrés, et ceux-ci sont assez nombreux pour remplir un grand nombre de fois la salle de la Comédie. A vrai dire, ce n'est peut-être pas sans raison qu'on avait supprimé ces suppléments accessoires. Devant le roi Louis XIV, ils étaient des prétextes à décorations, à figurants, à tout un luxe de mise en scène qui chatouillait divinement les yeux des seigneurs et inspirait à miracle l'imagination de M. de Sourdéac, — cet Alphonse de

l'ancien régime. Aujourd'hui, ces mêmes accessoires ont un intérêt plus historique qu'immédiat ; ils retardent l'action, par soi-même un peu languissante, et plus d'un bon spectateur doit ne comprendre goutte à toute cette fantasmagorie. Mais tant pis pour le bon spectateur. Il rit du moins aux désopilantes fantaisies de Coquelin cadet, qui a trouvé des effets de mimique irrésistibles. Il ne semble pas du tout partager l'avis de son frère, M. Constant Coquelin, qui, lorsqu'il joue *Alceste*, veut qu'on pousse le Molière au noir.

D'ailleurs, le noir n'est pas si triste qu'on dit. On a médité du noir. Une jolie femme est exquise et souriante avec une robe de bal en velours noir. Allez donc voir la Loïe Fuller, à la Comédie-Parisienne, dans sa danse noire. Cette Loïe Fuller a poussé à ses dernières limites l'art spécial qu'elle a créé, et qui consiste à faire jouer des feux de lumière dans les plis flottants d'étoffes légères. Je la vis pour la première fois, il y a quelques années, à New-York. A ce moment-là, on ignorait, en France, jusqu'au nom de la danse serpentine. Là-bas, elle faisait fureur. Elle avait partout des imitatrices, et jusque dans les music-halls du Far West, les serpentines dansaient sur l'air *Loïn du bal*. La robe était blanche, et les teintes colorées des projections étaient radieuses. Mais ce n'était que l'enfance de l'art. Aujourd'hui, la Loïe Fuller s'enroule dans des étoffes de toutes les nuances, même des étoffes noires, et les effets qu'elle produit sont prodigieux. Le système d'éclairage a été perfectionné ; les feux partent dans toutes les directions ; des foyers puissants lancent sous ses pas des gerbes embrasées qui l'illuminent de bas en haut, tandis que des rayons ardents lui font une auréole étoilée. Quelle splendeur et quel divin poème des couleurs et des lumières ! Tantôt c'est une vision impalpable, à peine blanche dans l'ombre, et qui tourbillonne ; tantôt, c'est le tournoiement affolé d'une grande flamme qui tourbillonne au vent ; tantôt c'est l'apparition impalpable de quelque génie du feu qui étend ses ailes brûlantes et ignées ; c'est quelque vaste papillon aux ailes diaprées et mordorées, c'est quelque large tulipe dont la corolle frangée d'azur tourne sous la tempête ; c'est la coquille rose qui s'ouvre par une fente festonnée, brodée de la couleur des nuits lactées et violettes ; c'est le lis blanc que les feux de l'aurore argentent ; c'est

toujours un miracle de miroitement, d'em-brasement, de tourbillon, un pan du ciel ou de l'enfer qui voltigerait dans l'éther empourpré, rouge comme un incendie, piqué d'étoiles, zébré d'éclairs, inondé d'or.

Le danger à présent sera de vouloir trop faire, de tenter trop de nouveautés dans un art qui doit rester simple, et que guette forcément la monotonie. On a imaginé, pour des matinées enfantines, de lancer sur la Loïe Fuller, tandis qu'elle agite ses voiles, des projections figurant soit une rose épanouie, soit des têtes d'amants qui s'em-brassent au milieu de l'embrasement, soit même le portrait de la Loïe Fuller elle-même : c'est d'un goût déplorable et d'un effet désastreux, qui fait songer à la fable. Ne forçons point notre talent : le vôtre est très suffisant tel qu'il est, n'y cherchez plus de midi à douze heures.

Ces projections sont organisées pour accompagner un bien curieux spectacle, imaginé dans l'après-midi pour les enfants. C'est l'adaptation d'une pièce anglaise de Francis Hodgson Burnett, *le Petit lord*. Elle est curieuse par cette particularité d'une comédie intéressante sans qu'il y ait trace d'amour. Le théâtre sans amour ! Corneille et Voltaire y avaient songé, et l'antiquité grecque l'avait réalisé, mais en remplaçant ce ressort par des forces puissantes et terribles, telles qu'il n'y en a aucune dans *le Petit lord*. La pièce est tirée d'un roman, et il y paraît à la rapidité de certaines évolutions, de revirements nécessaires ; mais l'intérêt n'en est pas banal. C'est l'histoire d'un enfant qui hérite d'un duché et qui conquiert par sa gentillesse l'affection d'un grand-père bourru, rude à tous en général et en particulier à sa bru. M. Gémier lui a donné une physionomie bien dessinée, qui fait songer à feu Thiron dans ses rôles grincheux. Le bourru grand-père finit par accepter et par aimer jusqu'aux bizarreries de son petit-fils, et ses relations étranges avec un cirque de boîtes et un épicier de New-York. Il y a bien une tante qui met des bâtons dans les roues et veut supplanter le petit lord en revendiquant les droits pour son fils, mais elle n'y réussit pas.

C'est M^{lle} Jane Kesly qui joue ce rôle, trop noir pour elle ; sa nature gaie et bonne enfant s'accommode mal de la traîtrise. L'épicier, dévoué au petit, est un type joliment trouvé, avec son horreur des ducs : il ne leur permettrait pas de venir dans sa boutique s'asseoir sur ses ton-

neaux de mélasse, et voilà que son petit ami se trouve être un duc. Il en prend philosophiquement son parti en pensant qu'il aurait pu lui arriver pire. M. Francis le joue très bien. Toute la pièce est délicieuse ; c'est une fine étude du *cant* britannique, de la morgue aristocratique des lords et du sans-gêne aimable des citoyens de la libre Amérique.

La Comédie-Française a fait une fort belle reprise de *l'Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas fils, où M. Worms s'est taillé un grand et légitime succès. La pièce avait peu réussi il y a trente ans ; on la trouvait un peu hardie. Il a coulé beaucoup d'eau sous les ponts depuis ces époques timorées, et la pièce est aujourd'hui tout à fait convenable : elle a brillamment réussi. C'est là qu'on apprend l'art de bien dire, mieux sans doute que dans les traités. Cependant je veux vous signaler un petit livre qui ne fera sans doute pas grand bruit, et qui est bien fait pourtant, *la Parole en Public*, par M. Ajam, avocat, édité chez Chamuel. Ce n'est pas un travail original, mais comme livre de vulgarisation, il est fort consciencieux et habilement fait. C'est une manière d'Institution Oratoire à la façon de Quintilien, d'après les travaux les plus récents : physio-psychologie de la parole d'après Charcot et Kussmaul, théorie de la localisation des centres du langage, distinction des intuitifs et des auditifs, résumé clair des travaux d' Egger, de Stricker, de Ribot, histoire de l'art oratoire depuis les Grecs, esquisse d'une méthode rationnelle de préparation à la parole publique, très ingénieuse ; interviews prises à des orateurs, à des conférenciers : c'est le parfait manuel de l'orateur, c'est le *De Oratore* mis au courant de la science, dont j'estime assez la conclusion : l'improvisation est une mémoire. M. Sarcey l'avait justement dit : « On a beau tourner le robinet de l'improvisation, si la fontaine est vide, c'est du vent qui sort. »

Camille Doucet est mort. C'est une perte sensible pour le monde des lettres. C'est une physionomie curieuse, aimable, spirituelle qui disparaît. Qui ne se rappelle l'avoir vu, avec sa tête ronde aux cheveux blancs, sa figure rasée et souriante, ses yeux pétillants de malicieuse bonhomie, sa face toute plissée, sa voix

un peu enrouée, ses mains tordues par la goutte, lisant quelqu'un de ces exquis discours qui faisaient affluer la foule sous la Coupole ? Très-empressé auprès des dames, qu'il savait complimenter avec esprit et à propos, charmant causeur, bienveillant et dévoué pour ses amis, il était bien l'homme de sa fonction, et l'Académie française avait rarement eu un aussi parfait secrétaire perpétuel. Ses rapports sur les prix de vertu resteront comme un modèle du genre. Il les disait à merveille, et il était fier de sa savante diction. Il reconnaissait volontiers qu'il la soignait et qu'il y réussissait.

— Voyez-vous, me disait-il un jour, un discours n'est pas fini quand il est écrit. Il faut savoir le dire. Beaucoup le gâtent en le lisant. C'est une grande supériorité dans ce genre d'avoir fait du théâtre; on y apprend l'art des effets.

Comme censeur dramatique, comme auteur dramatique, comme secrétaire perpétuel de l'Académie, Doucet était en relation avec tout le monde lettré et artiste de Paris. La publication de ses Mémoires et de sa correspondance sera une histoire anecdotique et littéraire du siècle: on la prépare déjà. Il possédait des dossiers volumineux. Un jour que nous parlions de la tragédienne Agar, il voulut me montrer une lettre d'elle. Il se leva, ouvrit un carton derrière son bureau, tira aussitôt la lettre: tout cela était rangé, étiqueté, catalogué beaucoup mieux que dans les bibliothèques publiques. Et ce n'était pas un mince mérite, si l'on songe qu'il ajoutait: — Je conserve tout.

Il avait une philosophie douce et affable, qu'il exposait sans prétention ni phrases dans les salons, où il était fort recherché. On eût pu réunir ses mots et ses pensées; cela eût fait un petit Manuel de philosophie souriante.

— Il ne faut pas se plaindre, disait-il, quand on n'a pas de gros maux: le bonheur est fait de petits malheurs.

C'était un laborieux et un ambitieux sans fracas ni aigreur. Étincelle dit une chose juste dans la bizarrerie de sa métaphore audacieuse, quand elle a observé que pour lui « les succès de théâtre furent comme les degrés de l'échelle de soie suspendue au balcon de sa chère Académie ».

De son balcon, il souriait à tous; même ses refus étaient gracieux et on le remerciait.

Aimable, il l'était au dernier point.

Il entre un jour chez le peintre Bonnat, qui allait commencer son portrait, — ce portrait si expressif et si pétillant que vous connaissez.

Sur un fauteuil était adossée une toile représentant un merveilleux portrait de Léon Cogniet, plein d'expression et de vie. Camille Doucet eut la plus exquise façon de l'admirer: il feignit de se méprendre, s'avança vers le fauteuil, la main tendue, en disant:

— Eh! bonjour, cher monsieur Léon Cogniet.

Il craignait la mort: elle lui a été douce et éléménte. Il n'eût pas désiré une fin plus calme et moins redoutable. Il s'est éteint doucement. Ses nombreux amis lui ont fait de belles funérailles, et l'affluence était grande dans les cours de l'Institut comme à l'église Saint-Germain-des-Prés. On s'entretenait du défunt, et chacun repassait cette existence si remplie: né en 1812, il fut clerc de notaire, et sa fortune commença en 1832, quand il devint chef de la division des théâtres, puis, en 1863, directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'empereur. Il tenait au théâtre par d'autres nœuds, et ses comédies sont nombreuses, toutes aimables et morales, avec un vague reflet des comédies de Sedaine: *Un jeune homme* (1841), où un père, digne de Térance, ramène un fils débauché moins par ses sermons que par sa tendresse; *le Baron Lafleur* (1842), que Jules Sandeau appelait « le dernier grand jour de la livrée »; *la Chasse aux fripons* (1846), comédie morale et de mœurs digne de Regnard; *les Ennemis de la maison*, tentative de réhabilitation des belles-mères, et *le Fruit défendu*, qu'on joue toujours, et *la Considération* (1860), et tant d'autres.



Les Bretons de Paris ont célébré la Saint-Joachim en l'honneur de Joachim du Bellay, dont ils prononcent le nom comme s'il s'écrivait Joachain ou même Jouassain. Joachim du Bellay est l'auteur du fameux manifeste de la Pléiade, *Deffence et Illustration de la Langue françoise*, qui a puissamment aidé, dès la fin du xvi^e siècle, à l'établissement de notre langue française moderne. Il fut joli poète, comme on peut juger par ces sonnets:

Ah! qu'heureux est celui qui peut passer son âge
 Entre pareils à soi! et qui, sans fiction,
 Sans crainte, sans envie, et sans ambition,
 Règne paisiblement en son pauvre ménage!

Le misérable soin d'acquérir davantage
 Ne tyrannise point sa libre affection;
 Et son plus grand désir, désir sans passion,
 Ne s'étend plus avant que son pauvre héritage.

Il ne s'empêche point des affaires d'autrui,
 Son principal espoir ne dépend que de lui,
 Il est sa cour, son roi, sa faveur et son maître.

Il ne mange son bien en pays étranger.
 Il ne met pour autrui sa personne en danger
 Et plus riche qu'il est ne voudrait jamais être.

Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorés
 Ni ce beau front, que l'honneur même honore;
 Ce ne sont pas les deux archers encore
 De ces beaux yeux de cent yeux adorés;

Ce ne sont pas les deux brins colorés
 De ce coral, ces lèvres que j'adore!
 Ce n'est ce teint emprunté de l'aurore
 Ni autre objet des cœurs énamourés:

Ce ne sont pas ni ces lis, ni ces roses,
 Ni ces deux rangs de perles si bien closes:
 C'est cet esprit, rare présent des cieux,

Dont la beauté de cent grâces pourvue
 Perce mon âme et mon cœur et mes yeux,
 Par les rayons de sa poignante vue.

* * *

Le théâtre de l'*Œuvre* a joué une petite pièce : *la Vérité dans le vin*, de Collé, dont on connaît les chansons et les comédies, surfont *Dupuis* et *Desronais* et *la Partie de chasse de Henri IV*. Il a laissé des *Mémoires* aussi utiles que curieux pour l'histoire du XVIII^e siècle. Nous en détachons quelques lignes.

Le marquis de Marivaux, après avoir perdu un bras à l'armée, demandait, au retour de la campagne, une grâce à Louis XIV, qui, en prenant son plaçat, lui dit : *On verra*. — *Sire*, repartit M. de Marivaux, avec une fierté noble et respectueuse en même temps, *si j'avais dit on verra quand il fallait aller contre vos ennemis, j'aurais encore mon bras*. Le roi ne répondit autre chose, sinon : *Marivaux, je vous accorde ce que vous me demandez*. Il est beau, en cette circonstance, à un roi aussi despotique de n'avoir pas été injuste.

M. de Courcillon, qui était si doux et si brave, à ce qu'on dit, reçut un coup de feu à la cuisse, qui obligea de la lui couper; et, par parenthèse, on dit qu'il soutint cette opération avec une fermeté qui paraît au-dessus de l'humanité. Il était entouré de ses amis, avec lesquels il causa pendant tout le temps qu'on lui coupait la cuisse, comme si l'on eût fait l'opération à un autre, sans changer de visage, et sans jeter un cri ni une larme.

Pour retourner au fond de l'histoire, il demanda à Louis XIV, pour récompense de sa

blessure, qu'il lui accordât la croix de Saint-Louis. Il était fort jeune et n'avait pas le nombre d'années compétent pour l'obtenir, et dans les commencements de l'établissement de cet ordre, Louis XIV ne croyait pas pouvoir pousser la régularité trop loin à cet égard, ce qui fut cause qu'en la lui accordant, le roi lui dit : *Monsieur de Courcillon, je vous donne volontiers la croix de Saint-Louis, quoiqu'il vous manque encore tant d'années de service*. — *Oui, sire, et une cuisse!* reprit en riant M. de Courcillon.

C'est Collé qui a conté la fameuse aventure de Le Sage chez la duchesse de Bouillon.

Fuzelier, que je rencontrai hier, me fit part de deux anecdotes qu'il a vues se passer sous ses yeux, et que je ne veux point perdre.

La première regarde M. Le Sage, auteur de *Gil Blas*. Avant de faire jouer son *Turcaret*, il avait promis à M^{me} la duchesse de Bouillon d'aller lui lire sa pièce; on comptait que la lecture s'en ferait avant le dîner; quelques affaires le retinrent, et il arriva tard. La duchesse de Bouillon le reçut avec un air d'impatience et de hauteur, et lui dit d'un ton aigre qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à l'attendre. *Eh bien, madame*, reprit froidement Le Sage, *je vais vous faire gagner deux heures*. Après cette courte réponse, il fit sa révérence et sortit. Quelque chose qu'on fit, et quoiqu'en courût après lui sur l'escalier, il ne voulut jamais remonter, n'y dina pas et ne lut point sa pièce.

J'aime cette fierté dans un homme de lettres; il faut avoir de l'élevation dans l'âme pour en être susceptible et pour la montrer avec tant de fermeté. Si les auteurs étaient moins bas, les protecteurs ne seraient point insolents; on n'écrase que les bêtes qui rampent.

* * *

A propos du duel fatal où M. Harry Alis a perdu la vie, il n'est pas sans intérêt de relire la page peu connue où J.-J. Rousseau donne et motive son avis sur le duel.

Gardez-vous de confondre le nom sacré d'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe de l'épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain; savoir, que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure; que l'homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie, honnête, l'infidélité, louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire, où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où

l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ! le veux-tu boire ?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats singuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ? Le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître, il a sa force éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de courage à la braver qu'à la suivre ? Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarderait par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donne jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir sa patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a pas sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime, et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuser, et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.



Un banquet a été donné en l'honneur des frères de Goncourt.

Ces messieurs de Goncourt, comme on les appelle, tiennent un rang fort honorable et une place assez large dans notre littérature contemporaine. Jules est mort en 1870. Edmond vit toujours : il est l'auteur d'études sur le xviii^e siècle, de *la Fille Elisa*, des *Frères Zemganno*, de *Chérie*, de *la Maison d'un artiste* et de beaucoup d'autres travaux très personnels et très bien informés sur les actrices du siècle dernier.

La plupart de ses œuvres sont faites en collaboration avec son frère : histoires de la Société française pendant la Révolution et le Directoire, deux livres d'une grande science, d'un grand talent et d'un effet très pittoresque ; les *Maitresses de Louis XV*, la *Femme au xviii^e siècle*, et dans le roman : *René Mauverin*, *Germinie Lacerteux*, *Mannette Salomon*. Ils ont aussi recueilli ensemble les éléments de leur *Journal*, — propos de table qu'ils ont recueillis et dont la publication a souvent bien gêné les intéressés : aussi les démentis pleuvaient-ils à l'apparition de chaque volume. Nous ne pouvons donner ici une étude sur eux. Il faut pourtant constater la grande influence qu'ils ont exercée sur notre temps et nos mœurs. Dans *Outamaro*, un joli livre sur le peintre des « Maisons vertes » qui sont les maisons des courtisanes, ils ont montré la voie à Loti, peintre du Japon ; ils ont eu le culte du bibelot du Japon bien avant qu'il fût devenu un objet de bazar. Dans l'art d'écrire, malgré des audaces intempêtes et des manières précieuses qui leur donnent l'air de sortir de l'Académie de M^{me} Deshoulières, ils ont été d'une conscience et d'une habileté merveilleuses. Il faut relire la lettre d'Edmond à Flaubert : elle donne la merveilleuse idée de leur collaboration :

« A mon sentiment, mon frère est mort du travail et surtout de l'élaboration de la forme et de la ciselure de la phrase, du travail du style. Je le vois encore reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les travaillant des heures, des demi-journées, avec une opiniâtreté presque colère, changeant ici une épithète, la faisant entrer dans une phrase en rythme, plus loin reprenant un tour, fatiguant et usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection si difficile, parfois impossible de la langue française, dans l'expression des choses et des sensations modernes. Après ce labeur, je me le rappelle maintenant, il restait de longs moments brisé sur un divan, silencieux et fumant. Ajoutez à cela que quand nous compositions, nous nous enfermions des trois ou quatre jours, sans sortir, sans voir un vivant. C'était pour moi la seule manière de faire quelque chose qui vaille, car nous pensions que ce n'est pas tant l'écriture mise sur le papier qui fait un bon roman, que l'incubation silencieuse en vue des personnages, la réalité apportée à la fiction. »

A présent Edmond est seul ; il vit à Auteuil, au milieu d'une collection admirable de bibelots, en contemplation devant le *Martyre de saint Marc*, du Tintoret, et les

Quatre Syndics de Rembrandt, devant La Bruyère et Saint-Simon, avec lesquels son style n'est pas sans affinité. Il a l'air d'un général en retraite qui aurait de la bienveillance et de la fierté aristocratique, avec sa moustache tombante et son impériale. Il n'aime pas la musique, mais il sauve son aversion par une galanterie :

— Ce que j'aime surtout dans la musique, ce sont les femmes qui l'écoutent.

Il va fonder une académie de choix, ou plutôt de son choix, avec Alphonse Daudet pour grand lama : et ce ne sera pas une assemblée banale que l'union de ces beaux talents. Edmond de Goncourt prend encore une part active au mouvement intellectuel de notre temps. Voici son opinion sur l'état de notre théâtre ; elle contient des aperçus intéressants :

Vous me demandez mon opinion sur la censure, elle est très nette. La censure pour moi est seulement une source d'embarras pour le gouvernement

Je voudrais le public seul juge des pièces et on le calomnie quand on affirme qu'il se plaira aux pures *cochonneries* ; pour moi, il sera un censeur plus intelligent, fera mieux la différence de la pièce industrielle ou de la pièce d'art, se montrera moins paternelle à la gaudriole.

Maintenant, qu'il y ait conflit entre le public au sujet d'une pièce pour un motif quelconque, et que ce conflit tourne à la bataille, je trouve très naturelle l'intervention du gouvernement ; mais je ne voudrais pas l'interdiction immédiate, je voudrais une suspension, et au bout de huit jours — bien des colères et des animosités se calment en une huitaine à Paris, — je voudrais qu'il y eût une reprise de la pièce, et que la pièce fût seulement supprimée si la bataille se renouvelait. Maintenant, le plus souvent, est-ce bien vrai qu'une pièce soit amputée, soit refusée par la censure pour quelques mots vifs ou canailles ? Non, elle est surtout refusée chez tous les officiels et tous les *gouvernementaux* par un antique chauvinisme de la tragédie, par une religion du *personnage noble*.

En effet, l'intérêt du public est passé successivement des Agamemnon et des rois de l'antiquité aux marquis du xvii^e et du xviii^e siècle, puis des marquis aux bourgeois du xix^e siècle, et ils entendent, les censeurs, qu'on s'arrête à ce personnage noble de l'heure présente.

Ils ne se doutent pas, ces messieurs, qu'il y a cent cinquante ans, au moment où Marivaux publiait le roman de *Marianne*, ils ne se doutent pas qu'on lui jetait à la tête que les aventures de la noblesse pouvaient seules intéresser le public, et Marivaux était obligé d'écrire une préface où il proclamait l'intérêt qu'il trouvait dans ce que l'opinion publique dénommait l'*ignoble* des aventures bourgeoises, affirmant que les gens qui étaient un peu philosophes, et non dupes des distinctions sociales, ne seraient pas fâchés d'apprendre ce qu'était la femme chez une grosse marchande de toiles.

Eh bien, à cent cinquante ans de là — ici je parle pour moi — il est peut-être permis à un esprit philosophe dans le genre de Marivaux de descendre à une bonne à tout faire, de descendre à une basse prostituée. Et je le dis en dépit de l'interdiction de la *Fille Élixa* et du mauvais vouloir du gouvernement à l'égard de *Germinie Lacerteux*, ces deux pièces seront jouées, avant vingt ans, tout aussi bien que les pièces à empereurs, à marquis, à gros bourgeois.

Dans la *Maison d'un artiste*, Edmond de Goncourt a dit leur goût du bibelot, qu'ils ont remis en honneur, et qu'ils ont appelé dans leurs études comme témoin pour aider à la résurrection du passé. Arrêtons-nous avec eux devant la panoplie des sabres japonais.

Au-dessus de l'encrier japonais se déploie une panoplie de sabres.

Le japonais Kachi (*sic*), se croyant au moment de mourir, d'après le récit de Ricord, remet à ses domestiques son sabre, le sabre *paternel*, ainsi qu'il l'appelle, pour le porter à son fils. Au Japon, dans ce pays des samourais, des chevaliers aux deux sabres, le sabre, la lame du moins, est l'héritage le plus précieux du mort, l'objet transmissible de père en fils, et même, dit-on, un objet inaltérable. Le vice-day-sanji, qui faisait les honneurs de Kioto au baron de Hubner, lui montrait, avec orgueil, un sabre appartenant à sa famille depuis le règne de Taiko-oama.

Et, au Japon, offrir à quelqu'un ses deux sabres est la plus grande preuve d'estime et d'affection qu'un homme puisse donner, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire de Sibata, que raconte M. Titsnigh.

C'est, parmi les choses précieuses, la chose par excellence pour ce peuple guerrier. Un samourai met un peu de sa fortune dans un beau sabre, et des documents anciens font mention « de lames nues » payées 500 ducats d'or. Il y a dans les « Mémoires des Djogouns » une curieuse anecdote à propos du prix des sabres.

Le prince Todo-isaumo-no-ka-mi achète 100 kobans (2,400 fr.) un sabre merveilleux. Il court le montrer à son père, qui lui dit : « Je ne comprends pas de quel puits vous avez tiré ce sabre. » — C'est l'expression japonaise pour exprimer l'achat d'un objet à vil prix. « Mais vraiment, sied-il au prince d'Izé qui jouit d'un revenu de trente-six mille *kokf* (86,400 fr.) de profiter ainsi du malheur d'autrui ? » Et le ton des paroles du père fut si sévère, que le fils se mit à la recherche de son vendeur et doubla la somme payée.

Les sabres japonais, décorés avec de l'or, de l'argent, du bronze, du cuivre, une composition connue sous le nom de *métal de Sawa*, ont en général une poignée faite en peau de requin (*hay*, dit Thumberg), sur laquelle s'entrecroise un treillis de cordonnet de soie. La poignée est arrêtée par une garde ou coquille de métal ouvragé. Les fourreaux sont en laque ou en bois, choisis parmi les essences les plus rares. Sur le plat extérieur est pratiquée une rainure où se glisse un petit couteau ; sur le

plat opposé, une seconde rainure contient une fiche se divisant en deux, destinée, disent les uns, à reconnaître, sur les champs de bataille, les têtes coupées par le possesseur du sabre qui y plante la moitié de sa fiche, destinée, disent les autres, à devenir tout bonnement les bâtonnets au moyen desquels le guerrier mange son riz. Un demi-anneau, enserrant la fiche, s'ouvre au passage et à l'attache d'une tresse de soie presque toujours jaune et verte ou noire.

Des deux sabres qu'un japonais porte, le plus grand est son *sabre d'office* : le plus petit, qui ressemble plus à un poignard qu'à un sabre, est son arme particulière, son *waki-zashi*.

(*La Maison d'un artiste*, éd. CHARPENTIER.)

Ils ont eu une prédilection marquée pour le XVIII^e siècle, dont ils ont étudié les grâces et les faiblesses. Ils ont curieusement fait revivre, à l'aide de tous les souvenirs, bibelots, estampes, brochures, la femme du XVIII^e siècle.

Il nous faut assister à la matinée de la femme du monde.

Ce n'est que vers les onze heures qu'il commence à faire jour chez une femme de bon ton du XVIII^e siècle. Jusque-là « il n'est pas encore jour » : c'est l'expression consacrée qui ferme sa porte. Une raie de lumière glissant du haut du volet, un aboiement de bichon ou de la petite chienne grendine couchée sur le lit à ses pieds, l'éveille : elle détourne son rideau, elle ouvre les yeux dans ce demi-jour de sa chambre toute pleine encore des liédeurs de la nuit, et elle sonne ; on gratte : c'est le feu qu'une femme de chambre vient faire. La maîtresse demande le temps qu'il fait, se plaint d'une nuit *affreuse*, trempe ses lèvres à une tasse de chocolat. Puis, jetant ses pieds sur le tapis, sautant et s'asseyant sur le bord du lit, caressant d'une main la petite chienne, de l'autre retenant sa chemise, elle laisse ses deux femmes lui passer une jupe et lui chausser, en s'agenouillant, ses deux mules. Cela fait, elle s'abandonne aux bras de ses femmes, qui la transportent sur une magnifique *délassante*, et la voilà devant sa toilette. Dans l'appartement de la femme, c'est le meuble de triomphe que cette table surmontée d'une glace, parée de dentelles comme un autel, enveloppée de mousseline comme un berceau, tout encombrée de philtres et de parures, fards, pâtes, mouches, odeurs, vermillon, rouge minéral, végétal, blanc chimique, bleu de veine, vinaigre de Maille contre les rides, et les rubans, et les tresses, et les aigrettes, petit monde enchanté des coquetteries du siècle, d'où s'envole un air d'ambre dans un nuage de poudre !

— Depuis longtemps des experts ont réglé sa place : la toilette est toujours dans un cabinet au nord, pour que le jour net, la clarté sans miroitement d'un atelier de peinture tombe sur la femme qui s'habille.

Une femme alors devant la glace ajuste à sa maîtresse le corps échanuré et serré des deux côtés, et le lui lace au dos avec un cordonnet qui, par instants, se prend dans la chemise

qu'il retrousse. Le cartel en forme de lyre accroché au panneau marque plus de midi ; la porte, mal fermée derrière le paravent, s'est déjà ouverte pour un charmant homme qui, assis à côté du coffre aux robes, le coude appuyé à la toilette, un bras jeté derrière le fauteuil, regarde habiller la dame d'un air de confiance. Le moment du grand lever est venu ; et voici tous les courtisans et tous les familiers qui viennent faire cercle autour de la femme en manteau de lit. C'est l'instant du règne de la femme. Elle est friande, elle est charmante, ramassée dans son corset, avec cet aimable désordre et cet air chiffonné du déshabillé du matin. Aussi que de monde autour d'elle ! C'est un marquis, un chevalier, ce sont des robins et de beaux esprits. Et, tout assailli de compliments, elle répond, elle sourit, remuant à tout moment, choisissant un bonnet, puis un autre, laissant en suspens la main du coiffeur forcé d'attendre, le peigne en l'air, que cette tête de girouette se fixe un instant pour pouvoir enfin faire une boucle à la dérobée. C'est là qu'on dépêche les grandes affaires, qu'on reçoit l'amour, qu'on le gronde, qu'on le caresse, qu'on le congédie ; c'est là qu'au milieu du babil interrompu et coupé, on écrit ces délicieux billets du matin, plus aisés que ceux du soir, et où le cœur se montre en négligé. Cependant les deux sonnettes du cabinet font sans cesse un carillon étourdissant : ce sont des caprices, des ordres, des commissions ; toute la livrée est mise en campagne pour aller prendre l'affiche de la comédie, acheter des bouquets, s'informer quand la marchande de modes apportera des rubans d'un nouveau goût, et quand le vis-à-vis sera peint. Le colporteur entre avec les scandales du jour, tirant de sa balte des brochures dont une toilette ne peut se passer, et qu'on gardera trois jours, assure-t-il, sans être tenté d'en faire des papillotes. Le médecin de madame la complimenter sur son magnifique teint, sa brillante santé, « la collection de ses grâces ». Et l'abbé, car l'abbé est de fondation à la toilette : quelque petit abbé vif et sémillant, se trémoussant sur le siège qu'une femme lui a avancé, conte l'anecdote du jour, ou fredonne l'ariette courante, piroquette sur le talon, et taille des mouches tout en parlant. On va, on vient, on piétine autour de la toilette : un homme à talent gratte une guitare que les rires font taire ; un marin présente un sapajou ou un perroquet ; un petit marchand de fleurs, remarqué la veille à la porte du Vauxhall, offre des odeurs, des piquères de Marseille ou des bonbons ; une marchande déroule sur un fauteuil une soie gorge de pigeon ou fleur de pêcheur ; et à tout cela : *Qu'en dit l'abbé ?* fait la jolie femme qui se retourne à demi, et, revenant à la glace, se pose au coin de l'œil une mouche assassine, tandis que l'abbé lorgne la soierie et la marchande.

(*La Femme au XVIII^e siècle*, éd. FIRMIN DIDOT.)

Dans le roman, ils ont l'observation minutieuse et implacable. Lisez ce récit de Germinie Lacerteux :

La pauvre femme ! Je la revois la dernière fois qu'elle est sortie... pour me mener à la messe... un 21 janvier, je me rappelle... On

lisait dans ce temps-là le testament du roi... Ah! elle en a eu des maux pour moi, maman! Elle avait quarante-deux ans, quand elle a été pour m'avoir... papa l'a fait assez pleurer! Nous étions déjà trois, et il n'y avait pas tant de pain à la maison... Et puis il était fier comme tout... Nous n'aurions eu qu'une cosse de pois, qu'il n'aurait jamais voulu des secours du curé... Ah! on ne m'ingérait pas tous les jours du lard chez nous... Ça ne fait rien : pour tout ça, maman m'aimait un peu plus, et elle trouvait toujours dans les coins un peu de graisse ou de fromage pour me mettre sur mes tartines... Je n'avais pas cinq ans quand elle est morte... Ce fut notre malheur à tous, J'avais un grand frère qui était blanc comme un linge, avec une barbe toute jaune... et bon! vous n'avez pas d'idée... Tout le monde l'aimait. On lui avait donné des noms... Les uns l'appelaient Boda, je ne sais pas pourquoi... Les autres Jésus-Christ... Ah! c'était un ouvrier celui-là! Il avait beau avoir une santé de rien du tout... au petit jour il était toujours à son métier... parce que nous étions tisserands, faut vous le dire, et il ne démurrant pas avec sa navette, jusqu'au soir... Et honnête avec ça, si vous saviez! On venait de partout lui apporter son fil, et toujours sans peser... Il était très ami avec le maître d'école, et c'était lui qui faisait les *sentences* au carnaval. Mon père, lui, c'était autre chose : il travaillait un moment, une heure, comme ça... et puis il s'en allait dans les champs... et puis quand il rentrait, il nous battait, et fort... Il était comme fou... on disait que c'était d'être poitrinaire. Heureusement qu'il y avait là mon frère : il empêchait ma seconde sœur de me tirer les cheveux, de me faire du mal... parce qu'elle était jalouse. Il me prenait toujours par la main pour aller voir jouer aux quilles... Enfin il soutenait à lui seul la maison... Pour ma première communion, en donna-t-il de ces coups de battants! Ah! il en abattit de l'ouvrage pour que je fusse comme les autres avec une petite robe blanche où il y avait un tuyauté, et un petit sac à la main, on portait alors de ça... Je n'avais pas de bonnet : je m'étais fait, je me souviens, une jolie couronne avec des faveurs et de la melle blanche qu'on retire en écorçant de la canette : il y en avait beaucoup chez nous dans les places où on met rouir le chanvre...

Voilà un de mes bons jours ce jour-là... avec le tirage des cochons à Noël... et les fois où j'allais aider pour accoler la vigne... c'est au mois de juin, vous savez... Nous en avions une petite au haut de Saint-Hilaire... Il y eut ces années-là une année bien dure... vous vous rappelez, mademoiselle?... la grêle de 1828 qui perdit tout... Ça alla jusqu'à Dijon, et plus loin... on fut obligé de faire du pain avec du son... Mon frère alors s'abîma de travail... mon père, qui était à présent toujours dehors à courir dans les champs, nous rapportait quelquefois des champignons... C'était de la misère tout de même... on avait plus souvent faim qu'autre chose... Moi, quand j'étais dans les champs, je regardais si on ne me voyait pas, je me coulais tout doucement sur les genoux, et quand j'étais sous une vache, j'étais un de mes sabots, et je me mettais à la traire... Dam! il n'aurait pas fallu qu'on me prit!... Ma plus grande sœur était en service chez le maire de Lenelos, et elle envoyait à la maison

ses quatre-vingts francs de gages... c'était tous les jours autant! La seconde travaillait à la couture chez les bourgeois; mais ce n'étaient pas les prix d'à présent, alors : on allait depuis six heures du matin jusqu'à la nuit pour huit sous. Avec ça elle voulait mettre de côté pour s'habiller à la fête, le jour de Saint-Rémi.

Ah! voilà comme on est chez nous : il y en a beaucoup qui mangent deux pommes de terre par jour pendant six mois pour s'avoir une robe neuve ce jour-là... Les mauvaises chances nous tombaient de tous les côtés... Mon père vint à mourir... Il avait fallu vendre un petit champ et un *homme* de vigne qui, tous les ans, nous donnait un tonneau de vin... Les notaires, ça coûte... Quand mon frère fut malade, il n'y avait rien à lui donner à boire que du *ripé* sur lequel on jetait de l'eau depuis un an... Et puis, il n'y avait plus de linge pour le changer : tous nos draps de l'armoire, où il y avait une croix d'or dessus, du temps de maman, c'était parti... et la croix aussi... Là-dessus, avant d'être malade alors, mon frère s'en va à la fête de Clermont. Il entend dire que sa sœur a fait sa faute avec le maire où elle était : il tombe sur ceux qui disaient cela... il n'était guère fort... Eux, ils étaient beaucoup, ils le jetèrent par terre, et quand il fut par terre, ils lui donnèrent des coups de sabot dans le creux de l'estomac... On nous le rapporta comme mort... Le médecin le remit pourtant sur pied et nous dit qu'il était guéri. Mais il ne fit plus que traîner... Je voyais qu'il s'en allait, moi, quand il m'embrassait... Quand il fut mort, le pauvre cher pâlot, il fallut que Cadet Baillard y mit toutes ses forces pour m'enlever de dessus le corps. Tout le village, le maire et tout, alla à son enterrement. Ma sœur n'ayant pu garder sa place chez le maire à cause des propos qu'il lui tenait, et étant partie se placer à Paris, mon autre sœur la suivit... Je me trouvais toute seule... Une cousine de ma mère me prit alors avec elle, à Damblin; mais j'étais toute déplâtée là, je passais les nuits à pleurer, et quand je pouvais me sauver, je retournais toujours à notre maison. Rien que de voir, de l'entrée de notre rue, la vieille vigne à notre porte, ça me faisait un effet! il me poussait des jambes... Les braves gens qui avaient acheté la maison me gardaient jusqu'à ce qu'on vint me chercher : on était toujours sûr de me retrouver là. A la fin, on écrivit à ma sœur de Paris que si elle ne me faisait pas venir auprès d'elle, je pourrais bien ne pas faire de vieux os... Le fait est que j'étais comme de la cire... On me recommanda au conducteur d'une petite voiture qui allait tous les mois à Langres à Paris; et voilà comme je suis venue à Paris. J'avais alors quatorze ans... Je me rappelle que pendant tout le voyage, je couchai tout habillée, parce que l'on me faisait coucher dans la chambre commune. En arrivant, j'étais couverte de poux...

(*Germinie Lacerteux*, éd. CHARPENTIER.)

Ils ont enfin consigné dans leur journal des traits, des anecdotes, des conversations qui ont le ton de la réalité et une singulière intensité d'observation et de mémoire.

L. C.

REVUE DU MOIS PASSÉ

Ce n'est que vers le milieu d'avril que le budget de 1893 a pu enfin être voté. Pour l'année prochaine, on espère s'arranger autrement : au lieu de quatre douzièmes provisoires, on en voterait six et on reporterait au 1^{er} juillet l'ouverture de l'exercice financier. Cela permettrait de consacrer à la loi de finances la période la plus longue et la moins interrompue de la session parlementaire, du 1^{er} janvier au 30 juin. Encore faudra-t-il que le parlement trouve le moyen de voter le budget en six mois. Autrefois, il n'y avait dans une Chambre qu'un petit nombre d'orateurs, les chefs de groupe ou les hommes de talent, la plupart des membres se contentant d'écouter et de voter. Puis on s'est aperçu que les députés qui parlaient avaient plus d'influence que les autres auprès du gouvernement, et plus de succès dans leur arondissement, et alors tout le monde a voulu parler. Quelques-uns se sont hasardés à la tribune, puis d'autres; on a vu qu'après tout ce n'était pas si malin, qu'il n'y fallait qu'un peu d'indulgence mutuelle, et maintenant il n'y a presque pas de député qui ne veuille faire son discours dans l'année. Le budget surtout offre de merveilleuses facilités : on peut choisir son sujet à l'avance entre douze cents chapitres et on a des mois pour préparer son discours avec documents à l'appui, historique de la question, statistique, législations étrangères, avis des Chambres de commerce et citations d'auteurs compétents, sans compter les arguments décisifs réservés pour la réplique. Mais si l'on veut conserver le vote annuel du budget, on ne peut pas mettre plus d'un an à voter chaque budget et il faudra refréner ce débordement d'éloquence. Tant d'autres questions sollicitent aussi l'attention des Chambres, à l'intérieur ou à l'extérieur!

Ce printemps a vu partir pour Madagascar le corps expéditionnaire qui va relever notre drapeau dans cette île autrefois lointaine et montrer aux Hovas et à leurs instigateurs qu'on ne se joue pas indéfiniment de la France. Ce départ a été l'occasion, tant à Paris qu'à Sathonay, à

Marseille et sur toute la route, de démonstrations sympathiques bien dues aux braves officiers et soldats qui vont, de leur plein gré, accomplir une campagne non sans dangers ni sans fatigue. Il y avait même plus que de la sympathie dans les acclamations des citoyens qui ont fait cortège aux compagnies en partance; on y sentait une sorte de frémissement, quelque chose de notre vieil enthousiasme pour les choses militaires. C'est plus fort que nous, quand des soldats passent, avec un tambour et un drapeau, il se trouve toujours des civils pour marcher devant ou derrière, et ceux mêmes qui se contentent de saluer sentent battre la charge dans leur cœur. On peut trouver que ces simples spectateurs ont le patriotisme facile; leur rôle n'est cependant pas inutile : sans doute, il faut d'abord des soldats qui partent, mais il faut aussi un public pour les regarder partir. Ceux qui restent soutiennent et excitent ceux qui s'en vont. Quand tout le monde part, il n'y a plus personne pour manifester le délire de la joie, et le départ s'en ressent. C'était l'avantage des armées peu nombreuses et permanentes que derrière elles était tout un peuple pour les acclamer et leur faire fête, tandis que maintenant, au jour de la mobilisation générale, tout le monde ferait son devoir assurément, mais on le ferait avec gravité et en silence, sans ce débordement d'espoir et de fierté qui accompagne le départ des petites troupes. Quel dommage que les peuples ne puissent s'entendre pour ne mettre en ligne, quand ils veulent se battre, que des armées de volontaires! On peut croire que les nôtres ne le céderaient à personne, ni pour le nombre ni pour l'entrain, et que nous saurions leur faire d'admirables cortèges.

Le président de la République a voulu procéder lui-même à la remise des drapeaux et il a été reçu partout, non seulement comme doit l'être le chef de l'État, mais avec une nuance de cordialité. Il s'annonce comme un président populaire, ce qui suppose, entre autres qualités, une robuste santé et une patience à toute

épreuve. On a dit que son prédécesseur souffrait de se sentir impopulaire; M. Félix Faure a voulu s'épargner cette souffrance. Par le choix heureux, c'est-à-dire habile, de ses premiers pas, il s'est fait bien venir de la population jusque dans les quartiers excentriques. Sans vouloir diminuer son mérite, on peut dire que cela lui était plus facile qu'à d'autres parce qu'il avait la bonne fortune de n'être pas affligé d'ancêtres. Les ancêtres, même glorieux, laissent toujours quelque prise à la malveillance et il est difficile de répudier toute solidarité avec eux. Et puis, sans aller jusqu'à proserire les héritiers de vieux noms, la démocratie trouve plaisir à se reconnaître dans celui qui est chargé de la représenter. Mais on ne sait comment faire pour contenter tout le monde. Il se rencontre déjà des pessimistes pour trouver que le président de la République ne doit pas être trop populaire : il deviendrait un danger. Le président actuel, ayant sans doute à cœur de démontrer que sa charge n'est pas, comme on l'avait prétendu, purement honorifique, a voulu présider le Conseil supérieur de la guerre; la loi lui en donne le droit. Mais où cela s'arrêtera-t-il? La Constitution de 1875 lui confère bien d'autres droits encore, notamment celui de commander les armées de terre et de mer. S'il lui plaisait de s'habiller en général ou en amiral pour assister à des manœuvres de corps d'armée ou d'escadre, on n'aperçoit pas qui pourrait s'y opposer. Mais quel tapage cela ferait! Faudra-t-il donc qu'il aille, avec l'habit noir, la cravate blanche et le grand cordon de la Légion d'honneur, inspecter les campements sous le soleil ou dans la boue et se mêler, seul civil, au tumulte des armes? Les grands politiques veulent qu'il en soit ainsi, pour que le prestige ne vienne pas encore s'ajouter à la popularité. Tout cela n'est encore que bagatelle; c'est le jour où le président de la République voudrait faire quelque chose qu'on verrait s'il est réellement populaire et si la Constitution lui permet de l'être.

Parmi les invitations qu'il a reçues depuis son arrivée à l'Élysée, celle qui a dû lui faire le moins de plaisir a été probablement l'invitation de l'Allemagne pour les fêtes de Kiel. Il est évident que nous ne pouvons éprouver aucun plaisir à envoyer des marins français saluer l'empereur allemand dans un port conquis sur le Danemark pour mieux nous attaquer à l'occasion.

Seulement, si l'Allemagne avait invité tout le monde, excepté la France, on aurait pu voir dans ce procédé une insulte ou une menace. Fallait-il donc décliner l'invitation? Mais quel prétexte honnête aurait-on pu invoquer? Une nation n'a pas, comme un particulier, des indispositions subites ou des engagements antérieurs. Il faudra bien se résigner. Seulement on priera nos marins, pour une fois, de ne pas se montrer aimables et d'éviter les succès. Il y a des personnes probablement nées depuis 1870, qui ne comprennent pas la résistance des Français à reprendre des relations cordiales avec les Allemands. Il leur semble que, la guerre finie, il n'y a plus qu'à s'embrasser. Cela est vrai quelquefois : la Russie et la France se sont battues naguère et sont aujourd'hui les meilleures amies du monde, parce qu'on s'est borné à échanger des coups de canon. Il n'en reste rien. Mais entre Allemands et Français il y a toujours l'Alsace et la Lorraine, et c'est pourquoi nous n'irons à Kiel qu'avec l'intention d'y être seulement corrects. G. B.



Madagascar s'impose comme une « actualité » envahissante. La reine des Hovas, son premier ministre et son peuple ont conquis chez nous en quelques semaines une célébrité qu'ils ne soupçonnent pas. Plus de conversations, de conférences et de harangues où ils n'aient une place. La bibliographie malgache, déjà riche de quelques milliers de volumes, a recueilli toute une floraison de publications printanières. Nos officiers et nos soldats ne s'en plaindront pas. Sans parler des travaux incomparables de M. Grandidier, les relations de voyages du Dr Catal, les récits de missions des PP. Vayssière et Fiolet, les études de MM. Martineau et Brunet, et du capitaine Humbert, distrairont les longues heures de la traversée et seront les guides précieux d'une expédition décisive.

Ils auront plaisir aussi à se renseigner auprès de M. Émile Gautier, qui vient de séjourner, ou pour mieux dire, de circuler pendant trente mois à travers la grande île, et qui ne nous a ouvert encore que quelques pages de ses carnets. Le jeune et vaillant explorateur leur dira quelques-uns des périls qu'on rencontre à Madagascar, et les avertira de ne pas prendre les champs de latérite rougeâtre pour des

terres de promission, et les tribus sakalaves pour des alliés vertueux et fidèles.

On sait que deux routes peuvent conduire à Tananarive : l'une qui part de Tamatave, longue de 300 kilomètres, plus rude et plus escarpée, escalade de gradin en gradin le plateau de l'Imerina; l'autre part de Majunga, dans la baie de Bourbétok, et sur une longueur de 450 kilomètres environ, suit la direction des deux vallées parallèles de la Betsibouka et de l'Ikiopa.

M. Gautier s'écarta des deux routes, qui sont déjà connues. Il fit un immense détour au nord par Befandriana, Mandritsara et le lac Alaotra, pour se rendre à Tananarive. Dans la grande plaine sakalave, entre les chaînons calcaires de la côte et les rampes du plateau central, aucune route n'est tracée entre les forteresses, c'est-à-dire les réduits palissadés, hérissés de cactus et autres plantes épineuses qui marquent les étapes obligées du parcours. Les *horizani* ou porteurs de bagages y cheminent sur d'étroits sentiers où l'herbe souvent foulée ne pousse plus. « Le frottement des pieds, voilà le seul cantonnier à Madagascar. » M. Gautier fut frappé du contraste que présente la végétation luxuriante des vallées ou dépressions marécageuses de la zone littorale, où du milieu des hautes herbes se dressent les fûts superbes des lataniers et des rolias, avec les étendues mornes, la végétation pauvre, les roselières et les bouquets de caquis de la plaine intérieure des sierras et des plateaux.

Après un séjour de quatre mois à Tananarive, où il attendit la fin des pluies, le voyageur voulut explorer le Ménabé, région occidentale à peu près inconnue, où vivent des tribus sakalaves indépendantes. Il y fut attaqué et dévalisé une première fois par les bandits Fahavalos, qui tuèrent ou blessèrent trois de ses porteurs. Ces Fahavalos sont la terreur de l'île. Sous ce nom, il faut entendre non une race particulière ou une tribu distincte, mais des associations de tous les misérables ou miséreux qui fuient dans la forêt ou dans la brousse la corvée, les impôts, le service militaire et la tyrannie du gouvernement. Ces bandes, armées de fusils et de sagaies, rappellent, par leur indiscipline, leurs pratiques et leur férocité, les mandrins et les écorcheurs des grandes compagnies du moyen âge. Leur principale industrie consiste à opérer des razzias de bœufs. Les gouver-

neurs se font, dit-on, leurs complices, et en échange de l'impunité, leur achètent à bon compte les troupeaux volés pour les revendre à gros bénéfices. Il paraît qu'ils n'ont guère d'autre traitement. Les enquêtes ont plusieurs fois révélé cette complicité. A Tananarive, on dit couramment que, s'il n'y avait pas de gouverneurs, il n'y aurait pas de Fahavalos. Ils ont été les auteurs de toutes les attaques dirigées contre nos compatriotes; ils ont assassiné MM. de Lescure et Bordenave, le docteur Béziat, l'explorateur Muller, et M. Silanque, un des agents de M. Suberbie.

M. Émile Gautier revint à Tananarive se ravitailler. Puis il se rendit à Morondava, sur la côte occidentale, et rentra dans le Ménabé. En prodiguant les cotonnades, les verroteries, la poudre, les pierres à fusil, il acheta l'alliance du roi Toera et put explorer les bois broussailleux, les savanes à lataniers, les plaines stériles et en friche qui s'étendent de Morondava à Ankavandra, La fièvre et la dysenterie l'arrêtèrent.

Au bout de quelques mois, il regagna Morondava et s'enfonçait dans les pays du sud de Madagascar, où vivent d'autres tribus demi-sauvages, non soumises aux Hovas, les Baros, les Antanosses, les Antandroys. Ces montagnards fétichistes, que ni le Coran ni la Bible n'ont encore entamés, se livrent fort peu à la culture et beaucoup au brigandage. Une nuit, ils dérobèrent à M. Gautier, sans bruit, en douceur, avec une merveilleuse dextérité, la moitié de sa pacotille, mais sans tuer ni blesser personne. Chez les Antandroys, le voyageur fit la plus belle découverte de son exploration : celle d'un énorme massif basaltique ceint d'un cratère en forme de fer à cheval, d'une altitude de 800 mètres, du haut duquel il put apercevoir, au loin, se dérouler une suite d'immenses forêts. Le pays est bien arrosé, et il serait facile d'y créer des rizières. Les habitants vivent de patates et de manioc, et ne pratiquent pas l'hospitalité. Ils refusèrent de rien vendre à M. Gautier et le mirent à la porte de tous leurs villages.

M. Gautier a observé de près les races de Madagascar; il tient pour les Hovas, et il nous arrache quelques illusions trop longtemps admises avec une complaisance traditionnelle. Vers 1840, nos pères avaient foi dans les Sakalaves et attendaient le réveil de ce peuple opprimé. M. Gautier le considère comme absolument réfractaire

à toute civilisation. Ni les Arabes, ni les missionnaires chrétiens n'ont réussi à les convertir, à les arracher à leur barbarie, à leurs superstitions, à leur ignorance.

Le Hova qui occupe les hauts plateaux du centre ne paraît pas doué d'une forte moralité ; mais il est intelligent, va à l'école, cultive quelques terres, pratique quelques industries. Il obéit à une loi, suit une discipline, s'intéresse aux modes et aux usages d'Europe, s'efforce de les imiter. Il adopte nos costumes, sous lesquels d'ailleurs il est grotesque.

Le mal vient surtout du gouvernement, qui vit de corruption et qui l'autorise auprès de ses représentants. Le vol est un monopole ; il faut être fonctionnaire pour voler à son aise ; encore convient-il de sauver les apparences. La filouterie a ses règlements et sa hiérarchie : le premier ministre est le plus haut voleur de l'État ; après lui les autres conseillers de la reine, puis les gouverneurs et agents subalternes, chacun dans les limites de sa puissance administrative, depuis le seizième honneur jusqu'au premier. La France doit faire à Madagascar non une conquête, mais une révolution.

Qui se souvient de l'affaire Atchinoff et du bombardement de Sagallo par l'amiral Obry ? Ce Russe à longue barbe, qui vint plus tard à Paris où il fut accueilli avec quelque réserve et une grande curiosité, n'était pas l'aventurier dangereux que s'était plu à représenter la presse italienne et anglaise, dont il dérangeait les menées et les ambitions. Les quelques centaines d'émigrants slaves qui avaient débarqué avec lui en 1889 dans la baie de Tadjoura étaient pour la plupart des artisans de Moscou et de Saratof, subventionnés par les riches marchands de leur pays ; un archimandrite les accompagnait, et ils allaient fonder en Éthiopie sur un terrain concédé le monastère de la « Nouvelle Moscou ». La France, rigoureusement fidèle à des conventions antérieures, eut devoir arrêter cette tentative de colonisation demi-officielle, qui pouvait servir de terrain de rapprochement et d'entente entre l'église gréco-russe et le christianisme abyssin.

Cinq années se sont écoulées, et une autre mission russe, organisée par la Société impériale de géographie de Saint-Petersbourg et dirigée par l'explorateur

Léoutieff, vient de pénétrer au cœur de l'Abyssinie. Une canonnière française l'a transportée d'Obock à Djibouti, et le gouverneur de notre colonie l'a reçue avec les plus grands honneurs. Grâce à sa recommandation, la caravane russe, protégée par des chefs çomalis, a réussi à atteindre sans encombre le Harrar. Le ras Makonnen l'a accueillie amicalement et l'a fêtée à la tête de son armée. Les princes abyssins sont venus à sa rencontre pour recevoir la bénédiction du Père Éphraïm, amonier de l'expédition, et les Russes ont fait leur entrée dans le palais du vice-roi, précédés du clergé qui portait la croix et les saintes images. M. Léoutieff écrit qu'il faut attribuer toutes ces marques d'estime des Abyssins non seulement à la sympathie du peuple pour ses coreligionnaires russes, mais aussi au respect dont les autorités françaises avaient su entourer l'expédition sur le sol africain.

Pendant ce temps les Italiens continuent à lutter énergiquement dans le nord de l'Éthiopie pour étendre le domaine de l'Érythrée. Vainqueur de l'armée des derwiches, qu'il réussit à chasser de Kassala, le général Baratieri se tourne maintenant contre les lieutenants du négous d'Abyssinie. Ses troupes ont envahi le Tigré, occupé Adigrat, capitale de la province d'Agamé, et forcé à la fuite le ras Mongascia, qui ne paraît pas d'ailleurs être un vassal très fidèle du souverain Ménélik. Adigrat est située à 2,600 mètres d'altitude, sur le rebord oriental du plateau éthiopien, dans la zone des hautes terres ou *degas*. Le sol est fertile, la végétation luxuriante, les eaux abondantes, le climat sain et tempéré. La distance est courte d'Adigrat à Adoua, capitale du Tigré, et l'occupation de la première entraînera presque fatalement l'enlèvement de la seconde. Reste à savoir si le traité d'Outchali place le Tigré dans l'*hinterland* de l'Italie et si le négous Ménélik fermera les yeux sur les empiètements d'un protectorat qui met son indépendance en péril.

L. L.



Les mois de mars et d'avril ont vu la fin des diverses expositions dont plusieurs cercles, sociétés d'artistes, œuvres de bienfaisance ne manquent pas, au déclin de l'hiver, de charmer les loisirs du monde

parisien. Cette année, comme les précédentes, on y a vu paraître d'excellents ouvrages, très propres à mettre en goût le public pour les Salons qui se préparent.

De l'exposition, déjà ancienne, de la rue Boissy-d'Anglas, nous ne parlerons que pour mémoire, rappelant les portraits de *M. de Freycinet*, par M. Ferrier, de *M. Gustave de Rothschild*, par M. Bonnat, et surtout le beau portrait de famille d'une *Dame assise, accompagnée de ses deux filles*, par M. Carolus Duran, morceau de choix dans l'œuvre du maître, inspiré des traditions anglaises toujours familières à l'auteur, des élégances dont Reynold et Lawrence eurent le secret.

Parmi toutes ces expositions, une mérite d'être retenue pour la nouveauté à la fois et le bonheur de l'invention : celle des Peintres orientalistes contemporains. Depuis tantôt un siècle qu'un grand nombre de nos peintres s'adonnent à représenter l'Orient, personne encore n'avait songé à réunir les toiles de cette espèce, comme on a fait à mainte reprise du paysage ou du portrait. L'idée en vint à la fin de 1893, lors de l'exposition d'art musulman ouverte au palais de l'Industrie. On avait joint à cette exposition quelques tableaux d'Orient contemporains que le public goûta si fort qu'on résolut de refaire tous les ans un petit Salon du même genre. La galerie Durand-Ruel y a servi cette fois et reçu d'excellentes toiles. Un des points du projet est d'exposer, en même temps que les modernes, l'œuvre de quelques peintres de l'ancienne école. On a choisi cette année Alfred Delahodeneq, contemporain de Delacroix, artiste dont la réputation est loin d'égaliser le mérite. Les visiteurs ont pu, grâce à ce rapprochement, juger combien, en cinquante ans, la manière a changé d'interpréter l'Orient, et c'est une chose à remarquer que la jeune école, représentée par MM. Dinet, Cottet, Bompard, etc., ne s'écarte pas moins de ses aînés.

L'exposition des femmes est revenue, toujours sous la présidence de M^{me} Demont-Breton, qui, comme on sait, porte de cette année le ruban de la Légion d'honneur. C'est ici le lieu de mentionner la mort d'une des plus célèbres femmes-peintres de ce temps, M^{me} Berthe Morizot, de son vrai nom M^{me} Manet, propre belle-sœur du fameux auteur d'*Olympia*, et son élève directe, comme fut Éva Gonzalès. Le Luxembourg, à cette occasion, s'est enrichi

d'une toile de la défunte, un *Portrait de femme*, qui va représenter seul, dans ce musée, l'impressionnisme intransigeant et *intégral*, tel que Manet le pratiqua dans la seconde partie de sa carrière, et dont l'*Olympia* ne donnait point d'idée.

D'autres artistes encore sont morts tout récemment : M. Armand Dumaesq, peintre militaire universellement connu et apprécié, attaché au ministère de la guerre, pour lequel il a peint la collection de tous les uniformes français contemporains, et M. Delort, dont le public aimait à retrouver chaque année au Salon les sujets anecdotiques du xviii^e siècle. Rappelons, entre autres, le *Gros Horloge de Rouen*.

La couleur mate et opaque du pastel convient aux peintres contemporains, qui même cherchent à en rendre l'effet jusque dans la peinture à l'huile. Nulle part le coloris de M. Besnard, par exemple, ne s'échantillonne mieux que dans les remarquables portraits exposés par lui aux Pastellistes, galerie Georges Petit. Voisin de son ami et imitateur M. Chéret, le célèbre dessinateur d'affiches, à qui l'on commande à présent des décorations d'appartements, il donnait incontestablement le ton à toute une partie de l'exposition. Parmi ceux qui font leur profit de ses élégances de forme et de ses audaces de couleur, citons MM. Latouche et Thévenot. La manière sombre, au contraire, de M. Whistler trouvait un écho direct dans le curieux portrait vert de M. Ménard.

Les indépendants ont ouvert, le 9 avril, leur exposition annuelle. Passant sur les maladresses qui y abondent, nous signalerons quelques morceaux de M. de Toulouse-Lautrec et d'un imitateur de sa manière, M. Launay. Citons les essais de *Gesso painting*, présentés par M. Tenaille. Ce procédé, que les peintres primitifs ont quelquefois pratiqué et que les préraphaélites anglais ont remis en cours (Burne Jones, par exemple, dans son tableau de *Persée et les Gorgones*), consiste à donner du relief au moyen d'un mélange de plâtre et de colle appliqué au pinceau, par couches successives, à certaines parties de la peinture que l'on colore ensuite comme tout le reste. Dès à présent, l'on peut prévoir que cette tentative ne restera pas sans imitateurs.

Les femmes artisans de l'Exposition des Champs-Élysées ont servi de modèles dans une autre, celle des *Portraits de femmes dus*

à des artistes vivants, ouverte au musée Galliera, et où l'on a vu reparaître les plus célèbres portraits de ces dernières années, entre autres, celui de *M^{me} Gautherot*, par M. Courtois, dont le dessin rappelle les Florentins du xv^e siècle. Le goût du public pour cette manière ancienne se déclare chaque jour davantage et se rencontre avec celui des érudits. A ce propos, nous informons les amateurs de Botticelli de la découverte qu'on vient de faire, à Florence, d'un des fameux tableaux de ce maître, la *Pallas*, que l'on croyait perdue et qui se trouvait seulement reléguée aux anonymes, en un coin du palais Pitti.

Au Louvre, dans les galeries de peinture, M. Lafenestre est sur le point d'achever des remaniements considérables. Renvoyées au musée de marine, les *Vues des ports de France*, de Vernet, ont fait place à une exposition séparée de l'école allemande.

D'autre part, un triage des tableaux de l'école bolonaise a permis d'étaler plus à l'aise les peintures primitives de la petite galerie des Sept-Mètres. Pour la première fois dans nos musées, deux salles présentent aux regards autre chose qu'un entassement de toiles pressées les unes contre les autres jusqu'au plafond, et dérobées par là, pour les trois quarts, à l'examen. Les primitifs italiens et l'école allemande offrent dès à présent le parfait modèle de ce qu'on peut espérer que seront toutes ces salles du Louvre, quand leur écherra la place qu'il faut. On parle sans cesse d'enrichir ce musée; or on a cru jusqu'aujourd'hui qu'il ne possédait presque rien de l'école allemande, ni des Primitifs italiens. Voici que, par le seul artifice de cette disposition nouvelle, on se prend à penser tout le contraire.

Deux commandes officielles ont été faites ce mois-ci. Premièrement le portrait de M. le président de la République, qu'on doit représenter, comme c'est la coutume, en gravure, en médaille et en buste. M. Achille Jacquet, de l'Institut, M. Chaplain et M. Saint-Marceaux ont été chargés de ces trois ouvrages. Ensuite le monument Carnot qui doit s'élever à Fontainebleau, et dont M. Peynot, l'un des habiles sculpteurs de ce temps, auteur de la grande *République* qui figura en 1889 entre le Dôme central et la Tour Eiffel, se trouve chargé.

Les concerts d'hiver tirent à leur fin.

L'orchestre de M. Colonne a chômé tout le mois à cause des matinées que n'a cessé de donner le théâtre du Châtelet; mais celui de M. Lamoureux a continué de se distinguer dans l'exécution, quatre fois répétée, des admirables *Maitres chanteurs* de Wagner, chantés sur la traduction de M. Ernst, substituée maintenant à celle de M. Wilder. Au Cirque d'hiver encore, M^{lle} Lilli Lehmann nous a donné le plaisir de l'entendre dans *Tristan et Yseult*, et tandis que nous sommes sur Wagner, signalons une récente manifestation de wagnérisme intelligent. M. et M^{me} Goupillat ont fait tout récemment chanter chez eux *l'Or du Rhin* (Rheingold), M. Risler tenant le piano.

Le concert d'Harcourt, poursuivant ses essais hardis, a donné plusieurs fois en entier l'opéra du *Freyschutz*, chanté, à la manière d'un drame musical, par des interprètes en tenue de ville. Depuis plus de quinze ans que l'Opéra n'a mis sur ses affiches le bel ouvrage de Weber, c'était la première fois que les Parisiens pouvaient se donner le plaisir de l'entendre. N'oublions pas un fragment de l'admirable *Euryanthe*, et encore une fois l'exquis et précieux *Faust*, de Schumann.

A ces concerts de premier rang, par un effet sans doute du même besoin qui multiplie les petites expositions de peinture, s'ajoute à cette époque la foule des vingt concerts moins importants et dont nous mentionnerons les principaux : ceux de M. Paderewski ne sauraient être passés sous silence, non plus que ceux de la Société de musique française, présidée par M. Nadaud, et qui à fini ce mois-ci ses intéressantes séances. La Société des instruments anciens, où brillent les noms illustres de M. Diémer, Delsart et van Waefelghem, a fait entendre les plus curieux et les plus parfaits essais de restauration de musique ancienne qui se puissent exécuter. M. Bordes continue de faire admirer, hors même de l'église Saint-Gervais, le talent des chanteurs qu'il a formés. Les amateurs ont pris un plaisir délicat à leur entendre chanter récemment les immortelles cantates de Bach. Rédigeant ces lignes à la veille de la semaine sainte, nous signalerons le beau programme, qu'il nous présente pour ces jours-là, du répertoire de l'ancienne chapelle Sixtine, chanté *a cappella* par ses élèves.

M. Benjamin Godard est mort le mois

dernier, et ses amis ont voulu marquer ce triste événement par la représentation posthume d'une pièce à musique patriotique, *la Vivandière*, que la presse a fort discutée. Rappelons que M. Godard n'avait que quarante-cinq ans, et qu'il était l'auteur de l'opéra de *Jocelyn*, qui fit quelque bruit quand il parut. Il avait composé une *Symphonie orientale*, et nombre de morceaux pour piano et pour chant dont le public goûtait le charme distingué. L. D.



La science s'est enrichie en ces derniers temps de la découverte d'un nouveau corps simple, l'*argon*, due aux patientes, minutieuses et habiles recherches de deux savants anglais, MM. Rayleigh et Ramsay.

C'est dès le mois de février que M. Berthelot en a entretenu ses collègues de l'Académie des sciences, et nous ne reviendrions pas sur ce sujet, à première vue un peu aride, si les travaux tout récents de l'éminent académicien n'avaient complété d'une façon singulièrement précieuse pour l'étude des propriétés de ce nouveau corps les remarquables expériences des chimistes anglais.

D'ailleurs, cette découverte, quoique encore confinée dans le domaine de la science pure, n'en intéresse pas moins chacun de nous. On sait, en effet déjà, que l'*argon* est un gaz constituant de l'atmosphère que nous respirons, au même titre que l'oxygène et l'azote, et dont pourtant les mémorables expériences de Lavoisier, et plus tard de Gay-Lussac, n'avaient pas permis de soupçonner l'existence.

Le point de départ de la découverte est la comparaison des densités de l'azote, selon que ce gaz est préparé chimiquement, ou bien extrait de l'atmosphère.

Dans le premier cas, le poids d'un litre de ce gaz est de 1^{gr},2505; dans le second, 1^{gr},2572. Frappés de cette différence, les savants anglais furent amenés, pour en rechercher les causes, à faire agir sur une certaine quantité d'azote le courant électrique en présence de magnésium. Cette opération avait pour but d'absorber entièrement le gaz, en déterminant une combinaison définie et connue, l'azoture de magnésium. L'expérience faite sur l'azote préparé chimiquement détermina une absorption complète, tandis que, traité d'une façon identique, l'azote atmosphérique

laissa constamment un résidu gazeux de 1/100 environ.

Qu'était-ce donc que ce gaz ?

Il n'y avait pas à douter; on se trouvait en présence d'un nouveau corps, inconnu jusque-là : c'était l'*argon*.

La détermination de ses propriétés physiques permit de fixer d'une façon indiscutable son individualité. Sa densité (19,95 par rapport à l'hydrogène), sa solubilité dans l'eau, double de celle de l'azote; son point de liquéfaction à — 121°, sous la pression de 50 atmosphères 6; les raies bien spéciales obtenues à l'analyse spectrale le différencient de tous les autres corps connus.

Sa propriété dominante, au point de vue chimique, semblait être l'inertie, l'inactivité, principale cause du mystère si longtemps caché de son existence, et qui lui avait valu son nom (*Ἀργόν*, *inactif*).

Il va falloir, peut-être, renoncer à le lui conserver, et bientôt le baptiser à nouveau, car précisément les dernières expériences de M. Berthelot ont permis de former avec la vapeur de benzène des combinaisons de ce corps, qui paraissent réfractaire à tout essai de cette nature et avait déjoué les efforts tentés dans ce sens par M. Ramsay.

Enfin, au cours des expériences de synthèse poursuivies par M. Berthelot, ce savant a constaté la formation de produits instables, fluorescents, qui lui ont semblé donner l'impression, trop fugitive malheureusement pour être notée d'une façon précise, des raies obtenues dans l'analyse spectrale des rayons des aurores boréales.

Faudrait-il donc attribuer ces splendides et rares manifestations de la nature à la présence dans l'atmosphère de composés spéciaux de l'*argon* ?

Il sera intéressant de fixer aussi son rôle dans l'économie animale, son action sur les êtres, sur les germes dispersés dans l'air qui nous environne. Il ne semble pas jusqu'ici qu'il ait une influence notable sur la vie des animaux d'ordre supérieur. Mais nous ne sommes encore qu'au début des recherches.

L'inauguration de la prolongation dans Paris jusqu'au Luxembourg de la ligne du chemin de fer de Sceaux a été un événement dont le principal intérêt prend sa source dans la préoccupation, à peu près générale chez les Parisiens, de voir se réaliser un jour un des projets si nombreux du « Métropolitain », ou au moins s'établir

des lignes de pénétration, au cœur même de la capitale, de nos grandes voies ferrées.

Les travaux, sous la direction habile de M. de la Brosse, ingénieur des ponts et chaussées, ont présenté de réelles difficultés, avant-goût de celles auxquelles il faut s'attendre pour l'établissement des futures voies souterraines; elles auront servi en même temps d'école des plus instructives, car le tracé de la ligne passe sous des rues et boulevards fréquentés et s'étend sur un sol affouillé par les anciennes carrières de Paris, ou catacombes.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, pourtant fort intéressants, des procédés ingénieux appliqués dans la construction du tunnel, qui constitue la majeure partie de la ligne, 1,302 mètres sur 1,700 mètres environ, non plus que dans la description de la nouvelle gare, située place Médicis, à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Gay-Lussac. Il nous suffira de dire que le luxe d'éclairage, de confortable, d'élégance qu'on y a déployé, à 11 mètres de profondeur au-dessous du sol, est de nature à convaincre les plus acharnés adversaires des projets du Métropolitain souterrain. L'aération du tunnel est assurée par vingt-trois kiosques, servant de cheminées d'appel, et activés par un puissant ventilateur installé à la gare terminus. L'évacuation des gaz et des fumées semble ainsi devoir être opérée dans d'assez bonnes conditions, d'autant que les machines-locomotives employées au service de cette ligne ont été étudiées de façon à assurer le mieux possible la fumivorté des foyers et à réduire au minimum la quantité des gaz dilatés, produits ordinaires de la combustion.

Les dispositions adoptées, si ingénieuses qu'elles soient, ne nous semblent pas devoir être suffisantes, le jour où il s'agirait de desservir un réseau souterrain important, et il faudra à ce moment faire appel, nous n'en doutons pas, soit à l'énergie électrique, soit à l'air comprimé, par la traction des trains.

La question, croyons-nous, ne tardera pas à se poser, si, comme on peut le prévoir, on étudie une ligne de raccordement entre la gare Montparnasse, la gare Médicis, ou tout autre point du quartier Latin, Cluay, par exemple, et la future gare des Invalides.

Celle-ci, il est vrai, a été l'objet de bien

des critiques, tout récemment, à l'occasion des abatages d'arbres de l'Esplanade, dont les amis des monuments ont pris si chaleureusement la défense.

Une enquête sommaire eût cependant permis d'apaiser, dès le commencement du débat, les craintes de ceux qui supposaient que le projet comportait des constructions assez élevées pour masquer la perspective de l'Esplanade et de l'Hôtel des Invalides. On sait maintenant que les bâtiments doivent être édifiés à droite et à gauche, seulement sur l'emplacement des quinconces en partie abattus; toute la partie médiane, terre-plein et chaussée, sera libre et ornée de parterres de gazon et de fleurs, qui recouvriront la gare proprement dite, absolument souterraine. La vue ne sera donc en rien obstruée. Espérons que les travaux, momentanément interrompus, ne subiront plus d'arrêt; il importe en effet que rien de sérieux ne vienne entraver la construction d'une gare appelée à rendre tant de services aux habitants de la rive gauche et aux visiteurs de l'Exposition de 1900.

De cette dernière, on annonce chaque jour de nouvelles merveilles; nous ne pouvons passer sous silence le fantaisiste projet du puits de 1,500 mètres de profondeur que vient de soumettre au commissaire général M. Paschal Grousset.

On s'est demandé un peu partout, et sans quelque malice, le mobile de cette inspiration de l'ancien partisan communaliste.

Un pareil travail ne nous renseignerait en rien sur les questions dont l'auteur paraît préoccupé, celles du feu central, de la mer intérieure, etc., et qui sont l'objet encore aujourd'hui des controverses des savants. A la profondeur qu'il prévoit, la température serait de 50°, assez élevée pour offrir des difficultés d'exécution presque insurmontables, et, si l'on nous passe ce rapprochement singulier, pour *refroidir* l'enthousiasme des visiteurs.

Et puis, quelles attractions peut-on réellement imaginer en un pareil endroit? Rien ne justifierait la dépense formidable que l'auteur évalue lui-même à une vingtaine de millions.

E. B.

La production et le commerce de tous les pays d'Europe traversent actuellement une crise d'une intensité exceptionnelle;

une baisse générale s'est produite sur les produits industriels comme sur ceux du sol. En France, malgré la protection dont il jouit contre la concurrence étrangère, l'agriculteur ne vend plus que fort difficilement à des prix rémunérateurs son vin, son blé, sa laine... Cette baisse générale trouve-t-elle son explication dans une cause unique ou est-elle due à des motifs divers et multiples?

Si nous en croyons les esprits distingués qui se sont groupés le mois dernier pour former la *Ligue nationale bimétallique*, cette crise proviendrait essentiellement du régime monétaire des pays qu'elle atteint. On ne s'attend certainement pas à ce que j'expose ici la Question monétaire, alors que M. Fougère, — et l'on s'accorde à dire que sa conférence au Groupe agricole de la Chambre la résume excellemment, — a eu besoin de quarante pages. Mais je rappellerai que depuis 1878 la France et l'Union latine, suivant l'exemple de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande et des États-Unis, ont suspendu totalement la frappe libre de l'argent. De *bimétallistes* nous sommes devenus, avec les nations que nous venons de citer, *monométallistes-or*. Quelles ont été les conséquences de ces mesures? Les partisans du bimétallisme vont nous les dire.

Le rapport de l'argent à l'or, qui était de 1 à 15 1/2, s'est trouvé rompu, mais ce n'est pas l'argent qui a baissé, *c'est l'or qui a haussé* : la valeur de l'or a doublé, et cette hausse a servi à notre détriment les intérêts des pays à étalon d'argent, comme l'Inde, la Chine, le Japon, le Mexique. Prenons, par exemple, un producteur japonais : qu'il vende en France pour 1,000 fr. de soie. Rentré chez lui, il pourra échanger ses cinquante louis contre 2,000 francs en monnaie d'argent japonaise. Voilà donc pour nos sériciculteurs et nos filateurs un concurrent terrible, car, grâce à la *prime que le change lui procure*, il peut baisser les prix de ses soies dans des proportions ruineuses pour nous...

Bien que le mouvement de retour au bimétallisme s'accroisse en Angleterre et en Allemagne, la conférence internationale nécessaire pour trancher la question monétaire n'est pas sur le point de se réunir. Nous aurons donc le temps de revenir sur la question.

Quoi qu'il en soit, si certains économistes entrevoyaient dans la réforme de

notre régime monétaire la fin du douloureux état actuel des choses, la science, cette science qui, dit-on, — mais que ne dit-on pas? — fait « banqueroute », en attendant, dis-je, la science, par ses incessantes découvertes, préserve notre vieille agriculture de la faillite. En nous enseignant comment les plantes se nourrissent et quelle est leur composition, elle nous a permis de donner à notre sol plus ou moins épuisé les engrais nécessaires pour continuer à obtenir de lui des récoltes abondantes et rémunératrices. On connaissait mal encore, cependant, les exigences de la *vigne* : M. Müntz vient de nous les révéler.

Des recherches de ce savant, un premier fait se dégage fort curieux. Qui se serait douté que les récoltes de 200 et même 300 hectolitres de vin fournies par un hectare de certaines vignes du Midi ne prennent pas à la terre une somme de matières nutritives notablement supérieure à celle qu'exigent les récoltes de 20 à 25 hectolitres des vignobles de la Champagne ou de la Bourgogne? Le fait est là cependant, et il prouve, si nous le formulons sous une autre forme, que dans les régions qui donnent plus de qualité que de rendement, la production d'un hectolitre de vin met en jeu de bien plus grandes quantités de principes fertilisants que celle d'un hectolitre de vin du Midi.

Mais aussi la composition du vin du Midi ne sera pas celle du bourgogne, et celui-ci sera notablement plus riche que le premier en matières azotées et surtout en phosphates. Peut-être, conclut M. Müntz, ces différences ne sont-elles pas sans influence sur quelques-unes des propriétés organoleptiques qui établissent de si grands écarts de prix entre les vins. Nous avons dans tous les cas, grâce à ces différences, un moyen de distinguer les vins fins des vins ordinaires.

A un autre point de vue, les études que nous signalons sont dignes d'attention, car elles prouvent que, d'une façon générale, la vigne est peu épuisante. Théoriquement, si les feuilles, les sarments, les mares retournent au sol comme cela devrait être, il y aurait peu d'éléments fertilisants à rendre à la terre. On aurait tort cependant, sauf en terres profondes et fertiles, de ne pas fumer copieusement la vigne.

On s'exposerait aussi à des déboires si on cessait de défendre ce précieux arbuste contre les maladies auxquelles il est

sujet. Aucune culture n'a plus d'ennemis. En cette saison, on la soufre contre l'*oïdium*, on la sulfate contre le *mildiou*. Une autre maladie déjà ancienne a pris l'an dernier, sur quelques points, dans le Var notamment, une extension assez inquiétante. Il s'agit de la *gomme bacillaire*. C'est ainsi, du moins, que MM. Prillieux et Delacroix ont appelé cette maladie, estimant que la production de la *gomme* constatée sur les cepts atteints a pour cause première la présence de *bacilles*. Ces deux distingués professeurs sont, sur ce point tout au moins, en désaccord avec MM. Viala et Mangin, et ce désaccord, — sur lequel l'avenir nous éclairera sans doute, — a soulevé pas mal de polémiques.

Pas autant cependant que l'éternelle question des *bouilleurs de cru*, qui revient sur le tapis, plus brûlante que jamais. On sait ce que c'est qu'un bouilleur de cru : le propriétaire ou le fermier qui, récoltant des raisins, des pommes ou autres fruits, transforme en eau-de-vie tout ou partie du produit de *ses* vignes ou de *ses* vergers. Le bouilleur de cru n'est pas un commerçant, mais un agriculteur. C'est à cela qu'il doit de ne pas être soumis à l'exercice.

Ce *privilege*, — certains disent ce droit, car il découle du droit de propriété, — causerait, dit-on, au Trésor un préjudice énorme par suite de la fraude dont les bouilleurs de cru, qui sont en France au nombre de 8 à 900,000 au moins, seraient les auteurs principaux ou les complices. Les *bouilleurs de profession* se remuent : en de bruyantes manifestations, ils réclament à nouveau la suppression du *privilege*. Le Parlement va être appelé à trancher la question. La meilleure formule ne serait-elle pas : réglementez, mais ne supprimez pas ? Comme l'a démontré M. Bisseul, sénateur, on peut combattre les fraudeurs sans prendre contre les honnêtes gens de mesures vexatoires.

Une bonne mesure, par exemple, — et venue au début du printemps, bien à sou heure, — c'est celle prise par M. le préfet de police... contre les insectes ! On sait quels dégâts causent ces insectes. En conformité d'une délibération du Conseil général de la Seine en date du 29 décembre 1894, un arrêté du préfet de police alloue une prime de 1 franc dans les communes du département à toute personne qui apportera à la mairie ou dans un lieu désigné par le maire un nid de guêpes. Voilà sans

conteste une prime bien placée. C'est par centaines de millions de francs que se chiffrent annuellement les pertes causées à l'Agriculture par les insectes : par tous les moyens on doit chercher à combattre ces bestioles nuisibles. *Les Débats* nous racontaient l'autre jour que les Algériens se plaignaient des moineaux. On en aurait tué l'an dernier environ trente-cinq mille de l'autre côté de la Méditerranée. A-t-on demandé à ces moineaux combien ils avaient dévoré d'insectes ? Ces pauvres pierrots, ou les accuse de bien des méfaits, mais on refuse de leur tenir compte de leurs bonnes actions.

Terminons donc ici cette première causerie en rappelant que la période des concours régionaux va s'ouvrir. Du 11 au 19 mai aura lieu le concours régional agricole de Toulouse ; du 18 au 26 mai, celui d'Angers ; du 25 mai au 3 juin, celui de Clermont-Ferrand ; du 13 au 23 juin, celui de Reims. Enfin, le dernier, le concours de Vienne, se tiendra du 24 août au 1^{er} septembre. Nous désirons qu'un beau soleil favorise chacune de ces utiles et belles manifestations du progrès agricole : ses chauds rayons rendront plus actif le mouvement d'affaires que provoquent ces fécondes réunions et consolideront ceux des exposants pour lesquels... les lauriers n'auront pas poussé. Cn. D.



C'est en avril que Paris appartient aux hommes de cheval. Nombre de châtelains, de *gentlemen-farmers*, d'éleveurs de toutes les provinces ne manquent jamais de se joindre aux sportsmen parisiens, lesquels sont divisés en catégories très diverses, car le garçon de restaurant, ou le garçon coiffeur, est généralement un homme de sport, en ce sens qu'il apprécie avec sagacité les chances de l'écurie Schiekler dans les courses classiques, — et le membre du Jockey-Club ou de l'Union en est un autre.

Sans doute, certaines personnes grincheuses n'ont pas pour le cheval les yeux de M. de Buffon. Même en ce printemps naissant, alors que le culte du noble animal, culte quotidiennement célébré sur le turf, vient d'attirer tous les fidèles au pèlerinage annuel du Concours hippique, quelques athées prétendent que le cheval est un âne dégénéré et dangereux, définition pittoresque à coup sûr, qu'inspire peut-être le souvenir d'un accident. Mais

ces originaux doivent être confondus définitivement par le haut patronage que le chef de l'État s'est empressé d'accorder à leur ennemi.

Le comité de la Société des steeple-chases a eu l'idée d'insérer à son programme d'Auteuil, le dimanche de Pâques, un prix exceptionnel, dont l'allocation de 50,000 fr. était prise sur les sommes qui n'avaient pu être offertes au début de la saison, la gelée ayant déterminé la suppression des premières réunions.

Rien de surprenant dans cette décision ; elle n'eût constitué un événement que pour les habitués du turf, si le prince de Sagan, président de la Société, ne s'était rendu à l'Élysée.

Le prince ne venait pas simplement solliciter la présence de M. Félix Faure à cette fête sportive, demander pour elle l'intérêt officiel, traditionnel, qui complète les réunions où se disputent, à Longchamp, à Auteuil, le grand Prix de Paris et le grand Steeple-chase annuel. Représentant son comité, il apportait le vœu que la course nouvelle pût être intitulée : « Prix de M. le Président de la République. »

C'est là une petite manifestation mondaine beaucoup moins significative que celles de la rue, pour beaucoup de Français, et à laquelle nous nous garderons bien de mêler un sens politique. Ce lourd vocable pèserait trop sur la selle légère d'un cheval de course.

Nous lisions bien, en effet, au programme de quelques courses de province : « Prix de M. le Président de la République », un vase de Sèvres, presque toujours obtenu par le député de l'arrondissement, pour encourager les petits éleveurs de la région ; mais la Société des steeple-chases, création du cercle de la rue Royale, pas plus que la Société d'encouragement ou Jockey-Club, n'avait encore associé, depuis vingt-cinq ans, le titre du chef de l'État à l'une de ces épreuves qui attirent la foule sur les hippodromes parisiens, qui provoquent le déplacement des provinciaux, des étrangers. Le nouveau baptême des anciens prix de l'Empereur s'était fait sous le parrainage de chevaux célèbres ; ainsi s'observait la religion des souvenirs hippiques.

M. Félix Faure, ayant répondu tout gracieusement au désir exposé par le prince de Sagan, a voulu ajouter un objet d'art aux cinquante mille francs de la Société et

s'est rendu, le 15 avril, à Auteuil, où il a été accueilli fort chaleureusement.

Le concours hippique a obtenu son succès habituel. Les sauts d'obstacles, encore que monotones à la longue, forment toujours le spectacle jugé le plus attrayant par la majorité de l'assistance. Le comité de la Société hippique et son président, le comte Gustave de Juigné, qui a succédé au marquis de Mornay, font d'ailleurs tous leurs efforts pour mêler les utiles encouragements aux agréables exercices. Dans le concours des chevaux de trait, un cocher de la Compagnie de l'Ouest, Alaphilippe, a été applaudi comme un prince du fouet, tandis qu'il faisait évoluer sur la piste son attelage de cinq postiers. Cet Alaphilippe, déjà très remarqué l'an dernier, forme maintenant dans le programme un numéro attendu. Il évoque le postillon de jadis, reconstitue durant dix minutes l'époque des diligences, des percherons trapus et hennissant dans la musique de leurs grelots.

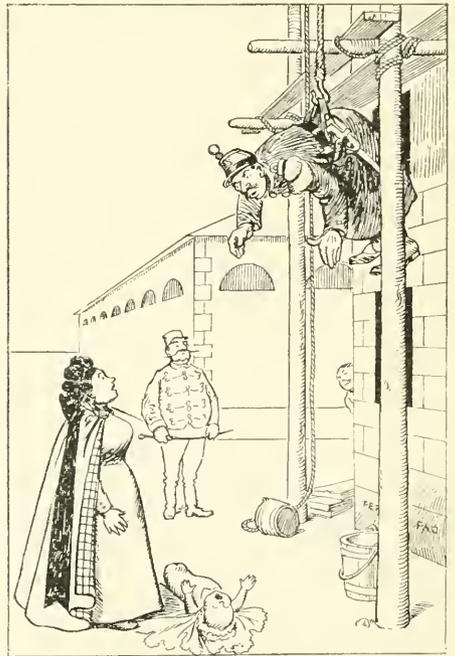
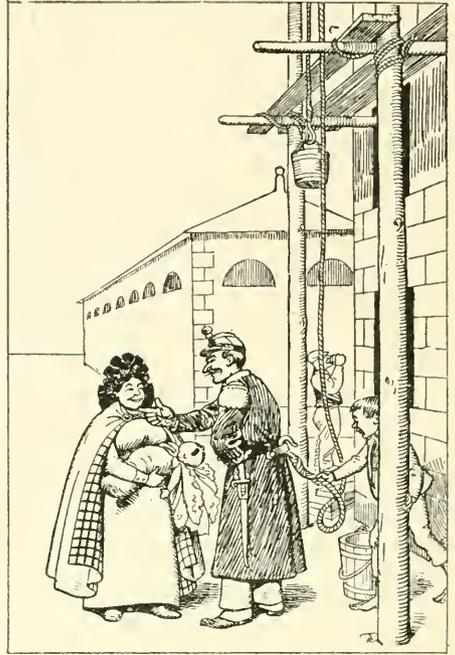
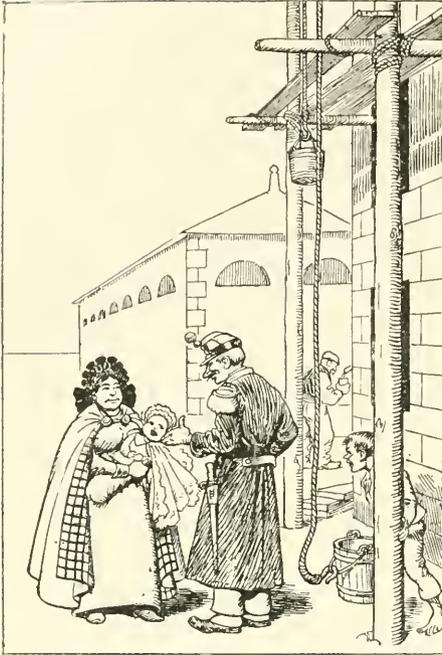
Certes ! le cheval a triomphé en ce mois d'avril, et cependant, si l'on nous permet une métaphore dont un long usage n'a pas supprimé la hardiesse : le cheval danse sur un volcan.

La révolutionnaire bicyclette a déjà fait fermer bon nombre de manèges, comme elle a tué le canotage. Au Bois, l'amazone ne semble plus qu'une pudique et gracieuse figure d'un temps qui s'en va, égarée parmi les femmes cyclistes aux mollets en vedette, au costume ridicule.

Et voici que l'Amérique menace notre élevage national. Pour vingt-cinq louis, grâce à un prix de transport qui ne dépasse pas 70 francs par tête en grandes expéditions, elle peut livrer sur notre marché des chevaux de service ayant du type, marquant de l'espèce. Comment nos éleveurs lutteront-ils ?

Notre cheval de course, lui, n'en sera pas menacé, de par les conditions qui précèdent sa nationalité ; mais cet agent d'amélioration de toutes les races légères n'aura plus qu'à améliorer sa propre race en notre pays ; il restera le pur animal de spectacle, la bille de la roulette publique. Sur d'innombrables bicyclettes ou traînés par des chevaux américains, les turfistes iront voir à Longchamp et à Auteuil cet unique spécimen de l'élevage français.

FLIRT INTERROMPU



LA MODE DU MOIS

Le concours hippique, Pâques ! tout cela a passé comme un enchantement ; la saison parisienne bat son plein, chaque semaine une réunion élégante donne l'occasion de courir les magasins, de voir en détail les nouveautés, de manier et d'admirer ces mille brimborions jolis et fins que le luxe et la mode offrent à notre insatiable coquetterie.

La promenade du matin fait partie pendant cette saison du bréviaire de l'élégance. Vers onze heures, respirer l'air du bois est aussi hygiénique qu'élégant.

Je ne connais rien de mieux pour cette promenade que le petit costume anglais, en un drap souple de nuance gris perle. La jupe est toute simple, d'une ampleur modérée, facile à retrousser d'une seule main ; le corsage, veste à basque courte, est tout enjolivé sur le devant de piqûres rapprochées et donnant par leur dessin l'illusion d'une seconde veste plus petite ; la forme est absolument le petit veston d'homme, mais très ajusté de partout, en donnant un aspect plutôt dégagé ; ouverte à volonté sur une chemisette de fin linon blanc très travaillée, très ornée de tout étroits plissés en jabot. Cravate de satin gris perle. Chapeau demi-grand

à calotte haute, en paille soleil, orné d'une écharpe de point à l'aiguille retenue autour par deux gardénias posés en épingle, et d'un énorme chou en satin gris perle sur le côté gauche ; voilette blanche

à bouquets légers. Fleur à la ceinture. Les chaussures seront en castor blanc lacées, ou en cuir de Russie, et les gants seront, suivant la nuance des chaussures, blancs ou jaunes. Ombrelle de soie soleil toute simple.

Il y a aussi la petite robe bébé en batiste de toute nuance. La jupe est toute plissée à larges plis, sans aucun ornement ; le corsage, agrafé sous le bras, moule le corps comme un jersey et est en un piqué assorti à la batiste ; le col en surah blanc ainsi que les poignets ; une cravate en soie écossaise, fond gros vert. Une ceinture à longs pans complète ce

costume, qui est tout à fait charmant. Le chapeau est en paille d'Italie, très large, avec un gros nœud de soie écossaise et de batiste assorti à la robe. L'ombrelle en batiste avec plissés.

Le déjeuner improvisé, avec une ou deux amies, est parfaitement acceptable avec cette toilette, et que de joie donne l'invitation inattendue et acceptable, par ce beau soleil où l'on se voit si bien



Robe du matin en voile crêpé gros bleu.
Petites manches ; cravate en taffetas écossais.
Chapeau en paille satin noir,
orné de choux de mousseline de soie noire.

vivre, ce ciel de mai où la verdure joyeuse, la clarté du jour nous semblent autant de bonheur.



Costume marin anglais en serge gros bleu, col toile bleue, galons blancs.
Robe en satin d'été rose, rubans à dentelle blanche.
Chapeau Directoire en surah rose et surah noir, plumes noires.

Bien jolies elles sont, ces journées de printemps!

Les promeneurs se pressent, des files

de voitures innombrables et interminables obstruent les avenues à la mode. Mails, coupés, victorias, buggies, dog-carts, landaus, calèches à huit ressorts et simples sapins se croisent et se mêlent dans un inextricable fourmillement.

Le soleil brillant, clair et tiède accroche des étincelles aux mors et aux harnais, met des points de lumière sur les caisses sombres des voitures, fait une raie lumineuse sur les chapeaux des pschutteuses, entoure la foule des promeneurs d'une buée bleuâtre, et tout cela parfumé d'une bonne odeur de printemps.

Notre cœur est ouvert à tous les beaux sentiments : le bonheur rend bon.

Je m'aperçois que ma conversation est loin de la petite robe de batiste, et je reprends par la description du classique costume de serge bleue, beaucoup plus pratique, et que des devants de



Robe Louis XVI.
Jupe soie vert et mauve. Redingote en soie vert et violette.
Fichu en mousseline de soie blanche.
Petit gilet en taffetas mauve rosé.

dentelle réveillent suivant les caprices du temps.

J'ai admiré chez Lebshon, rue de la

Paix, une fort élégante robe, modèle de leur maison, qu'ils ont baptisée du nom de robe fleur; en voici la description :
La jupe, toute nouvelle de forme, est



Robe de course en soie liberty vert.
Demi-manches en taffetas blanc. Bretelles dentelle crème.
Chapeau Louis XVI paille verte.
Plumes noires et blanches. Écharpe mauve.

une série de gros plis creux de la largeur d'un ruban de nourrice et que des points, de distance en distance, retiennent sur un fond de jupe en soie mauve; ces plis sont en une soie changeante verte et noire, à reflets vert plus accentué. Le corsage de mousseline de soie vert clair est entièrement recouvert de dentelle plissée qui sert à faire valoir d'énormes pétales de tulipes mauve à côtes vertes, de différentes grandeurs, formant un plastron ajouré devant et une collerette dans le dos; les manches, de même étoffe que la robe, sont formées par un énorme nœud.

Ceinture de satin noir, et autour du cou ruche de ruban et de dentelle.

Le mantelet allant avec la robe est également en soie changeante verte et noire, doublé de mauve de la nuance des tulipes, tout rebrodé de paillettes et cerné d'un dessin Renaissance avec application légère de velours gros vert.

Le chapeau de la maison Levis est un tricorne de paille verte, doublé de violettes et garni sur le côté d'une aigrette sortant d'un bouquet d'orchidées.

J'ai vu aux courses de fort jolies robes, et tellement de jolies femmes, qui savent si bien se fanfrelucher, que j'aurais mauvaise grâce à m'étendre



Robe en soie glacée. Corsage mousseline de soie vert pâle. Pétales de tulipes formant corselet. Chapeau paille mauve rosé; pavots ombrés, plumes noires.
Ombrelle mousseline de soie mauve.

d'avantage aujourd'hui sur un art qu'elles pratiquent si bien.

COMTESSE LISE DE ROSE.

LES PETITES INVENTIONS

L'ANTISEPTIQUE

(Nouveau système de brosse)

Un de nos grands fabricants d'instruments de chirurgie, M. Paul Hochet, de Paris, vient de faire breveter en France et à l'étranger un système de brosse que nous croyons appelé au plus grand succès. On sait quelle est l'importance attribuée aujourd'hui à l'antisepsie, non seulement pour les instruments de chirurgie, mais encore pour les instruments de toilette; c'est ainsi que, chez les coiffeurs, nous voyons de plus en plus pratiquer la stérilisation des peignes et des rasoirs, soit au moyen d'un passage à l'étuve, soit par leur nettoyage au moyen de substances antiseptiques. Les brosses, si difficiles à nettoyer, étaient de plus, jusqu'ici, encore plus difficiles à stériliser; or c'est par ces appareils que se transmettent le plus facilement les affections cutanées si nombreuses qui atteignent le cuir chevelu. Après de nombreuses recherches et des essais de tout genre, M. Hochet vient de combiner une brosse qui porte en elle-même le moyen de stériliser et de tuer les microbes de ces maladies. *L'Antiseptique*, en effet, a sa monture absolument métallique, ce qui est une première condition d'hygiène et de propreté; mais, et voici par où elle se distingue de toutes les autres, cette monture est creuse, car elle se compose de deux coquilles métalliques bombées, soudées l'une contre l'autre sur tout leur pourtour. On y adapte la garniture de crin comme pour les brosses ordinaires, et l'on soude une troisième plaque formant le dos. On verse alors, dans le vide ainsi créé, le liquide antiseptique, par exemple de l'eau phéniquée. Ce liquide, introduit par un trou placé sur le dos du manche et fermé par un bouchon à vis percé de petits trous, s'écoule à volonté par les trous servant au passage des crins, selon qu'on desserre plus ou moins le bouchon à vis pour faire rentrer l'air, de telle sorte que l'on peut imbibber ces crins par le liquide, s'écoulant du dedans en dehors. Avec cette disposition de monture creuse, on voit les nombreux avantages que peut présenter, en outre, le nouveau système. On peut, en effet, au lieu de liquide antiseptique, y introduire une lotion ou une teinture quelconque, un liquide savonneux pour le lavage de la tête, etc. Cette brosse se nettoie d'elle-même, et est d'autant plus propre qu'elle a fonctionné davantage! Une importante commande vient d'être faite à

M. Hochet par le gouvernement français pour nos hôpitaux militaires.

Le système de M. Hochet s'applique aux brosses à dents, dont le manche sera rempli d'eau dentifrice; — aux brosses à habits, que l'on pourra remplir avec des liquides désinfectants ou destinés à dégraisser; — aux brosses à ongles, que l'on



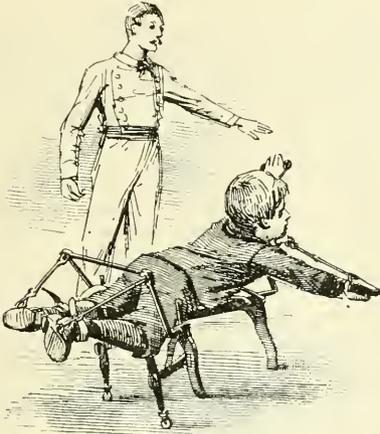
garnira de liquides savonneux; — aux brosses à cirages, qui débiteront d'elles-mêmes l'eau, le cirage ou le vernis liquide; — enfin aux balais, dont le manche creux pourra contenir de l'eau (balais destinés au lavage), ou des liquides désinfectants.

APPAREIL DEVOT POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA NATATION A SEC

M. Devot, professeur de gymnastique et de natation au lycée Michelet, a imaginé un appareil qui réalise le désir « de ne se mettre à l'eau qu'après avoir appris à nager ». Les exercices de natation à sec des enfants ou des soldats couchés à plat ventre sur un banc n'avaient jusqu'ici donné aucun résultat, les élèves se fatiguant très vite de cette position incommode. L'appareil Devot, au contraire, soutient le corps horizontalement sur quatre points : le menton, la base de la poitrine et les deux cuisses, qui peuvent s'écarter ou se rapprocher en entraînant leurs supports mobiles. Les bras et les jambes sont suspendus par les pieds et par les mains à des tirants de caoutchouc qui leur permettent d'exécuter

les vrais mouvements de natation sans aucune fatigue.

La résistance que les tirants de caout-



chouc opposent aux mouvements de l'élève est analogue à celle qu'il éprouverait s'il était dans l'eau.

LE RÉVÉLATEUR, APPAREIL INDICANT LA FRAICHEUR DES OEUFS

Les amateurs d'œufs à la coque nous sauront gré de leur signaler le Révéléateur,



petit appareil très simple, ne coûtant que quelque sous, et permettant de constater la

fraicheur des œufs. L'œuf à examiner est posé sur le haut d'une boîte cylindrique dont il bouche l'ouverture; à l'intérieur se trouve un miroir incliné. En regardant ce miroir par un petit tube latéral, on voit que l'intérieur de la boîte est plus ou moins éclairé, selon que l'œuf est plus ou moins frais. Le premier venu peut se livrer à cet examen, et cela sans avoir l'habileté bien connue des employés des Halles, les *mi-reurs*, qui, enfermés dans un sous-sol obscur, *mirent*, en les plaçant devant une bougie, tous les œufs destinés à la consommation parisienne, soit 230 millions par an.

APPAREIL POUR ASSOULIR LES DOIGTS

(Système Osterhout)

Un inventeur américain, M. Frank Osterhout, vient d'imaginer un petit appareil



très simple destiné à développer la force musculaire des doigts chez les violonistes, pianistes, etc., et chez les personnes se servant de la machine à écrire, les écrivains, télégraphistes, etc. C'est, comme le montre notre dessin, un tube portant des fentes latérales permettant d'y insérer les doigts les uns après les autres, et sur lequel on fixe un poids mobile, maintenu par une vis de pression. Un étrier, muni d'une vis de pression, sert à maintenir le doigt dans le tube. On commence par s'exercer à soulever un poids très faible, le dos de la main étant posé à plat sur une table; on le fait glisser le long de la tige pour augmenter le bras de levier, puis on le remplace progressivement par des poids de plus en plus forts.

ARTHUR GOOD

Directeur de l'Office des Inventions nouvelles

CONNAISSANCES UTILES

Fabrication simple de l'hydromel. — Nombre de personnes se livrent aujourd'hui à l'élevage des abeilles. Bien souvent, ces apiculteurs amateurs récoltent une quantité de miel trop grande pour leur consommation ou celle de leurs amis. Que faire du reste? On ne pense généralement pas à l'hydromel, dans l'idée préconçue que sa fabrication est difficile. Il n'en est rien; le plus novice peut fabriquer un hydromel aussi bon que les vins blancs de Jurançon ou d'Espagne. Voici la manière de procéder. Dans trois litres d'eau bouillante, placée dans une bonbonne, on fait dissoudre 1.500 grammes de miel et 2 grammes d'acide tartrique, et on laisse refroidir. Quand la température n'est plus que de 30°, on verse dans le liquide un litre d'eau tiède dans lequel on a délayé environ 50 grammes de pollen. Celui-ci se trouve facilement dans la ruche ou dans les gâteaux. Vers le cinquième jour, la fermentation est en pleine activité; nous nous servirons de ce levain tout à l'heure.

Prenons maintenant un tonneau de 150 litres environ, soutenu par des tréteaux, et à la face inférieure duquel on a cloué une plaque de fer-blanc de 20 centimètres; c'est au-dessous de celle-ci que l'on dispose une lampe à pétrole dont on règle la mèche de manière à maintenir le tonneau à environ 28°. Dans le tonneau, on verse un hectolitre d'eau contenant la dissolution de 25 à 40 kilogrammes suivant la force alcoolique que l'on désire) de miel et de levain. Quand le crépitement de la fermentation cesse, on soutire dans un fût bien propre: l'hydromel s'y éclaircit. Huit à dix jours après, on procède à un nouveau soutirage, et on ne met en bouteilles que lorsque l'hydromel est parfaitement éclairci.

Odeur de cuir de Russie. — Pour obtenir l'odeur qui donne un si grand prix au cuir de Russie et en imprégner un objet quelconque, il suffit de prendre 250 grammes de rognures d'un cuir *quelconque* et de les laisser macérer pendant une quinzaine de jours dans quatre litres d'alcool. Décantez ensuite, filtrez et ajoutez un quart de litre d'esprit triple de roses. L'odeur obtenue est, à s'y méprendre, celle du cuir de Russie; vous pouvez en imprégner, si vous le voulez, jusqu'à vos bottines et faire ainsi le richard à bon marché. Si j'étais ministre, j'en badigeonnerais mon portefeuille pour montrer ma sympathie à l'union franco-russe...

Pour empêcher l'huile de rancir. — L'huile en bouteille a la désagréable habitude de rancir et de devenir ainsi inutilisable. Les modifications chimiques qu'elle subit sont dues à l'action de l'air contenu dans le goulot ou

dans les pores du bouchon; rien n'est plus facile que d'y mettre un frein; il suffit de verser à la surface de l'huile une petite couche de bonne eau-de-vie qui empêche le contact direct entre elle et l'air. Dès lors, plus de rancissement à redouter.

Utilisation des serpentins. — Il vous reste certainement de la « grande bataille » des rondelles de serpentins et des confettis, qu'allez-vous en faire? Sur votre table, vous avez une bouteille d'encre qui ne demande pas mieux que de contracter une alliance avec les serpentins. Prenez une rondelle de ceux-ci, enlevez quelques tours de spire intérieurs et placez-y la bouteille; vous aurez ainsi un excellent essuie-plumes où vous pourrez piquer les portes-plumes lorsque vous aurez fini vos lettres. La rondelle donne aussi plus de stabilité à la bouteille.

Quant aux confettis, ils ne pourront vous servir que si vous êtes entomologistes; enfilés sous l'épingle qui supporte l'insecte, ils servent à indiquer le lieu et le mois de sa récolte; par leurs couleurs variées, ils égayent un peu les boîtes à insectes qui souvent ressemblent trop à des nécropoles.

Conservation des étiquettes dans les caves.

— Pour donner de la valeur (même quand elle n'en a pas) à une bouteille de vin, on a l'habitude de coller sur sa panse une belle étiquette. Malheureusement, au bout de peu de temps, les moisissures envahissent cette dernière et la font disparaître. Si vous voulez parer à cet accident, achetez chez le droguiste de la gomme-laque et faites la dissoudre dans de l'alcool jusqu'à consistance légèrement sirupeuse. Servez-vous ensuite de ce vernis pour en badigeonner vos étiquettes collées: l'alcool s'évapore et laisse déposer une mince couche de gomme-laque qui se moque de l'humidité comme de collin-tampon.

Protection des cadres dorés. — Les mouches ne vont pas tarder à apparaître et à se livrer à votre égard à des facéties peu spirituelles. Leurs maléfices sont particulièrement regrettables quand elles exercent sur les cadres dorés, qu'elles salissent de leurs souillures. Si vous voulez leur faire une mauvaise farce, ce qui est très légitime, faites bouillir quatre oignons dans un litre d'eau et badigeonnez votre cadre avec la liqueur obtenue. Quand les mouches auront des velléités de venir s'y poser, vous les verrez bien vite se sauver dare-dare, j'allais dire en se bouchant le nez, ce qui serait un euphémisme un peu risqué. L'odeur de l'oignon se conserve longtemps et protège les cadres.

Recollage de l'ivoire. — Votre bonne, en époussetant une étagère a fait tomber un objet en ivoire et l'a cassé. Votre premier devoir est de donner une semonce à votre domestique, le second est de réparer le mal. Pour cela, mettez dans une casserole un peu d'eau, chauffez-la et ajoutez-y de l'alun jusqu'à ce qu'il ne puisse plus s'en dissoudre. A ce moment, vous avez une liqueur sirupeuse que vous appliquez encore chaude, avec une petite spatule, sur les deux faces de la cassure. Remettez les deux morceaux en place, serrez et laissez sécher. Au bout de peu de temps, l'objet est réparé : il suffit d'enlever par le grattage l'alun qui a « bavé » sur le pourtour de la cassure.

Reproduction des médailles. — Pour une raison ou pour une autre, vous désirez avoir sur un morceau de papier l'image qui orne une médaille ou une pièce de monnaie en bronze ou en cuivre. Comment vous y prendrez-vous si vous ne savez pas dessiner? Rien de plus simple. Prenez un morceau de papier photographique, humectez-le et appliquez sur la gélatine la pièce à reproduire. Deux ou trois minutes après, en enlevant la pièce, vous serez certainement étonné de voir l'effigie reproduite avec beaucoup de fidélité. Reste maintenant à fixer l'image par l'hyposulfite, comme cela se fait pour les photographies ordinaires. Ce procédé est excellent, mais, comme Amanda, il n'a qu'un défaut, c'est de donner une image à l'envers.

Herbes entre les pavés. — Les plantes ont quelquefois un singulier caractère; ainsi voyez celles qui viennent se loger entre les pavés dans une cour. L'existence ne doit pas y être très luxueuse et cependant rien n'est plus difficile que de les en déloger; on a beau gratter la terre plusieurs fois par an, elles reviennent toujours. Pour éloigner les herbes des intervalles des pavés, les moyens mécaniques ne valent rien; les moyens chimiques sont préférables. Dans un vase de terre, faites bouillir ensemble un demi-kilogramme de fleur de soufre, 5 kilogrammes de chaux vive et 50 litres d'eau. Tirez ensuite le mélange au clair et répandez-le entre les pavés; les plantes n'y pousseront plus de longtemps.

Hortensias bleus. — Chercher à obtenir une rose bleue est une utopie; autant chercher la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel. Mais désirer des hortensias bleus, c'est autre chose. On en obtient en arrosant le pied des hortensias ordinaires avec de l'eau contenant en dissolution 10 grammes par litre de sulfate de fer. C'est simple et sûr.

Vieillesse artificielle de l'ivoire. — Pour transformer un bibelot moderne d'ivoire en objet du x^e ou xv^e siècle, c'est-à-dire pour lui donner artificiellement la patine ancienne si recherchée des amateurs, il suffit de plonger

l'objet dans un bain de jus de tabac d'autant plus concentré que l'on désire avoir une teinte plus foncée. On peut aussi employer une solution de réglisse.

Mais le mieux est de soumettre l'ivoire à des fumigations de foin haché très menu : l'effet obtenu est des plus naturels. Quand on a donné à l'objet la teinte brune désirée, on le trempe un instant dans l'eau chaude et on l'expose ensuite au soleil; sous l'influence de la chaleur, l'ivoire se fendille comme le sont presque toutes les statuettes anciennes. Par ce procédé, vous pouvez vous procurer à bon compte une collection d'ivoires archaïques et vous amuser à mystifier votre prochain, — un instant, bien entendu.

Clefs bouchées. — Trop souvent, il arrive que, dans la poche, les clefs à axe creux se remplissent de diverses matières qui arrivent à oblitérer la cavité en partie, suffisamment, en tout cas, pour en empêcher l'usage. On peut quelquefois déboucher ces clefs avec une aiguille à tricoter ou une épingle à chapeau, mais, le plus souvent, on ne fait ainsi que comprimer les matières étrangères en un amas compact que l'on ne peut plus faire sortir. Quand cet accident vous arrivera, vous avez un moyen extrêmement simple d'y parer : il suffit de chauffer la partie bouchée au-dessus d'une lampe à alcool. Au bout d'un instant, on voit se dégager de la fumée; quand celle-ci s'arrête on laisse refroidir la clef. On peut dès lors faire tomber facilement le colot friable qui reste au fond avec une épingle à chapeau. Ce résultat ne doit pas nous étonner, puisque la plupart des matières qui sont susceptibles d'entrer dans la clef sont combustibles : papier, tabac, débris de tissus. Dans le cas où la matière oblitérante serait ce papier d'étain qui entoure les paquets de cigarettes, il est indispensable d'incliner la clef encore chaude de manière à ce que l'orifice soit tourné vers le bras, afin de permettre à l'étain fondu de s'écouler.

Liqueur de brou de noix. — Pour un litre d'alcool à 80°, on prend de 15 à 18 belles noix qui soient en lait, ce que l'on reconnaît en en traversant quelques-unes avec une épingle; si celle-ci résiste, c'est que la noix est trop avancée et ne peut servir.

On sépare alors en deux les noix choisies et on les met infuser dans l'alcool pendant six semaines. Au bout de ce temps, on tire au clair et on ajoute deux tiers d'eau.

On fait alors un sirop avec deux hectogrammes de sucre clarifié par litre, ce qui doit produire la quantité de deux litres pour un d'alcool. Pour la quantité de sirop à mettre, cela dépend du goût des amateurs qui désirent plus ou moins fort.

Si vous préférez de l'eau-de-vie à l'alcool, vous n'ajouterez que le sirop et pas d'eau.

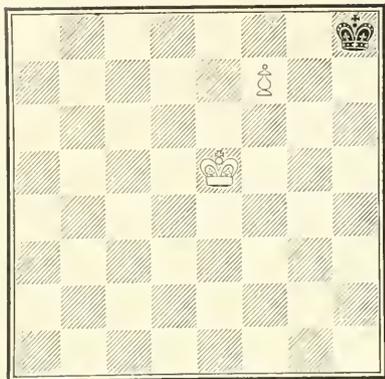
Jeux et Récréations

Par M. G. BEUDIN



N° 9. — ÉCHECS

NOIRS (1 pièce)

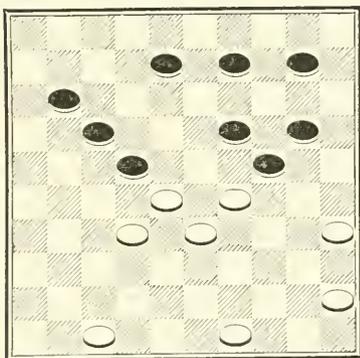


BLANCS (2 pièces)

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 10. — DAMES

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

N° 11. — QUESTIONS

Par UN CURIEUX

1° A qui doit-on le premier dictionnaire français ?

2° A qui doit-on le refrain : « Plus on est de fous, plus on rit ? »

N° 12. — CHARADE

Plus que jamais le vol fait au premier
A Paris se pratique,
Comme savant on cite mon dernier,
Un type académique.
Grossier tissu, tel serait mon entier
Pour faire ma tunique.

N° 13. — ENIGME

Par A. ELLIVEDPAC

Chercheur malin,
C'est fort étrange,
Au féminin
J'offre la fange,
Au fond du Rhin,
De l'Orb, du Gange,
Du Pont-Euxin.

**

Au masculin
Si je me change,
Dans le jardin
Laure me range
Avec jasmin,
Tulipe, orange...
Étrusque enfin !

SOLUTIONS

Des problèmes du numéro d'avril.

N° 1. — 1. P4TR échec 1. R5CR
2. R2CR 2. P4FR
3. C8CR 3. P3FR
4. C pr. P échec et mat.

N° 2. — $\frac{18\ 12\ 48\ 13\ 42\ 38\ 27\ 36}{7\ 18\ 39\ 48\ 48\ 31\ 18\ 27}$ $\frac{32\ 5}{}$ gagne

N° 3. — Le premier joueur, qui doit écarter cinq cartes, garde quatorze d'as et une tierce au dix. Il a et compte dix de cartes blanches. Dans l'écart il reprend la tierce au roi de sa tierce au dix et deux rois ou bien un roi et une dame de la même couleur. Il a alors dix-septième majeure par sept cartes, tierce majeure ou trois rois avec quatorze d'as; comme l'adversaire est capot, le joueur compte en tout 204 points. Il est à remarquer que le second joueur ne peut empêcher ce coup, car il ne saurait avoir dix de cartes blanches en même temps que l'autre.

N° 4. — Cor, an, Coran. N° 7. — CARAN
N° 5. — MER CU RE AROME
CU LAS SE ROYAT
RE SE DA AMANT
N° 6. — Moutarde, Outarde. N° 8. — MILton; TourneSOL; SItôt; FAmille;
LApin; REVolte; DOrade.

Les solutions seront données le mois prochain.

MENUS ET RECETTES

Voici le printemps avec son cortège de primeurs; sachons en profiter, mettons de côté nos menus d'hiver et rafraîchissons-nous le plus possible.

DÉJEUNERS

ENTRÉES
Blanquette à la crème

ROTS
Pâté de foie gras
Côte de bœuf rôtie

LÉGUMES
Pois nouveaux au sucre

DINERS

POTAGES
Potage à l'oseille
Crème de poireaux nouveaux

RELEVÉ
Gigot frit à la Bretonne

ENTRÉES
Filet de barbue
à la Joinville
Ris d'agneau à la Toulouse

ROTS
Petits poulets reine
au cresson

LÉGUMES
Nouilles frites

ENTREMETS
Bavarois aux fraises

Blanquette à la crème. — Faites dégorger à l'eau froide 600 grammes de tendrons ou poitrine de veau coupés en morceaux, changez l'eau qui devient sanguinolente, faites partir en plein feu avec une carotte, un oignon, un bouquet garni, un peu de sel, écumez et laissez cuire doucement une heure. Faites cuire à part 125 grammes de champignons avec un jus de citron, gros comme une noix de beurre et le quart d'un verre de vin blanc. Au premier bouillon et à feu vif, les champignons sont cuits et doivent rester blancs et fermes. D'autre part, faites jaunir dans du beurre quelques petits oignons, jusqu'à parfaite cuisson.

Ensuite vous faites un petit roux avec une cuillerée de farine et un peu de beurre : ne lui laissez pas prendre couleur, mouillez-le avec la cuisson du veau et celle des champignons. Laissez cuire un instant votre sauce, versez-la sur le veau, et, au moment de servir, retirez l'oignon, la carotte et le bouquet, que vous remplacez par les champignons, les petits oignons glacés et une liaison d'un jaune d'œuf avec un peu de beurre et un jus de citron.

Ne laissez plus bouillir, mais servez bien chaud.

Observation. — Les blanquettes de volaille, d'agneau, de cabri ou chevreau se font par les mêmes principes.

Pâté de foie gras. — Faites une pâte semblable à celle indiquée page 185 pour le pâté d'Amiens, foncez-en un moule droit et uni, bardez l'intérieur, remplissez-le de foies gras dans lesquels vous aurez enfoncé des truffes bien assaisonnées de sel, poivre ou paprika et arrosées de vieux cognac; fermez

votre pâté avec un faux couvercle bien soudé et terminez, comme le pâté d'Amiens, en laissant une petite cheminée afin que la vapeur s'échappe et ne fasse éclater votre pâté. Le pâté de foie gras doit être pincé du haut en bas et de partout le plus régulièrement possible.

Enveloppez de papier beurré et faites cuire à four chaud.

Côte de bœuf rôtie. — Faites raccourcir deux ou trois côtes de bœuf par votre boucher, mettez-les à la broche ou au four et faites cuire à feu clair une heure et quart : salez légèrement en deux fois lorsque la cuisson se termine et que la côte a une couleur brune, c'est-à-dire que le sang est concentré à l'intérieur. Dégraissez le jus et servez avec ou sans cresson.

Pois nouveaux au sucre. — Maniez vos petits pois nouveaux avec une ou deux laitues ciselées et un morceau de beurre dans un litre d'eau, égouttez l'eau, faites partir en plein feu, laissez cuire doucement un quart d'heure, vingt minutes au plus : la cuisson doit être réduite. Terminez, au moment de servir, avec un peu de beurre fin, une pincée de sucre. Sitôt que les oignons nouveaux paraissent, prenez soin d'en ciseler un petit pour le manier avec la laitue et le beurre, vous donnerez ainsi aux pois un goût moins fade et plus savoureux.

Potage à l'oseille. — Épluchez une poignée d'oseille nouvelle, lavez-la, ciselez-la, passez-la au beurre, mouillez-la à l'eau bouillante, salez votre potage, liez-le avec un demi-

verre de crème, un jaune d'œuf et un petit morceau de beurre fin; versez votre potage sur une flûte coupée en douze ou quinze morceaux que vous aurez mis dans votre soupière en y ajoutant une pincée de cerfeuil ciselé très fin.

Crème de poireaux. — Ciselez quatre ou cinq blancs de poireaux nouveaux, passez-les un instant au beurre, mouillez-les avec de l'eau et du lait bouillant, salez légèrement, laissez cuire vingt minutes, liez votre potage à la crème de riz ou à la crème d'orge, passez-le à l'étamine, terminez-le avec un demi-verre de crème double, un peu de beurre fin, et versez dans la soupière sur une poignée de petits pois nouveaux cuits à l'anglaise ou simplement sur des petits croûtons passés au beurre clarifié.

Gigot frit à la Bretonne. — Emballez un gigot de présalé dans une vessie de porc, avec thym, laurier, carottes et oignons; attachez bien du côté du manche, afin qu'en cuisant, le jus que rend le gigot ne saute au dehors. Faites cuire vingt-cinq minutes à pleine friture et à feu vif; cependant si la friture chauffe trop, vous la mettriez un instant sur le côté. Dès que le gigot a une belle couleur dorée, il est cuit saignant: vous l'égouttez, le déballez et le servez après l'avoir salé, légèrement.

Bretonne. — Mettez à tremper vos haricots la veille, changez-en l'eau, faites partir, écumez, garnissez d'un bouquet de persil, thym et laurier, un oignon piqué de deux clous de girofle. Lorsqu'ils sont cuits, hachez deux oignons, faites-les revenir au beurre, ajoutez-y vos haricots bien égouttés, salez, poivrez, un peu de jus du gigot et servez sous le gigot ou dans un légumier. Envoyez une saucière de jus en même temps pour les personnes qui préfèrent le gigot au naturel.

Filets de barbue à la Joinville. — Levez et parez vos filets de barbue, masquez-les dans un plat beurré allant au four; salez légèrement, un peu de vin blanc et un peu de beurre dessus. Faites cuire à feu vif; sitôt blanc d'un côté, retournez vos filets, et quelques minutes suffisent pour terminer cette cuisson. Pilez un beurre de crevettes ou de homard afin de terminer votre sauce Joinville. Dressez vos filets en couronne avec un bouquet de queues de crevettes au milieu du puits, beurrez votre sauce, placez une demi-lame de truffe entre chaque filet de barbue, saucez et servez.

La sauce doit être rosée.

Ris d'agneau à la Toulouse. — Faites blanchir vos ris qui doivent être bien dégorgés

à l'eau froide, rafraîchissez-les, mettez les en presse, piquez-les de fins lardons et faites-les braiser avec carottes, oignons, bouquet garni et bon jus; arrosez-les souvent et faites cuire avec feu dessus, feu dessous ou au four, couverts d'un papier beurré. La Toulouse se compose de crêtes, rognons, quenelles, champignons et truffes, le tout cuit séparément, mais réuni dans une sauce velouté lié ou dans un peu de sauce allemande et dressé dans un légumier ou servi sous les ris de veau. Lorsqu'il s'agit d'une grosse pièce, poularde ou tête de veau, on peut dresser la garniture Toulouse par bouquets et légèrement saucés. On peut également servir la Toulouse en caisse comme la Milanaise.

Petits poulets reine au cresson. — Videz, flambez et troussiez vos jeunes poulets, mettez-les à la broche à feu clair, — vingt minutes suffisent, — arrosez-les avec le beurre ou leur propre jus. Débridez-les, dégraissez le jus, servez-le sous les poulets; le cresson entre les pattes ou sur le côté, jamais sur l'estomac.

Nouilles frites. — Mettez un demi-litre de farine sur votre table, formez une fontaine, cassez au milieu un œuf entier et un jaune, ajoutez sel, poivre, muscade, un peu de beurre fin; détrempez en fraisant d'abord, ajoutez-la en la rassemblant, laissez-la reposer, aplatissez-la à l'aide du rouleau et détaillez-la très fine. Faites blanchir vos nouilles, égouttez-les bien; faites-les sauter au beurre à la poêle, ajoutez-y un peu de fromage râpé et servez comme entremets de pâte ou comme garniture.

Les nouilles frites doivent être bien ris-solées, sans être trop sèches, c'est-à-dire qu'il faut les faire sauter à feu clair et vif.

Bavarois aux fraises. — Faites une anglaise comme pour la bombe à la vanille, page 320, ajoutez-y trois feuilles de gélatine fondue dans un peu d'eau et la purée d'une livre de fraises des bois, huilez légèrement un moule, enterrez-le dans la glace pilée, remplissez-le de votre appareil à bavarois; laissez-le prendre une heure ou deux. Au moment de servir, trempez le moule à l'eau chaude et vivement démoulez-le sur une serviette ou sur un biscuit plat.

Tous les bavarois se font par le même principe. Sont très estimés: l'hiver, les bavarois à la vanille, au citron, à l'orange, au chocolat, au café, etc.; l'été, les fruits sont les plus rafraîchissants.

G. GARLIN.

Collectionneur-**A**nnonces

Journal intermédiaire des Amateurs

Propriétaire-Gérant :

L.-J. ROCHET
au **RUSSEY** (Doubs)

Nous engageons les personnes qui désirent acheter ou vendre des objets de curiosité, de quelque nature qu'ils soient, à utiliser l'intermédiaire du **COLLECTIONNEUR**,

Le plus fort tirage des journaux s'occupant spécialement des Bibelots.

TIRAGE MENSUEL :

Cinq mille cinq cents exemplaires

ABONNEMENT :

2 francs par an

ANNONCES : DEUX CENTIMES LE MOT

VIENT DE PARAITRE

Chez l'auteur
22, rue Norvins. — Paris

FABLES et POÈMES COURTS

ar
Antoine MONNIER

Un magnifique volume in-4°, composé de 105 planches, avec frontispices, titres, entêtes, fleurons, culs-de-lampe, etc., etc. Texte et dessins du même auteur, *le tout entièrement gravé à l'eau-forte.*

Ce livre comprend : des fables, des poèmes courts, une histoire des chats à travers les âges et un essai symbolique sur l'œuvre abstraite des sept jours.

PRIX ET JUSTIFICATION DU TIRAGE :

400 exemplaires papier vergé d'Arches. .	80 fr.
50 — — de Hollande . . .	100 fr.
25 — — de Japon	125 fr.
20 — — de Chine	150 fr.
5 — — de Chine avec épreuves en noir et en sanguine, ces dernières avant la lettre. . . .	200 fr.
500 exemplaires tous numérotés.	

PLANCHES DÉTRUITES APRÈS TIRAGE TERMINÉ

Annuaire des Syndicats Agricoles

ET DE

l'Agriculture Française

publié avec les encouragements du Ministère de l'Agriculture

PAR

L. HAUTEFEUILLE

Agent de la Société nationale d'Agriculture

EN VENTE CHEZ :

M. L. HAUTEFEUILLE

PARIS

177, rue de VAUGIRARD

10 fr. 60

EN GARE

PRIX

10 fr. 85

A DOMICILE

Peinture - Email Aspinall

TOUTE PRÉPARÉE

Pour Travaux d'intérieur et d'extérieur

Permettant à chacun de faire soi-même des Travaux de peinture de toutes sortes, sans le secours d'un homme du métier.



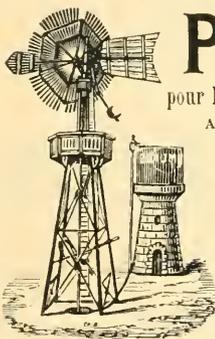
Variété infinie de nuances de toute beauté.

Brillant naturel dispensant de l'emploi du vernis.

DEMANDER LA CARTE-ÉCHANTILLON DES NUANCES

Ch. Pilter

24, rue Alibert, 24
PARIS



POMPES

pour Puits de toutes profondeurs
A BRAS ET A MANÈGE

Pompes à chapelet

Moulin à vent

L'ÉCLIPSE

Béliers hydrauliques

PREMIÈRES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS
Maison fondée en 1860

LÉON BEAUME

66, Avenue de la Reine, 66
à BOULOGNE, près PARIS

LA PENNSYLVANIA

Tondeuse de gazon

La plus douce
la plus légère

POMPES
d'ARROSAGE



Tonneaux avec ou sans pompe
Appareils d'arrosage
Tuyaux en caoutchouc

SCHERF Th.

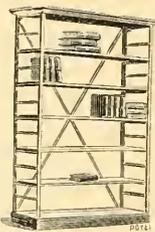
Nouvelle

BIBLIOTHÈQUE

à montants en fer

Tablettes mobiles
et démontable

Recommandée
aux bibliothèques scolaires
et d'amateurs



ENVOI FRANCO des CIRCULAIRES EXPLICATIVES

49, rue Lauriston, 49

MAGASIN : rue d'Aboukir, 35

PATE ÉPILATOIRE DUSSEY

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSEY, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

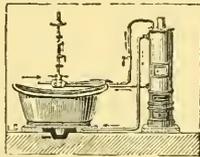
SALLES DE BAINS

Baignoires — Chauffe-Bains

DOUCHES DE TOUTES ESPÈCES

Petites et Grandes Installations

Catalogue franco



Catalogue franco

DELAROCHE AINÉ

PARIS — 22, rue Bertrand, 22 — PARIS

☎ TÉLÉPHONE ☎

EGROT * Ing^r Const^r
 19, 21, 23, RUE MATHIS, PARIS
 EXP^{ON} UNIV^E 1889 · HORS CONCOURS · M^E DU JURY

EGROT & GRANGÉ, INGÉNIEURS, SUCCESSIONS

INSTALLATION DE DISTILLERIES
 AGRICOLES ET INDUSTRIELLES



Alambic brûleur système Egrot
 EAU-DE-VIE RECTIFIÉE SANS REPASSE

Pistillation des Vins, Mares, Lies, Cidres, Fruits, etc.

APPAREILS de DISTILLATION CONTINUE

Alcool de 1^{er} Jet à 95°

APPAREILS A RECTIFIER

Alcools extra-neutres à 96-97°

INSTALLATION DE DISTILLERIES AGRICOLES

DE

POMMES DE TERRE, BETTERAVES, TOPINAMBOURS, GRAINS, ETC.

Macérateurs, Saccharificateurs, Cuves de Fermentation et à Levains



Cuisines à Vapeur

Système EGROT

ÉCONOMIE DE COMBUSTIBLE, RAPIDITÉ, PROPRIÉTÉ

ROTIS COMME A FEU NU

Installation de Cuisines, Laveries, etc., etc.

Appareils pour Conserves Alimentaires

AUTOCLAVES, BASSINES, ARMOIRES A VAPEUR

Installation de Fabriques de Conserves, Confiseries, etc.